This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

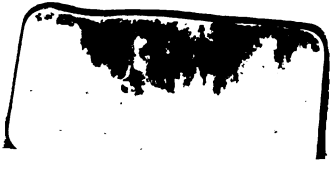
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

30078.

OXFORD UNIVERSITY

ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Vet. Fr. II A. 1468



Paris Nov^br 3^d 1732 No 5. Wm Wyn

LE

VIRGILE TRAVESTI

EN VERS

BURLESQUES.

De Monſieur SCARRON.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez { MICHEL DAVID, Quay des Auguſtins, à la Providence. ET CHRISTOPHE DAVID, ruë Saint Jacques, au Nom de Jeſus.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

M. DCC. XXVI.

UNIVERSITY
4 JAN 1984
OF OXFORD
LIBRARY

A
LA REINE.

MADAME,

Je promets à VOTRE MAJESTE' *dés le commencement de mon Epître, qu'elle en verra bien-tôt la fin, & c'eſt peut-être ce qu'elle en trouvera*

de meilleur. DIEU me faſſe la grace de lui tenir parole, & que l'honneur que j'aurai d'entretenir la plus grande Reine du monde, ne me tranſporte pas aſſez pour me faire oublier qu'Elle a bien d'autres choſes à faire qu'à lire une Epître Dedicatoire. Lors que j'ai fait deſſein de dédier mon Livre à V^r. M. j'ai crû que je ne pouvois être pauvre de penſées en un ſi riche ſujet, & que j'allois dire les plus belles choſes du monde: & toutefois, MADAME, aprés avoir long-tems fatigué ma Rhetorique, j'ai trouvé que pour être venu des derniers, j'étois réduit à ſervir d'écho à

ceux qui avoient parlé devant moi, & que ces beaux eſprits n'ayant pas même oublié la vieille hiſtoire du Roi de Perſe, qui remercia un païſan qui lui preſenta un verre d'eau de riviere, il ne me reſtoit plus rien à ajoûter, ſinon qu'ils n'ont tous rien dit à la loüange de V. M. qu'elle n'en merite, & que je ne m'en imagine davantage. On me réprochera ſans doute, que j'ai donc tort de me taire : mais une matiere ſi haute s'imagine bien plus aiſément qu'elle ne s'exprime, & je la dois laiſſer à traiter aux Ecrivains heroïques, qui ſans doute auront beſoin de tout leur

Apollon pour en ſortir à leur honneur ; car pour moi, humble petit faiſeur de Vers Burleſques que je ſuis, & Poëte à la douzaine, je ne me mêle que de faire quelquefois rire, encore faut-il qu'on en ait plus grande envie que moi, qui ſerois le plus chagrin de tous les hommes, ſans les bienfaits de V. M. & ſans l'honneur que j'ai d'avoir une charge en ſa maiſon. Cette charge n'eſt pas veritablement des plus importantes ; mais elle eſt bien des plus difficiles à exercer, & je penſe ſans vanité m'en être aſſez dignement acquitté, pour oſer prier V. M. d'ajoûter à l'honneur d'être ſon malade,

celui d'être ſon Poëte Burleſque : Pourquoi non, ſi je ſuis aſſez heureux pour avoir fait un Livre qui lui plaiſe? Et pourquoi ne lui plaira-t-il pas, puiſque la moindre Guenon peut quelquefois divertir l'eſprit du monde le plus relevé ? Si mon Æneide fait rire V. M. ſeulement du bout des lévres, & que le fils d'Anchiſe ait aſſez plaiſamment maſqué ce Carnaval pour la divertir, il paroîtra tous les mois ſous de nouveaux maſques juſqu'à la fin de l'année, qu'il épouſera l'Infante de Lavinium. C'eſt une belle & bonne Princeſſe des meilleures maiſons d'Italie, & ſi la plus grande Reine

de l'Europe assiste aux nôces de cette Reine de village, je n'aurai plus à me plaindre ni de la maladie, ni de la fortune, & je me trouverai sain & content dés le moment que j'aurai plû ; il ne faut qu'un soûris pour faire ces deux grands miracles, & j'ai sujet d'esperer, MADAME, que VOTRE MAJESTE' me faisant des biens plus solides, ne refusera pas ce soûris à l'homme du monde qui est le plus,

MADAME,

Vôtre tres-humble, tres-obéïssant, tres-obligé, & tres-malade serviteur & sujet,
SCARRON, Malade de la Reine.

AU LECTEUR.

AMI Lecteur, Pieux Lecteur, Lecteur Benevole, ou comme tu voudras, ne penſe pas que je te donne ces beaux noms-là pour capter ta bienveillance. Je te permets de dire pis que pendre de mon *Livre*, ſelon l'honnête coûtume de ceux qui *liſent*; & ſi tu n'as pas été aſſez fou pour l'acheter, tout le déplaiſir que j'en aurai, ſera de n'avoir pas ajoûté aux noms d'Ami, de Pieux & de Benevole, celui de tres-Sage, ou de *tres*-Judicieux.

A MONSIEUR L'ABBE' SCARRON, ſur ſon Virgile, en Vers Burleſques.

ODE.

MUſe, écoute-moi de grace;
Et répon ls moi promptement;
Eſt-il fête ſur le Parnaſſe?
Quel eſt ce déguiſement?
O quelle metamorphoſe!
O Dieu, la plaiſante choſe!
Le rire m'a ſ ffoqué:
Et dans ce plaiſir extrême,
VIRGILE riroit lui-même;
De ſe voir ſi bien maſqué.

Toi qui réjoüis la bande
Qui demeure daus les Cieux:
Toi que chacun apprehende,
Immortel Bouffon des Dieux:

Tes plus fines railleries
Ne ſont que des niaiſeries
Qui n'ont preſque rien de bon ;
Si nôtre eſprit les compare
Au Livre plaiſant & rare
Que nous a donné SCARRON.

O Malade de la Reine !
Malade par tout vanté !
De qui la docte migraine
Vaut autant que la ſanté.
Quand tu ſouffres qu'on te voye,
Tu reſſuſcites ma joye ;
Tu rétablis ma raiſon :
De l'humeur qui m'aſſaſſine,
Ton Livre eſt la medecine,
Et le ſeul contre-poiſon.

Je te jure par Hercule,
(Serment de l'antiquité)
Que ton Heros ridicule
M'a preſque reſſuſcité.
Auſſi pour ſes aſſiſtances,
J'appends comme des potences,
Et mes chagrins, & mes ſoins :
Et tout ce qu'un miſerable
De l'Epargne inexorable,
Endure & ſouffre le moins.

ODE.

J'apprends (dis-je) dans le Temple
De VIRGILE TRAVESTI,
Mille chagrins ſans exemple,
Dont je me trouve inveſti :
Oüi, par ce croteſque Ænée,
J'incague la deſtinée
Qui me met à l'abandon :
Et j'offre mon Ordonnance,
Et mes brevets ſans finance
A la burleſque Didon.

O prodige incomparable !
Infirme & pourtant Divin !
O Philoſophe agreable !
O Stoïque ſans chagrin !
Fais d'une ame toute libre
Que bien-tôt au bord du Tibre
Ton Heros puiſſe arriver ;
Fais que l'Univers l'écoute,
Et crois que j'aurai la goute
Si je ne vai le trouver.

DE SCUDERY.

A MONSIEUR L'ABBE' SCARRON, Sur ſon Virgile, en Vers Burleſques.

EPIGRAMME.

MOn cher SCARRON, Virgile enrage ;
Et tout le monde eſt étonné
De voir ſon plus ſuperbe Ouvrage
En Burleſque ainſi retourné.
On croyoit que ſon Æneide,
Pompeux, élegant & fluide,
Fût ſans pareil en l'Univers:
Mais on dit en voyant le vôtre ;
Que c'eſt un drap à deux envers
Auſſi-bien d'un côté que d'autre.

TRISTAN L'HERMITE

A MONSIEUR

L'ABBE' SCARRON,

Sur ſon Virgile, en Vers Burleſques.

SCARRON, ton ſort bizarre eſt-il à déplorer?
Souffrant comme un damné tu vis & peux écrire;
On ne peut, te voyant, s'empêcher de pleurer.
Te liſant ſans te voir, on s'étouffe de rire.

Peux-tu bien à ta Muſe être ſi complaiſant?
Elle te rit au nez quand la douleur t'accable;
Comment peux-tu loger un eſprit ſi plaiſant,
Si burleſque & ſi gai, dans un corps miſerable?

Quel tems prens-tu pour rire avec les neuf Sœurs,
Vû que toute ta vie eſt pleine d'amertume?
Tu ne goûtes jamais ni plaiſirs ni douceurs,
Et tout cela pourtant pend au bout de ta plume.

Tu peux communiquer un bien que tu n'as pas,
Et nous voyons couler par je ne ſçai quelle voye,
De tes viſibles maux de viſibles appas,
D'un chagrin éternel une eternelle joye.

Si

Si ton Heros vivoit, & qu'en ce Carnaval
Il se vît déguiſé ſous cet habit fantaſque,
Je gage qu'il feroit tout le Cours à cheval,
Et qu'il prendroit ainſi plaiſir d'aller en maſque.

N'en déplaiſe aux Pedans de l'Univerſité,
Bien aiſes que Virgile ait fait Didon ſa garce,
Le texte de ce Poëte eſt ſouvent plus gâté
Dans leurs écrits bourus, qu'il ne l'eſt dans ta farce.

Leurs remarques de Baſle, & Comments de rebut,
Nous broüillent la cervelle, au lieu de nous inſtruire;
Mais ta main, ſans manquer, a frappé droit au but,
Si tu n'as eu deſſein que de nous faire rire.

BOISROBERT, Abbé de Chaſtillon.

A MONSIEUR
L'ABBE' SCARRON,
Sur ſon Virgile Burleſque.

TOi qui chantas jadis Typhon,
Chetif de corps, d'ame ſublime;
Toi qui peſe moins qu'un chifon,
SCARRON, ne peſe pas ma rime.
Tout ce qui vient de tes amis,
Tu le vois avec tant de joye,
Reçois ce que je t'ai promis,
Et lis ces Vers que je t'envoye.
J'avois fait ſerment que Quinet;
Et toute ſon Imprimerie,
Soit en Epigramme ou Sonnet;
Ne m'imprimeroit de ſa vie.
Toûjours me ſouvient des Balets
Dont s'offença mainte écarlate,
Après cela dans le Palais,
Le veux-tu? que mon nom éclate.
Joins cent maux à tes maux divers;
Sois cent fois plus ſec que ta chaiſe,
Ceux qui me firent quatre Vers,
Me mirent plus mal à mon aiſe.

Mais quand j'attirerois ſur moi
Tous les maux que ſouffrit Alcide,
Je ne puis m'empêcher, ma foi,
De parler de ton Æneide.
Non, je ne ſçaurois, cher Scarron,
Et je ne n'en puis rien écrire,
Car ton Ænée & ta Didon
M'ont quaſi fait mourir de rire.

A MONSIEUR L'ABBE' SCARRON,

Sur ſon Virgile, en Vers Burleſques.

MOn bon Monſieur Virgile, il vous faut retirer,
Aſſez par vos beaux Vers vous avez fait pleurer
Les bonnes gens émûs de voir le pauvre Enée
Tourmenté par Junon contre Troye acharnée.
Mais maintenant, Seigneur Maron,
Il faut ceder au ſieur Scarron,
Qui d'un ſtile rempli de beautez & de charmes,
Et par d'incomparables Vers
Fera rire tout l'Univers
De tous ces accidens qui nous cauſoient des larmes.
Cedez lui donc ſans réſiſtance,
Car d'autant plus que vous il ſe fait admirer,
Que l'on tient pour maxime en France
Qu'il vaut mieux rire que pleurer.

LA MOTTE LE VAYER, le fils.

A MONSIEUR L'ABBE' SCARRON,

Sur ſon Virgile, en Vers Burleſques.

NOUS te verrons bien-tôt danſer, ſauter, courir.
Faire ambler un cheval, au du moins une mule.
Qui peut avoir rendu Virgile ridicule,
Peut bien trouver auſſi le moyen de guerir.

I. R. S. C.

IN GALLICAM SCARRONIS Æneidem lucrito Carmine ſcriptam.

Debile Scarronis corpus, contractaque membra,
Indomitus vexat nocte, dieque, dolor.
Hinc caput obliquâ pronum cervice fatiſcit,
Nec licet obtutus tollere ad aſtra ſuos.
Utque manus premit innocuas cruciatque chiragra,
Sic ſecat immeritos ſæva podagra pedes.
Et malè nodoſos macies depaſcitur artus,
Tabidaque areſcens vix tegit oſſa cutis.
Torqueris levius volvendo Siſyphe ſaxo,
Quique renaſcenti pectore paſcis avem.
Et tamen in mediis ridere doloribus audet,
Nec miſerum lætis deſervire jocis.
Ridiculum Æneam, Troas, Danaoſque facetus,
Inſolitâ Gallis arte, Poëta facit.
Oblectant animos, non jam naufragia terrent,
Itala quæ finxit, Vate Marone, Clio,
Feſtivè ventique ruunt, atque æquora verſant,
Jucundè Phrygias & quatit unda rates.
Et ſupplex precibus ſuperos dicacibus orat
Naufragus, & grato cum ſale nauta petit.
Nec flenda ingentis modo ſunt incendia Trojæ,
Hæc poſſint Priamo ſic placuiſſe ſeni;
Ipſa quoque in Teucros joculares concepit iras
Altiſoni conjux Juno ſororque Jovis.
Tam benè qui ludit, dum toto corpore languens
Deficit, innumeris obruiturque malis,
Vel certè humana Deus eſt ſub imagine Scarro,
Ingenio pollet vel propiore Dei.

C. FERAMUS.

IN ÆNEIDA MIMICAM & Jocoſam Pauli Scarronis.

EPIGRAMMA.

COrpore Scarro æger, ſed cui ridere decorum,
Phœbus, Amor, Charites, & Venus ipſa dedit,
Gratum opus urbanis, urbanæ Æneidos author,
Tranſtulit in lepidos arma, virumque, Jocos.

ARTICUS SECUNDUS.

SCARRONI EX PATRE NEPOTI.

SI punctum omne tulit, qui miſcuit *utile dulci*
Ludendo ſcribens ſeria, quid meruit?
Virgilii miranda legens, ridere jubetur,
Hoc debet, Scarro, Gallica Muſa, tibi.

Urb. SCARRON PATRUUS.

L E

LE VIRGILE TRAVESTI.

LIVRE PREMIER.

JE qui chantai jadis Typhon
D'un ſtile qu'on trouva bouffon,
Aujourd'hui de ce ſtile même,
Encore qu'en mon viſage blême
Chacun ait raiſon de douter
Si je pourrai m'en acquiter,
Devant que la mort qui tout mine,
Me donne en proye à la vermine.
Je chante cet homme pieux,
Qui vint chargé de tous ſes Dieux,
Et de Monſieur ſon pere Anchiſe,
Beau vieillard à la barbe griſe,
Depuis la ville où les Gregeois
Occirent tant de bons Bourgeois,
Juſqu'à celle où le pauvre Reme
Fut tué par ſon frere même,

Pour avoir en ſautant paſſé
De l'autre côté d'unfoſſé.
Junon, Déeſſe acariaſtre
Autant ou plus qu'une maraſtre,
Lui fit paſſer de mauvais jours,
Et lui fit force vilains tours,
Dont bien ſouvent, quoique tres-ſage,
Il ſe ſoufleta le viſage ;
Mais enfin conduit du Deſtin,
Il eut dans le païs Latin
Quinze mille livres de rente,
Tant plus que moins que je ne mente ;
Et ſans regreter Ilium,
Fut Seigneur de Lavinium,
Dont depuis ſa race par guerre
A fait une aſſez bonne terre,
C'eſt de là que nous ſont venus
Les peres Albains ſi connus ;
De là, Rome la belle ville,
Trois fois plus grande que Seville.
Petite Muſe au nez camard.
Qui m'as fait Auteur goguenard,
Et qui, quoi que mon mal empire,
Me fais pourtant quelquefois rire,
Dis moi bien comment, & pourquoy,
Junon ſans honneur & ſans foy
Perſecuta ce galant homme,
Sans lequel nous n'aurions pas Rome,
Ni tous ces illuſtres Romains
A qui nous baiſons tous les mains.
Elle fit bien la furieuſe
Contre perſonne ſi pieuſe ;
Ils ſe fâchent donc comme nous ?
Je ne les croyois pas ſi fous,

Et les croyois être ſans bile,
Ces beaux Dieux d'Homere & Virgile.
Près du païs du Roy d'Alger,
Que tua le bon Roy Roger,
Une Ville fort ancienne,
De fondation Tyrienne,
Deſſus le rivage Afriquain,
Servoit d'azile à maint coquin.
Cette ville avoit nom Carthage,
D'où l'invention du potage,
Celle de durcir les œufs frais,
Pour les manger à peu de frais,
Choſes autrefois peu connuës,
Au grand bien de tous ſont venuës.
On la fait, mais je n'en crois rien,
Inventrice des gants de chien,
Et même des gants de Grenoble,
Cette nation fiere & noble;
La ſœur & femme du grand Dieu
S'y plaiſoit plus qu'en aucun lieu:
Samos jadis ſa bien aimée
Etoit d'elle moins eſtimée;
Elle y tenoit caroſſe & char,
Chaiſe à bras, litiere & brancar,
Et fit rebâtir les murailles,
Et la fit exempter de tailles.
Elle n'étoit premierement
Qu'un Bailliage ſeulement;
Mais elle rompit tant la tête
A Jupiter, qu'à ſa requête
Il en fit un Preſidial,
Je ne ſçai s'il fit bien ou mal,
Y fonda deux ou trois Colleges
Avec de fort beaux privileges.

Elle eut fait de cette Cité
Ce que Rome a depuis été :
Mais par malheur en cette affaire
Le Deſtin fut d'avis contraire ;
Le Deſtin qui fait bien peſter
Même le grand Dieu Jupiter.
Or comme ſouvent trop l'on cauſe,
Elle avoit oüi quelque choſe,
Qu'un jour viendroit que les Troyens
Perdroient les pauvres Tyriens ;
Ce que craignant la bonne Dame,
Et gardant encore en ſon ame
Le beau jugement de Pâris,
Et l'inſupportable mépris,
Qu'en faveur de Venus la belle
Il eut pour Pallas & pour elle ;
Outre qu'il avoit revelé,
(Heureux s il n'eût jamais parlé)
Qu'elle avoit trop longue mamelle,
Et trop long poil deſſous l'aiſſelle,
Et pour Dame de qualité
Le genoüil un peu trop croté :
Puis un autre mal ſans remede,
Le rapt du jeune Ganimede,
Dont ſon débauché de mari
Avoit fait un cher favori.
Ces choſes-là miſes enſemble,
Etoient ſuffiſantes, me ſemble,
Pour lui faire faire aux Troyens,
Ce que les laquais font aux chiens,
C'eſt-à-dire guerre terrible.
Elle faiſoit donc ſon poſſible
Que ces pauvres dépaïſez,
Pour la plûpart dévaliſez,

Ne peuſſent comme peuple libre
Planter leur piquet ſur le Tybre,
Y ſemer blé, cueillir raiſins,
S'allier avec leurs voiſins,
Comme ils faiſoient dans la Phrygie
Devant que les troupes d'Argie
Fiſſent des biens de Priamus
Aprés dix ans gaudeamus,
Tant l'entrepriſe étoit hautaine
D'élever cette Gent Romaine,
Malgré ſes ennemis divers
A l'Empire de l'Univers.
Cette pauvre race Troyenne
Deſſus la mer Sicilienne,
Comme aprés bon vin, bon cheval,
Voguoit ſans ſonger à nul mal:
Ils avoient tous le vent en poupe,
Et n'étoit pas un de la troupe
Qui ne chantât des leridas,
Des lampons, & des oüidas,
Et mille autres telles denrées;
Quand ſur les plaines azurées,
Junon pas la trape des Cieux,
Par malheur vint jetter les yeux:
Quand elle les vit ainſi rire,
Elle en accrut ſi fort ſon ire,
Que ſi ſon lacet n'eût rompu,
Outre qu'elle avoit bien repû,
Je croi, Dieu veüille avoir ſon ame,
Qu'elle eût crevé la bonne Dame.
L'eſprit donc quaſi perverti,
J'en aurai donc le démenti,
Cria-t-elle, & cette gueuſaille
A ma barbe fera gogaille?

Quoi Pallas, qui n'eſt que Pallas,
A pû ce que je ne puis pas ?
Contre les Gregeois animée,
Du foudre de ſon pere armée,
Pour un ſeul, elle a fait ſur tous
Pleuvoir une grêle de coups :
Elle a bien pû réduire en poudre
Le pauvre Ajax d'un coup de foudre,
Jetter les Grecs qui çà qui là,
Et je ne pourrois pas cela ?
Et malgrè moi la deſtinée
Gardera ce faquin d'Enée ?
Et moi qui ſuis, ſans me vanter,
Sœur & femme de Jupiter,
Je ne pourrai, quoi que je faſſe,
Perdre cette maudite race ?
Et chacun me mépriſera,
Et pas un ne m'adorera ?
Car qui diable ſeroit ſi bête
De vouloir celebrer ma fête ?
Qui voudroit me ſacrifier
Bœuf, vache, mouton ou belier ?
Oüi, bœuf, mouton, belier ou vache ?
Il n'eſt perſonne que je ſçache,
Qui veüille m'offrir ſeulement
Un rat qui n'eſt qu'un excrement.
Cela dit avec violence,
La Déeſſe, à beau pied ſans lance,
S'en alla trouver Eolus,
Roy, non pas des plus abſolus ;
Car les vents dont il eſt le maître,
Lui font ſouvent bien du biſſeſtre,
Etant inconſtans & legers :
Mais pour éviter les dangers,

Il les tient dans une caverne,
Où l'on ne va point sans lanterne,
Autrement ces séditieux
Bouleverseroient Terre & Cieux ;
C'est pourquoi, craignant leur folie,
Il les empriſonne, il les lie :
Mais le vent coulis ſeulement
Sort, quand il veut, impunément ;
Les autres vents ſouvent s'échapent ;
Lors, malheur à ceux qu'ils attrapent,
Malheur aux arbres, aux clochers,
Malheur aux vaiſſeaux, aux Nochers,
Malheur à toutes cheminées,
Qui deviennent lors en fumée :
Etant ainſi capricieux,
Jupiter le grand Roy des Cieux,
Deſſous de grandes roches dures,
En de grandes caves obſcures,
Les tient enfermez ſous la clef
Impoſant deſſus eux un chef,
Qui leur lâche à propos la bonde,
Quand il faut balayer le monde :
C'eſt donc là que la Dame vint ;
Voici le diſcours qu'elle tint,
Quaſi parole pour parole
Au Roy des quatre vents Eole.
O toy qui fais ce qui te plaît
Du Sud, du Nord, de l'Oüeſt, de l'Eſt.
Et qui de mon époux & frere,
Roy des hommes, des Dieux le pere,
As eu le don de rendre l'air
Comme tu veux obſcur & clair,
Une Caravanne Troyenne
Vogue deſſus la mer Tyrienne,

Ce ſont gens qui ne valent rien,
Auſquels je ne veux pas grand bien ;
Ils eſperent en Italie
Leur retraite bien établie,
Chargez de hardes & d'écus,
Et de leurs Penates vaincus :
Ils y voguent le vent en poupe,
Et n'eſt pas un en cette troupe
Qui me rende ce qu'il me doit,
Enfin on en abuſeroit,
Si je les laiſſois bragues mettes,
Ils diroient de moy cent ſornettes.
Si donc tu me veux obliger,
Fais vîtement le tems changer ;
Donne-leur d'un vent de Galerne,
Qui juſques au Ciel me les berne ;
Ou bien plûtôt des quatre vents
Qui jour & nuit les pourſuivans,
Briſent leurs vaiſſeaux contre terre,
Comme s'ils n'étoient que de verre,
Afin qu'ils craignent tout de bon
La divinité de Junon.
J'ai pour Damoiſelles ſuivantes
Quatorze Nymphes tres galantes :
Celle que j'eſtime le plus
Sera la femme d'Eolus ;
C'eſt la parfaite Dejopée,
Un vrai viſage de poupée ;
Au reſte on ne le peut nier,
Elle eſt nette comme un denier :
Sa bouche ſent la violette,
Et point du tout la ciboulette ;
Elle entend & parle fort bien
L'Eſpagnol & l'Italien ;

Le Cid du Poëte Corneille
Elle le recite à merveille ;
Coût en linge en perfection,
Et sonne du Psalterion.
A cela que dit Maître Eole ?
J'aurois la cervelle bien folle,
Si je ne vous disois oüi,
Répondit-il tout réjoüi,
Et découvrant sa tête chauve,
Qui fut jadis de couleur fauve :
C'est à vous, Dame, à commander,
Et je n'ai rien qu'à seconder
Les volontez de ma Princesse,
Sans m'enquerir pourquoi, ni qu'est-ce.
Par vous j'ai dans le Firmament
Un assez bel appartement,
Par vous Jupiter favorable
M'admet à sa divine table,
Où j'avale tant de Nectar
Que je m'en trouve gras à lard,
Où d'Ambroisie, & de la bonne,
Jusqu'au cou souvent je m'en donne.
Et toutes ces felicitez
Sont les effets de vos bontez.
Cela dit, à la hâte il darde
Contre le roc une halebarde,
Elle y fit un petit pertuis ;
Il ne falut point un autre huis
Aux vents pour faire une sortie,
Dont la mer toute pervertie
Aux hommes sur elle flotans
Fit bien mal passer le tems.
Les vagues que les vents enflerent
Jusqu'au Ciel les vaisseaux porterent ;

Mais ils en furent rapportez
Plus vîte qu'ils n'étoient montez.
Le choc des vagues forcenées,
Le fracas des nefs ruinées,
Les cris & les gemiſſemens,
Les vents, & leurs mugiſſemens,
La groſſe pluïe avec la grêle,
Tombantes du Ciel pêle-mêle,
Tout cela faiſoit un beau bruit,
Le jour étoit devenu nuit;
Les éclairs ſeuls luiſoient ſur l'onde:
Car pour le beau flambeau du monde,
Voyant tous les vents déchaînez,
Mettant ſon manteau ſur ſon nez,
Il avoit regagné bien-vîte,
De peur d'être moüillé, ſon gîte.
Alors Æneas le pieux,
Regardant triſtement les Cieux,
Lâcha ces piteuſes paroles:
Je ſerai donc mangé des ſoles,
Cria-t-il, pleurant comme un veau,
Et je finirai dedans l'eau?
O quatre ou cinq cens fois heureuſes,
Ames nobles & valeureuſes,
De qui les corps maintenant ſecs,
Découpez par les glaives Grecs,
Ont été de la mort la proye,
Devant les murailles de Troye!
O le plus vaillant des Gregeois,
Diomede le Rabajois!
Pourquoi ne m'as-tu de ta lance
Percé l'eſtomac ou la pance?
J'en aurois le bon Dieu loüé,
Et t'en aurois bien avoüé;

Au moins aurois-je l'avantage
D'avoir témoigné mon courage,
D'être mort avec Sarpedon.
Ce maître joüeur d'eſpadon ;
Auprès d'Hector, cet invincible,
A tous les Gregeois ſi terrible,
Que ſi ſouvent couvroit les bords
Du fleuve Xante de corps morts :
Du fleuve Xante de qui l'onde
A tant enſeveli de monde ;
Au lieu que mourir dans la mer,
Où tout ce qu'on boit eſt amer,
Mangé des harengs & moluës,
Des ſoles, turbots & barbuës,
Eſt un malheur qui me feroit
Rendre graces à qui me pendroit.
Un vilain vent ſans dire gare
(Il faloit qu'il fût bien barbare
D'attaquer un homme ſi bon)
Lui fit bien changer de jargon ;
Il s'embaraſſa dans les voiles,
Rompit les cordes & les toiles,
Et fit entrer dans le vaiſſeau
Je ne ſçai combien de muids d'eau.
La troupe d'eſpoir dénuée,
Fit une piteuſe huée,
Un flot juſqu'au Ciel l'éleva,
Puis auſſi-tôt le flot creva,
Laiſſant en mer une ouverture
Où chacun vit ſa ſepulture.
Trois Vaiſſeaux des vents maltraitez,
Dans les rochers furent portez :
Trois dans les écüeils s'enſablerent.
Dont les plus reſolus tremblerent.

Des ſoldats Lyciens la nef,
Dont le brave Oronte étoit Chef,
Des vents & des flots combattuë,
Fut à la fin par eux vaincuë ;
Un gouffre à la fin l'abſorba,
Ou, pour mieux dire, la goba.
Jamais on ne vit tel orage,
Ni ſi triſte remuë-ménage.
Les pauvres malheureux Troyens,
Las & recrus comme des chiens,
Vuiderent lors toutes leurs tripes.
Lors, on vit force bonnes nipes
Floter parmi des ais briſez,
Et les corps de force épuiſez ;
Quelques-uns vainement nagerent,
Mais les bras bien-tôt leur manquerent,
Car les malheureux n'avoient pas
Les calebaſſes ſous les bras.
De nef du fort Ilionée
Des grands coups de vents ruinée,
Celle du fidele Achatés,
D'Abas, & du vieil Aletés,
Tournoient comme des giroüettes,
Faiſoient en mer cent piroüettes ;
Qui pis eſt, la cane ſouvent,
Mais ainſi le vouloit le vent.
Ces maîtres balayeurs du monde
Faiſoient ainſi rage ſur l'onde ;
Mais Neptune au poil bleu mourant,
Qui n'a pas l'eſprit endurant,
Se douta bien-tôt de l'affaire,
Encore qu'on tâchât de lui taire,
De peur qu'en étant irrité,
Il n'en alterât ſa ſanté ;

Mais voyant l'obſcurité telle,
Qu'il avoit beſoin de chandelle,
Encore qu'il ne fût que midi,
Et que le poiſſon étourdi,
S'alloit cachant dans les rocailles,
Le Roy du peuple porte-écailles,
Pouſſa ſon char fait en bateau
Devers la ſurface de l'eau.
Lors qu'il mit hors de l'eau la tête,
Les flots, nonobſtant la tempête,
S'abaiſſerent de la moitié;
Les Troyens lui firent pitié,
Et les auteurs de leur miſere
Le mirent bien fort en colere.
Connoiſſant la mauvaiſe humeur,
Et le chien d'eſprit de ſa ſœur,
Il ne douta point que l'orage
Ne fût un effet de ſa rage
Auſſi-tôt qu'en paume il ſiffla,
Au diable le vent qui ſouffla,
Et qui lors eut le mot pour rire.
Il appella le vent Zephyre,
Et le vent Eure : tout honteux
Ils vinrent devant lui tous deux,
La joüe à demi déſenflée,
Et juſqu'au menton avalée;
Alors qu'il les eut devant luy,
Ce n'eſt pas, dit-il, d'aujourd'huy,
Que ſans regarder qui vous êtes,
Sans ſonger à ce que vous faites.
Et ſi je le trouverai bon,
Vous exercez vôtre poumon
A troubler le repos du monde,
Faire des vacarmes ſur l'onde,

Et jetter de la poudre aux yeux,
Au premier chapitre des Cieux :
J'ai bien peur, ſi mon avis paſſe,
Que le Roy du Ciel ne vous caſſe :
Et la broüée & les frimats,
Par la mort : il n'acheva pas,
Car il avoit l'ame trop bonne :
Allez, dit-il, je vous pardonne,
Tirez-vous vîtement d'ici,
Et ne penſez plus faire ainſi
Sur mes flots votre ſoufflerie,
Je n'entendrai pas raillerie,
Et que votre beau Roy de vent
Porte reſpect à mon trident ;
La mer n'eſt pas de ſon domaine,
Qu'en ſa demeure ſoûterraine
Il vous donne s'il veut la loy,
Sans rien entreprendre ſur moy.
Le vent Eure, & le vent Zephire,
A cela n'eurent rien à dire.
Un vaiſſeau Troïen échoüé,
Par Triton, & Cimothoé,
Fut degagé d'un banc de ſable,
N'ayant plus ni voile ni cable ;
Trois autres tous deſarnachez ;
Par les vents ſur les rocs juchez,
Par les mêmes à grande peine
Regagnerent l'humide plaine.
Le bon Neptune cependant
Rendit d'un ſeul coup de trident,
La mer, auparavant ſi fiere,
Paiſible comme eau de riviere :
Et puis devenu tout gaillart,
Fit faire avecque beaucoup d'art

A ſon char mille caracoles,
Sur le lac où l'on prend les ſoles;
Lors auſſi poli qu'un miroir,
Lors vraiment il le fit beau voir,
Et les Dieux marins qui le virent,
Là-deſſus complimens lui firent;
Et le Soleil pareillement
Revenu depuis un moment,
Quand il vit que vent & nuage,
Et tout ce qui faiſoit l'orage,
S'étoit enfui vers l'horiſon.
Tout ainſi, par comparaiſon,
Qu'en une populace émûë,
Où l'on oit crier tuë, tuë,
Et que les bâtons & cailloux
Volent, faiſant boſſes & trous;
Si quelqu'un à la grande barbe,
Et de majeſtueuſe garbe,
Sans craindre pierre ni bâton,
Vient haranguer comme un Caton,
Il impoſe auſſi-tôt ſilence,
Fait ceſſer toute violence.
Et chacun retourne chez ſoy
Diſant, C'eſt luy, ce n'eſt pas moy;
De peur d'être mis en ſequeſtre,
Tant l'honorable Bourguemeſtre
Grondant ici, careſſant là,
Dans la ville met le hola,
Avec une conduite telle,
Qu'on *diroit* que ce n'eſt plus elle;
Le Roi des flots ni plus ni moins,
Par ſa diligence & ſes ſoins,
Après avoir lavé la tête
Aux vents, auteurs de la tempête.

Rendit la mer, malgré le vent,
Auſſi paiſible que devant.
Cependant les ſoldats d'Enée,
Malgré Junon la forcenée,
S'efforçoient à force de bras,
Encore qu'ils fuſſent bien las,
De gagner la terre voiſine,
Mal ſatisfaits de la marine:
Enfin ils ramerent ſi bien
Qu'ils virent le bord Libien.
Là, Mademoiſelle Nature
Fait un port ſans architecture,
D'une petite Iſle couvert.
Où perſonne n'eſt pris ſans vert:
Car en tout tems d'herbe nouvelle,
Mais entr'autres de pimprenelle,
Elle eſt pleine juſqu'en ſes bords,
Au grand bien de ceux de dehors,
Qui viennent chaque jour de terre
En prendre pour mettre en leur verre.
Ce port peu connu des Nochers,
Tout environné de rochers,
Repreſente une ſcene antique;
Deux écueils ſont comme un portique,
A l'abri deſquels les vaiſſeaux
N'ont peur de la fureur des eaux,
Ni des vents qui leur font la guerre,
Non plus que s'ils étoient ſur terre:
On prendroit ces écueils hideux,
Dont les arbres ſont les cheveux,
Pour des Geans qui ſont en garde
S'ils étoient armez d'halebarde;
Les rochers de l'autre côté
Sont tres-commodes en Eté,

Chacun

Chacun d'eux ayant dans ſon ventre
Une caverne, ou bien un antre.
Où logent, maudit ſoit qui ment,
Les Nymphes ordinairement.
Là, de belles ſources d'eau douce,
Dont les bords ſont couverts de mouſſe,
Diſent à celui qui les voit,
Ne voulez-vous point boire un doigt?
Tout auprés une forêt ſombre
Où l'on eſt en tout tems à l'ombre,
Et dont les arbres toûjours verds
Sont de l'âge de l'Univers,
N'a jamais ſenti, que je ſçache,
Coup de ſerpe, coignée ou hache,
Et *jamais en ce port caché*
L'ancre ne s'étoit accroché;
Enée en eut le pucelage,
Et premier foula ce rivage
De ſept vaiſſeaux accompagné,
Tout le reſte étoit éloigné
De cette flotte diſſipée.
Ayant donc la terre attrapée,
Dieu ſçait s'ils furent diligens
A deſcendre, les bonnes gens.
Lors Achatés un fer empogne,
Et contre caillou ſi bien cogne
Qu'il en fit, non pas pour un peu,
Sortir étincelles de feu;
Ce feu pris à matiere ſeche,
(Je ne ſçai pas ſi ce fut méche,
Si ce fut bois vieil ou bien neuf)
Devint grand à rôtir un bœuf.
Lors fut des vaiſſeaux deſcenduë
Toute la Gerés corrompuë,

En langage un peu plus humain,
C'eſt ce dequoy l'on fait du pain.
Quelques-uns au feu la fecherent,
Etant ſeche, la concaſſerent,
Puis en firent des échaudez
Qui ne furent gueres gardez;
Et puis Æneas ſans échelle
Suivi d'Achatés le fidele,
Monta ſur le haut d'un écueil.
Là, tant que pût aller ſon œil,
Il chercha ſa flote écartée,
La nef de Capis & d'Antée,
Le grand vaiſſeau de Caicus,
Et les autres vaiſſeaux vaincus,
Grace à Junon la male-bête,
Par les efforts de la tempête:
Vainement ſes yeux il frota,
Les ouvrit & les clignota;
Il ne vit vaiſſeau ni galere,
Dont le bon Seigneur deſeſpere.
Mais bien vit-il trois cerfs gaillards
Suivis de biches & brocards;
Cela le fit un peu ſoûrire;
Bon, dit-il, voici de quoy frire:
Il banda ſon arc, cela dit,
Prit ſon carquois & deſcendit;
Achatés prit ſon arbalête,
Voulant tuer auſſi ſa bête.
Lors le bon Prince de tirer,
Et les cerfs de ſe retirer
Pour gagner la forêt voiſine:
Mais Æneas les aſſaſſine
Avec tant d'adreſſe, & ſi bien,
Qu'il en mit ſept en moins de rien.

Morts, étendus deſſus la terre;
Il ne fit pas plus longue guerre,
Voyant autant de cerfs à mort
Qu'il avoit de vaiſſeaux au port.
Cette belle occiſion faite,
N'ayant ni trompe, ni trompette,
Ni de voix aſſez pour crier,
Un chifflet de chauderonnier
Achatés tire de ſa poche.
A ſon ſiffler chacun approche,
Puis ſur des avirons croiſez
Tous ces corps morts furent poſez,
Et portez à grands cris de joye
Vers les ſept navires de Troye;
Æneas fit deſembarquer
Force bon vin de quoy trinquer,
Qui n'étoit pas de deux oreilles,
Non pas pour quatre ou cinq bouteilles,
Aceſtes de pluſieurs tonneaux
Avoit fourni pluſieurs vaiſſeaux
Lors qu'ils partirent de Sicile,
Que le bon Seigneur très-habile,
Après quelques petits refus,
Avoit pourtant fort bien reçûs:
Puis pour leur donner bon courage,
Il leur tint à tous ce langage:
Nous en avons eu dans le cu,
Les vents à ce coup ont vaincu;
Mais nous devons bien nous attendre
Que nous affliger, & nous rendre
Toutes ſortes de déplaiſirs,
Eſt le plus grand de leurs deſirs;
Peu de maux ſont pareils aux nôtres,
Mais nous en avons bien eu d'autres,

Et peut-être qu'ils finiront
Quand les Dieux se raviseront.
Nous sommes, sortans de Sicile,
De Caribde tombez en Scylle,
C'est tomber de fiévre en chaud mal,
Polypheme étrange animal,
Nous fit à tous avoir la fiévre,
Il me fit courir comme un liévre,
Et bien souvent de pur effroy
Il me semble que je le voy:
Mais l'homme de cœur tout surmonte;
Un jour que nous ferons le conte
De tant de beaux combats rendus,
Nous rirons comme des perdus.
Le sort promet qu'en Italie,
Terre, à ce qu'on dit fort jolie,
Nous aurons un jour du repos;
Il ne sçauroit plus à propos,
Ce signalé plaisir nous faire:
La mer commence à nous déplaire,
Nous avons trop fait les plongeons,
Il vaut mieux bâtir des donjons,
Et faire une nouvelle Troye,
Qui sur mer enfin ne se noye,
A moins que d'être un Cormorant:
Je gage que le Juif errant,
N'a pas fait un plus long voyage:
Mais il faut avoir bon courage;
Ça beuvons donc, & nous gardons
Pour les biens que nous attendons.
Il leur fit ce discours de bouche;
Mais, comme on dit, le cœur n'y touche;
Il ne rit que du bout des dents,
Et tout de bon pleure au dedans.

Lors chacun ſe met en beſoigne,
Chacun quelque inſtrument empoigne
Pour travailler pour le feſtin.
Tous réjoüis de leur butin,
Les uns de leur peau les dépoüillent,
Et les autres dans leurs corps foüillent,
Et tirent tripes & boyaux,
Les lavent en deux ou trois eaux,
Puis en font de groſſes ſauciſſes :
S'ils avoient juſqu'à des épices,
Puiſque Virgile n'en dit mot,
Qui, comme on ſçait, n'eſt pas un ſot,
Noble & diſcret Lecteur vous plaiſe
Permettre auſſi que je m'en taiſe.
Retournons à nos cuiſiniers.
Après avoir mis par quartiers,
Par aloyaux & charbonnées,
Ces ſept bêtes aſſaſſinées,
Ils mirent la viande au feu,
Puis l'un trop cuit, l'autre trop peu,
Couchez ſur la gaye verdure,
Ils en firent déconfiture,
Et ſe remplirent à foiſon
De vin vieil & de venaiſon.
Si bien bûrent, ſi bien mangerent,
Que la plûpart s'en dévoyerent;
Enfin après avoir dîné
Juſqu'à ventre déboutonné,
Ils ſe mirent à tuë-tête
A diſcourir de la tempête.
L'un pleure Cloanthe & Lycus;
L'autre Gyas, l'autre Amycus,
L'autre à ſon compagnon raconte
Comme quoy ſe perdit Oronte.

Ils auront gagné quelques ports,
Ils ne ſont pas encore morts,
Diſent quelques-uns ; quelques autres
Diſent pour eux leurs patenôtres.
On n'eût pas ôüi Dieu tonner,
A répondre & queſtionner,
Tant ils faiſoient de bruit enſemble.
Cependant le Dieu ſous qui tremble
La voûte du haut firmament,
Comme il agit inceſſamment,
Au travers d'un chaſſis de verre,
Jettoit ſes yeux deſſus la terre,
Regardant ſi tout alloit bien
En ſon Royaume terrien.
Comme il viſitoit la Lybie,
La mere d'Æneas le Pie,
Ou pour mieux dire le Pieux,
Le cœur triſte, & la larme aux yeux,
Luy tint à peu près ce langage ;
Après avoir, comme très-ſage,
Avec grande crainte & reſpect,
Dit par trois fois Salamalec.
Grand Roy qui faites ſur la terre
Tant de ſi beaux coups de tonnerre,
Et qui tenez dedans vos mains
Le bien & le mal des humains,
Qu'a fait à vôtre Seigneurie
Le pauvre Æneas, je vous prie ?
Qu'ont fait les pauvres Phrygiens,
Que vous traitez comme des chiens ?
Errer de contrée en contrée,
N'avoir en nulle part entrée,
Souffrir par tout mille travaux,
Etre pourſuivis des Prevôts,

Comme s'ils étoient des Bohemes,
Sont-ce là ces bonheurs extrêmes,
Et les biens qu'on leur a promis ?
Est-ce là les traiter d'amis ?
D'Æneas, de ce galant homme,
Devoit tant venir cette Rome,
Dont le Destin a fait par tout
Cent contes à dormir debout.
A ces pauvres bannis de Troye,
(Dieu que j'en ai pleuré de joye !
Mais maintenant pour un petit
J'en pleurerois bien de dépit.)
Vous aviez promis un azile
Si seur, que leur superbe ville,
Qu'a *mis en feu le Grec vainqueur*
Ne leur devoit tenir au cœur.
Des descendans du jeune Jule
Devoit venir ce grand Romule,
Tous ces benoîts Peres conscripts,
A la barbe longue, au poil gris,
La nation porte-soutane,
Inventrice du veau Mongane,
Qui devoit établir ses lois
Sur l'Indien & sur l'Anglois,
Et se rendre enfin par la guerre
Maîtresse de toute la terre.
Mais c'est autant pour le brodeur :
Le Destin n'est qu'un vrai menteur :
Et vous, mon très-Reverend Pere,
En qui mon fils en vain espere,
Je voy bien que le plus souvent
Vous ne promettez que du vent.
Qui n'eût crû sur vôtre parole,
A moins que de passer pour folle,

Que ſuivant l'Arreſt du Deſtin
Il auroit le païs Latin :
Mais cette region promiſe,
Aprés remiſe ſur remiſe,
A la fin du conte ſera
Le diable qui l'emportera.
Au lieu de ces belles conquêtes
Sur mer il aura des tempêtes,
Sur terre il n'aura que des coups ;
A tout cela que ferions-nous,
Sinon de prendre en patience,
Qui, comme on dit, paſſe ſcience,
Puis que gens à mal faire nez
Vous menent ainſi par le nez ?
Vous devriez les faire pendre,
Si vous ſçaviez auſſi bien rendre
La Juſtice, que vous ſçavez
Pardonner aux gens dépravez.
Antenor ſans tirer l'épée,
Aprés l'avoir belle échapée,
Auſſi-bien que mon pauvre fils,
Suivis de ces gens déconfis,
A traverſé l'Eſclavonie,
Et ſon heureuſe colonie,
Prés du païs où l'Eridan
Rend ſon tribut à l'Ocean ;
A bien & beau fondé Padouë,
A tous les voiſins fait la mouë,
Et leur montre fort bien les dents,
Alors qu'ils font trop les fendans.
Il eſt là qui rogne & qui taille,
Qui chaſſe, qui boit & qui raille,
Enfin qui fait ce qu'il lui plaît ;
On ſçait pourtant bien ce qu'il eſt,

On ſçait bien que ce n'eſt qu'un traître,
Et mon fils ayant l'honneur d'être
Parent de la plûpart des Dieux,
Mon fils, qu'on nomme le Pieux,
A perdu vaiſſeaux & bagage,
A mis tous ſes habits en gage,
Se voit des uns vilipendé,
Des autres grondé, gourmandé,
Tout cela par je ne ſçai quelle,
Qui parce qu'on me trouve belle,
Dit par tout que je ne vaut rien,
Grace à Dieu, l'on me connoît bien.
Si ce n'eſt qu'il y va du vôtre,
Et qui toque l'un toque l'autre,
Je dirois tout ce que je ſçay:
Mais pour mieux faire je me tay.
Elle en eût bien dit davantage:
Mais la bonne Dame de rage
Se mit tellement à pleurer,
A ſangloter, à ſoûpirer;
Enfin fit tant de l'enragée,
Qu'il eut peur la voyant changée,
Qu'elle n'eût quelque diable au corps:
Tout autre que luy l'eût crû lors;
Mais il ſe connoît trop en diable.
Or comme il eſt tres-pitoyable,
Et quand il voit ſouffrir autruy,
Il ſouffre preſque autant que luy,
Ce grand Dieu ſe mit à ſoûrire:
Il me ſemble avoir oüi dire,
Que quand il rit tout en va mieux
Sur mer, ſur terre & dans les cieux:
Ce Dieu donc des Dieux le plus ſage
Se radouciſſant le viſage,

Et la prenant ſous le menton,
Luy dit, Bon Dieu, que diroit-on,
Si l'on vous voyoit ainſi faire !
N'avez-vous point honte de braire
Ainſi que la femme d'un veau ?
Ha vraiment cela n'eſt pas beau,
Ne pleurez plus, la Cytherée,
Et tenez pour choſe aſſurée
Tout ce qu'a prédit le Deſtin
D'Enée & du païs Latin :
Vous verrez bâtir muraille
De brique & de pierre de taille,
Et faire un Lavinium
Qui vaudra bien ſon Ilium,
Et peut-être ſera plus belle ;
Puis vous le verrez ſans échelle
Un beau matin monter aux Cieux,
Pour être un de nos demi-Dieux :
Mais ſçachez, s'il vous faut tout dire,
Que pour établir ſon Empire,
Il aura bien à dégainer,
Et bien des combats à donner,
Contre un peuple fier & barbare,
Et qui frape ſans dire gare :
Mais ſi bien il eſcrimera
Que de tout à bout il viendra,
Et de farouches comme bêtes,
En fera des gens fort honnêtes,
Qui ſçauront faire complimens,
Et bien joüer des inſtrumens.
Trois fois les prez auront des herbes,
Et les jaunes guerets des gerbes,
Et trois fois durant trois hyvers
Ils ſeront de nege couverts,

Cela veut dire trois années,
Que toutes guerres terminées,
Et tous ſes ennemis vaincus
Par le tranchant de ſon Malcus,
Il regnera Roy pacifique ;
Et pour Monſieur ſon fils unique
Aſcagne qu'on nomme Iülus,
Qu'on nommoit autrefois Ilus,
Devant qu'Ilium la ſuperbe
Devînt un champ brûlé ſans herbe,
Trente ans entiers il regira
Lavinium, qu'il quittera
Pour faire une ville nouvelle
Appellée Albe, ſur laquelle
D'Hector les genereux enfans
Regneront durant trois cens ans,
Juſqu'à tant qu'une Reine Nonne
Mette au jour ſa race beſſonne,
Dont Mars le Dieu gladiateur
Paſſera pour fabricateur.
Et puis après ſon fils Romule,
A l'imitation d'Hercule,
Portant au lieu de juſte-au-corps,
Peau de louve poil en dehors,
Ramaſſera par les villages
Tous les faiſeurs de brigandages,
Tous gens de dangereuſes mains
Deſquels il fera les Romains :
Leur ville s'appellera Rome,
Du nom de ce tant honnête homme.
Je ne donne aucun tems préfix
A ces enfans de vôtre fils,
Pour le terme de leur Empire,
Il durera ſans qu'il empire.

Juſqu'à tant que tout prenne fin ;
Amen, dit Venus : & Jupin
Reprit auſſi-tôt la parole :
Et pour Junon qui fait la folle,
Et ſe fait à quatre tenir,
Vous la verrez bien revenir :
Aprés avoir bien fait la guerre,
Remué le ciel & la terre,
Et fait tous ſes efforts en vain ;
Mettant de l'eau dedans ſon vin,
De ces peuples qu'elle tourmente,
Elle ſe dira la ſervante,
D'elle cheris autant & plus
Qu'ils auront été mal voulus.
Dans peu de tems Phtye & Micene
Aujourd'huy ſi fiere & ſi vaine,
Verra ſes habitans vaincus
Par les enfans d'Aſſaracus,
Aura même deſtin que Troye.
Et des Romains ſera la proye,
Puis ſur la terre reluira
Ceſar, qui l'aſſujettira ;
L'Ocean ſouffrira ſes voiles,
Sa gloire ira juſqu'aux étoiles,
Et lui-même enfin y viendra.
Lors ſon illuſtre nom ſera
Colloqué dans la Litanie.
La diſcorde ſera bannie,
Plus de guerres en l'Univers,
Sinon en Proſe, ou bien en Vers,
Quand Auteurs aux têtes mal faites,
Comme par exemple les Poëtes,
A grands coups de vers outrageans,
Apprêteront à rire aux gens,

En terre la foy retournée,
Et Vesta qui l'a ramenée,
Reme & son grand frere Quirin,
C'est-à-dire en François, Guerin,
Donneront par tout un tel ordre
Que personne n'y pourra mordre;
Du Temple du Dieu double-front
Les portes se condamneront.
La fureur impie, & la rage
Seront là prises comme en cage,
Et s'useront toutes les dents
A ronger du fer là dedans.
Jupiter se sécha la langue
A cette ennuyeuse harangue,
Jusqu'à s'en enroüer la voix:
Venus en bailla quatre fois:
Mais enfin il conclut la chose,
Dont l'Auteur qui ces vers compose
En son cœur le remercia;
Car si fort il s'en ennuya,
Que deux fois fauté de courage,
Il pensa quitter là l'ouvrage.
Jupiter donc quand il luy plut,
Certes plus tard qu'il ne fallut,
Cessa de faire le Prophete;
Et Venus la Dame coquette,
Luy fit compliment là-dessus
En termes éloquens conçûs.
Lors il fit venir pour luy plaire
Son fils, son courier ordinaire:
C'est son fils, ce fils de putain,
Qui sçait parler Grec & Latin;
Qui coupe si bien une bourse,
Qui de l'éloquence est la source,

Sçait bien joüer des gobelets,
Faire comedie & balets,
Inventeur des dez & des cartes,
Des tourtes, poupelins & tartes,
Et pour achever son tableau,
Sur le tout un peu maquereau.
Ce messager prompt & fidele,
Gagne la terre à tire d'aîle,
Envoyé vers Dame Didon
Par le grand mari de Junon:
(Vous allez sçavoir tout à l'heure
Quelle est Didon & sa demeure)
C'étoit pour adoucir les cœurs,
Et les barbaresques humeurs
De la nation Tyrienne,
En faveur de la Gent Troyenne:
Jupiter ainsi faisant, prit
Le dessein d'un homme d'esprit:
Car si Didon mal informée
D'Enée & de sa renommée,
De l'intention du Destin,
Et qu'il étoit cher à Jupin,
Si, dis-je, cette Dame Elise,
Comme de vrais peteurs d'Eglise,
Les eût chassez de son Etat,
Leur eût refusé tout à plat
Dans son païs une retraite,
C'est une chose claire & nette
Qu'elle eût lors à Jupin tendu
Un déplaisir non attendu,
Dont elle auroit pû luy déplaire:
Mais elle leur fut débonnaire
Jusqu'à, dit-on, faire en cela
Tout ce qu'il faut, même au-delà.

Cependant nôtre maître Enée
Ayant eu mauvaiſe journée,
Eut encore une pire nuit :
A peine le Soleil reluit,
Qu'il veut voir ſi de ce rivage
Le peuple eſt civil ou ſauvage,
Et ſçavoir ſi les habitans
Sont Chrétiens ou Mahometans.
Il ſe leva donc à la hâte,
Ne menant avec luy qu'Achate,
Qui prit en ſes mains en tout cas
Deux dards & ſon grand coutelas,
Afin d'être toûjours en garde.
Je vous oublioïs par mégarde,
Qu'il mit ſa flote en un endroit
Que perſonne ne trouveroit,
Si ce n'étoit par Nécromance,
Et qu'il fit expreſſe défenſe,
Que ſur peine du morion,
Autant Chevalier que pion,
Perſonne ne mît pied à terre,
Qu'il n'eût bien fait à l'œil la guerre,
Et ſçû ſi ce port écarté
Seroit un lieu de ſeureté.
Sa mere voulut s'en inſtruire,
Et luy faire piece pour rire.
Prenant donc toute la façon
D'une fille faite en garçon,
En paroiſſant un jeune drôle,
Ayant un fuſil ſur l'épaule,
Et chien couchant chaſſant devant,
Braulant la queuë, & nez au vent ;
Æneas qui la vit vêtuë
Tout de même que la Statuë

De Diane qui va chaſſant,
Luy rendit ſalut en paſſant.
Là-deſſus, une perdrix rouge
Des pieds de la celeſte gouge
Partit, en jouë elle coucha,
Mais ſon gibier point ne toucha ;
Soit que la poudre fût peu fine,
Ou bien que la Dame Cyprine
Fermât les yeux voyant du feu,
Ou bien qu'elle l'entendît peu :
Elle en rougit un peu la belle ;
Son brave fils s'approcha d'elle,
Et luy fit un doux regard,
Luy diſant : Monſieur, Dieu vous gard.
A cette parole obligeante
Qui l'ame de ſon fils enchante,
Ce ne fut pas pour un petit
Qu'il en devint tout interdit,
Il fit pourtant le pied derriere
D'une aſſez gentille maniere ;
D'une bouche ſentant le thim
Et d'un ſon de voix argentin,
Elle luy fit cette harangue,
Je ne ſçai pas en quelle langue :
N'avez-vous point vû par ici,
De quoy je ſuis en grand ſouci,
Quelques-unes de mes compagnes
Qui vont chaſſant dans ces campagnes
Aprés un cerf qui va fuyant ?
Il répondit en begayant :
Je n'en ai vû tête ni queuë,
O belle à la prunelle bleuë,
Belle que je ne puis nommer,
Belle qui m'avez pû charmer,

Par je ne ſçai quelle lumiere,
Que vous avez dans la viſiere ;
Ha! par ma foy j'en ſuis ravi ;
Maudit ſoit ſi jamais je vi
Face qui m'ait plû davantage ;
La male-peſte quel viſage,
Et que qui vous regardera
Sans cligner, impudent ſera.
Vous ſentez la Dame divine,
J'en jurerois ſur vôtre mine ;
Mon nez ne ſe trompe jamais
En ce qui ſent bon ou mauvais ;
Vôtre gouſſet & vôtre haleine
Ne furent jamais d'Afriquaine,
Ils ont je ne ſçay quoy du Ciel,
Vôtre bouche exhale le miel,
Ou vous êtes une Déeſſe,
Ou du moins Nymphe, ou je confeſſe
Que je puis auſſi n'être pas.
Le Pieux Meſſire Æneas :
Les vents m'ont en cette contrée
Donné malgré mes dents entrée,
Daignez-moi dire au nom de Dieu,
S'il fait ſeur pour nous en ce lieu,
Et me faites l'honneur de croire,
Que vous aurez bien de quoi boire.
Je ne ſuis pas en verité
D'une ſi haute qualité,
Dit Venus, mais vôtre ſervante ;
Ha! vous êtes trop obligeante,
Ce dit-il, & j'en ſuis confus.
Et moy ſi jamais je la fus,
Ce dit-elle, & luy de ſoûrire,
Diſant : Cela vous plaît à dire,

Puis ſa tête il deſafubla,
Ses deux jarets elle doubla
A lui faire la reverence ;
Il fit une circonference
Du pied gauche à l'entour du droit ;
Et cela d'un air tant adroit,
Le pauvre fugitif de Troye,
Que ſa mere en pleura de joye.
Enfin tous ces devoirs rendus
A l'un & l'autre ſi bien dûs,
D'une bouche ſentant l'eau roſe,
Elle lui dit : C'eſt une choſe
Ordinaire aux Dames de Tyr,
D'aimer la chaſſe & ſe vêtir
De même que je ſuis vêtuë,
De courir à bride abatuë
Et ſans faire trop de façons,
De vivre comme des garçons ;
C'eſt ici la terre Punique,
Le peuple en eſt fort colerique,
Qui de Tyr qu'Agenor fonda,
En cette contrée aborda,
Avec Didon nôtre Reine,
Que la tyrannie & la haine
De ſon frere Pigmalion,
Pire qu'un tygre & qu'un lion ;
Contraignit de plier toilette,
Et de déloger ſans trompette,
Un pied mal-chauſſé, l'autre nû ;
En ce rivage peu connu
Les Dieux luy donnent un azile,
Elle y fait bâtir une ville,
Si ce n'eſt vous importuner,
Et que vous vouliez vous donner

La patience de m'entendre,
J'aurai plaisir de vous apprendre
Son histoire, dont aisément
On feroit un fort beau Roman.
Volontiers, belle Tyrienne,
Et je vous conteray la mienne,
Qui, je gage cent carolus,
Vaut bien la vôtre & même plus.
Nous verrons, répondit la belle.
Didon fut l'épouse fidelle
De l'infortuné Sicheus,
A qui plus traître que Breus,
Pigmalion le sanguinaire,
Comme il recitoit son breviaire,
D'un coup d'arquebuse à roüet,
Action digne du foüet,
Fit un trou dans le mezentere;
Son épouse s'en désespere,
En fait faire information;
Mais de cette noire action,
Elle n'eut aucune nouvelle,
Tant le meurtrier infidelle
Sçut tenir son crime secret:
La pauvrette en meurt de regret,
De ses tresses lors mal peignées
Elle arrache maintes poignées,
Se prend aux astres innocens,
La rage maîtrise ses sens,
Une nuit qu'elle pleure & crie,
Et pour le pauvre défunt prie,
Elle le voit percé de coups,
Et tout sanglant, ce pauvre époux,
Qui d'une voix épouvantable,
Luy conte l'acte detestable,

Et que son frere avoit grand tort
De l'avoir ainsi mis à mort,
Pensant par cette injuste voye
Avoir son or & sa monnoye :
Didon luy donna le bon soir,
Parce q'elle avoit à le voir,
Une frayeur extraordinaire :
Elle dissimula l'affaire,
Et s'asseurant des mal contens,
Prend un beau jour si bien son tems,
Que tout ce que ce frere injuste
Avoit d'argent, pistoles au juste,
Et tous ses meubles les plus beaux
Chargez en vingt-cinq vaisseaux,
Aborderent en ce rivage
Où Didon fait bâtir Carthage.
Le proprietaire du lieu
Ayant eu le denier à Dieu,
Crut la tromper & ne luy vendre
Qu'autant de lieu que peut comprendre
La peau d'un bœuf, tant grand fût-il ;
Mais Didon par un tour subtil
Fit couper cette peau par bandes,
Et fit les mesures si grandes,
Que sa ville par ce bon tour
Malgré le vendeur eut grand tour ;
Mais vous à qui ceci je conte,
Daignez aussi me rendre compte,
Et du païs d'où vous venez,
Et du chemin que vous tenez,
Dites-moy quelles gens vous êtes,
Quel est le métier que vous faites,
Et quelle est la Religion
Qu'on professe en la region

Où vous éliſez domicile ?
Nous ne ſommes pas de Sicile,
Dit Æneas, mais d'un païs
Où les gens ſont bien ébahis,
Où bien fort contre les Grecs peſtent,
S'entend ſi gens encore y reſtent,
Car je croy bien en bonne foy
Qu'ils ſont tous venus avec moy :
Pour dire toute mon hiſtoire
J'irois bien juſqu'à la nuit noire,
Devant qu'en être à la moitié,
C'eſt un conte à faire pitié,
Et que j'ai bien peur qu'on ne croye :
Si jamais le grand nom de Troye,
Ce royaume ſi bel & ſi bon,
Qui n'eſt plus que cendre & charbon,
Et le témoignage effroyable
Qu'ici-bas tout eſt periſſable,
Si jamais ce nom glorieux
Eſt parvenu juſqu'en ces lieux,
Vous ſçavez bien quelle eſt la terre
D'où me chaſſe une horrible guerre,
J'en ſuis ſorti ſans dire adieu,
Et ſi je me trouve en ce lieu,
Cela ne vient pas de ma tête,
Mais ſeulement de la tempête,
Qui m'a jetté comme un corps mort
Comme par mépris en ce bord.
Je ſuis le Pieux Maître Enée,
De qui la gloire n'eſt bornée
Que des voûtes du firmament,
En cela maudit ſoit qui ment ;
J'emporte nos Dieux tutelaires
Soustraits aux Gregeois ſanguinaires,

Qui comme ils ſont eſprits folets,
S'en euſſent fait des marmouzets :
J'ai grand deſſein ſur l'Italie,
On me dira que c'eſt folie,
Mais ainſi le veut Jupiter ;
Si je l'allois mécontenter,
M'honorant de ſa parentelle,
Je ſerois un Jean de Nivelle.
Quand je me ſuis mis ſur les eaux,
J'avois pour le moins vingt vaiſſeaux ;
Mais les vents me l'ont baillé belle,
Quoique protegé de Cybelle,
A peine de vingt que j'avois
En ay-je ſept en tapinois,
Que j'ai cachez en ce rivage ;
J'en pleurerois quaſi de rage ;
Je me voy ſans un quart d'écu,
Pauvre malheureux froid-au-cu,
Dans ces grands deſerts de Lybie ;
Je ſuis & d'Europe & d'Aſie
Chaſſé tout ainſi qu'un vilain.
Venus le voyant en beau train
D'injurier la Deſtinée,
Comme mere paſſionnée
Ne peut le voir ainſi pleurer,
Se plaindre & ſe deſeſperer :
Mais pour lui redonner courage,
Elle luy tint ce doux langage.
Vous n'êtes pas homme de rien,
Ou ma foy je me trompe bien ;
Mais qui que vous ſoyez, beau Sire,
J'ay quelques choſes à vous dire,
Qui de ces funeſtes propos
Vous tireront fort à propos ;

Prenez une chemiſe blanche,
Auſſi-bien nous avons Dimanche,
La vôtre & ce mouchoir noüé
Semblent le linge d'un roüé.
Allez voir Didon dans ſa ville,
C'eſt une Dame tres-civile,
Qui vous donnera de ſa main,
Dequoy paſſer vôtre chemin;
Si j'ai le don de bien connoître
Par les choſes qu'on voit paroître
Ce que les choſes deviendront,
Et du ſuccez qu'elles auront;
Si mes parens m'ont bien inſtruite,
Voyez-vous cette longue ſuite
De cygnes, qui volent là bas:
Non, dit-il, je ne les vois pas;
La male-peſte ſoit la bête,
Dit-elle en luy tournant la tête,
Tenez, les voilà vis-à-vis,
Ce ſont oiſons à mon avis,
Dit Achatés: que vous importe,
Oiſons ou cygnes, diable emporte,
Vous me feriez bien enrager;
De peur de la deſobliger,
Il ne conteſta pas la choſe:
Elle rouge comme une roſe,
Ou, ſi l'on veut la face en feu,
Se radoucit pourtant un peu,
Honteuſe de ſa promptitude,
Et puis lui dit d'un ton moins rude,
Ils ſont, ſi je ſçai bien compter,
Seize; l'oiſeau de Jupiter
Bête au meurtre fort adonnée,
Leur a bien la guerre menée;

Mais il n'a rien gagné ſur eux
Dont ils ſe tiennent bienheureux ;
Il s'en va faire ailleurs la guerre :
Voyez-les planer terre à terre
Tous gaillards d'être en ſeureté ;
Vos gens de même en verité
Dans le nouveau port de Carthage
Ont oublié quaſi l'orage :
Cela dit, elle luy parut
Par une lueur qui courut
Depuis ſes pieds juſqu'à ſa tête,
Telle qu'en quelque jour de fête
Dedans Paphos elle paroît.
Imaginez-vous, s'il vous plaît,
S'il eut alors l'ame étonnée,
Nôtre pauvre Meſſire Enée,
La voyant grandir à l'inſtant
De quatre pieds & d'un empant,
Sentant de ſon corps diafane
Sortir odeur de frangipane,
Voyant ſes habits s'alonger,
Et la voyant ſi-tôt changer,
Reprenant ſa forme premiere,
Que même ſans voir la maniere
Dont elle ſe mit à gliſſer,
Autre qu'un ſot n'eût pû penſer,
Qu'elle ne fût une Deeſſe.
Lors il cria plein de triſteſſe,
Ma chere mere, qu'eſt ceci ?
Me penſez-vous toûjours ainſi
Faire des tours de paſſe paſſe ?
Meritay-je cette diſgrace ?
Et n'auray-je jamais le bien
De joindre vôtre bec au mien ?

Il a beau la chercher de vûë ;
Elle le voit ſans être vûë ;
Mais afin de luy témoigner,
Devant que de s'en éloigner,
Le ſoin qu'elle a de ſa perſonne ;
Et l'un & l'autre elle environne,
Au moins Virgile nous l'a dit,
D'un air épais qui les rendit
A tous yeux mortels inviſibles :
Autrement, ces peuples terribles
Euſſent, ne les connoiſſant point,
Pû leur ôter chauſſe & pourpoint.
Il prit le chemin de Carthage,
Tout renvitaillé de courage,
Elle prit celuy de Paphos,
Où ſur cent cinquante échafaux
Tous les huit jours on fait des farces
A la divinité des graces.
Ils s'en allerent donc tout droit
Par un petit chemin étroit,
Vers la ville tête baiſſée ;
Leur reverence fut laſſée
A monter un côteau fort haut ;
D'où comme d'un grand échaffaut
Ils virent la ville nouvelle,
Qui d'abord leur ſembla fort belle.
Ils ſe divertirent long-temps
A regarder les habitans ;
Enée admira leur ouvrage,
Approuva le plan de Carthage,
Et les trouva gens bien hardis
D'entreprendre de tels taudis.
Les uns roulent pierres de taille,
Les autres font une muraille ;

Quelques-uns plantent du pavé,
Quelques autres un trou cavé
D'une voûte soûtiennent,
Les uns vont, & les autres viennent;
L'un fait un plancher, l'autre un toît,
Icy l'on mange, & là l'on boit,
Les Juges rendent la Justice,
Ou travaillent à la police;
Icy quelqu'un attache un clou,
Là quelqu'autre fait un grand trou,
Pour en faire puits ou citerne;
Là l'on bâtit une taverne,
Et là l'on bâtit un tripot,
Là l'on travaille du rabot,
Et là l'on exerce la scie,
Là la chaux vive est amortie,
Là l'on fait mal, là pas trop bien,
Là fort peu de chose, & là rien;
L'un blanchit un mur, l'autre un âtre,
L'un travaille en chaux, l'autre en plâtre:
Tout auprès d'un commode port
S'éleve un grand & vaste fort;
Enfin là l'on taille & l'on rogne,
Là l'on l'on charpente, là l'on cogne,
Là je ne sçay plus ce qu'on fait;
J'ay peur d'avoir fait un portrait
Assez long pour pouvoir déplaire,
Mais je ne sçaurois plus qu'y faire,
Et si j'allois tout effacer,
Ce seroit à recommencer.
Hors la Ville, c'est même chose,
Dans les champs pas un ne repose;
Les uns engraissent les guerets,
Les autres vont dans les forêts

Chercher dequoi faire une poutre,
Là les bœufs exercent le coutre,
Là l'Elephant lent à marcher
Traîne un grand quartier de rocher;
Les uns pavent les avenuës
De grandes pierres non cornuës;
Les autres font un aqueduc,
Afin que la ville ait du ſuc:
Imaginez-vous des abeilles,
Dont l'on conte tant de merveilles,
Qui font de la cire à l'envi;
Travailler jamais je n'eu vi,
Parce que toute abeille pique;
Mais j'ai bien lû la Georgique.
Ces animaux ſi diligens,
Dont l'on fait des leçons aux gens,
Sont une trés-naïve image
De ce peuple qui fait Carthage,
Tant lors qu'ils compoſent le miel
De la manne chûte du Ciel,
Que lors qu'ils forment leurs logettes,
Inſtruiſent leurs jeunes Avettes,
Ou font faire la guerre aux taons
Plus importuns que hannetons.
O bienheureux ceux qui bâtiſſent,
Et ſous des toîts ſe réjoüiſſent,
Dit Enée, & qui comme nous
Ne courent pas comme des fous!
Cela dit au fidele Achate,
Ils deſcendirent à la hâte.
A pluſieurs reverence il fit,
Au diable ſi l'on lui rendit,
N'étant apperçu de perſonne.
D'abord cette choſe l'étonne;

Mais ayant bien-tôt reconnu,
Qu'inviſible en diable cornu
Sa mere l'avoit bien pû rendre,
Il vouloit ſon plaiſir en prendre :
Dieu ſçait ſi tous ceux qu'il toucha,
Sans être vû qu'il approcha,
Eurent lors la fiévre bien chaude,
Se ſentant donner chiquenaude,
Sans ſçavoir par qui ni comment,
Cela les touche étrangement ;
Æneas de rire en éclate,
Et s'en épanoüit la rate ;
Jamais il ne fit tant le fou,
Dont Achates rit tout ſon ſou.
Dans la Ville, un bois vieil & ſombre,
Tient un ſuperbe Temple à l'ombre ;
Dans ce Temple, cent renardeaux,
Cent blereaux & cent louveteaux,
Et cent tourteaux de pain d'épice
Sont preſentez en ſacrifice
Tous les mois à Dame Junon,
Par les Tyriens & Didon.
Quand en Lybie ils aborderent,
Au fond de ce bois ils trouverent
Dans je ne ſçai-quel vilain trou,
La tête d'un âne à ſon cou :
Si l'ouvrage du grand Virgile,
Eſt reçû comme l'Evangile,
On trouvera que j'ai fait mal,
De mettre âne au lieu de cheval ;
Mais foy de Poete burleſque,
J'ai lû dans un livre Arabeſque,
Dont j'ai mal retenu le nom,
Que c'étoit celle d'un ânon,

Ils en firent tous grande fête
D'avoir trouvé ce chef de bête,
Chacun bien fort s'en ébaudit,
Junon ayant un jour prédit
A Didon ravie en extase,
Qu'ils auroient les vertus d'un aze,
C'eſt-à-dire, pour parler mieux,
Qu'ils ſeroient trés-laborieux,
De plus ſçauroient la ſarabande,
Mais auroient l'oreille un peu grande,
Et la perruque de barbet,
S'ils trouvoient le chef d'un baudet
Dans un trou fait à coups de béche,
Qu'après cette fatale bréche
Ils auroient le bien de bâtir
Ville qui vaudroit mieux que Tyr.
Aprés cette heureuſe trouvaille,
De maſſive pierre de taille,
Didon fit un Temple en ces lieux
A la femme du Roy des Dieux.
Les portes en étoient de fonte,
Les degrez par leſquels on monte,
Qui ſont d'un reluiſant airain,
Peſoient, il ne s'en faut qu'un grain,
Deux mille livres bien peſées.
Pour retourner ſur nos briſées,
Nos Roze-Croix bien aſſurez
De n'être pas conſiderez,
Dans ce ſuperbe Temple entrerent,
Et par tout le conſidererent :
L'ouvrage leur en ſembla beau,
L'ordre du bâtiment nouveau,
La matiere trés-magnifique,
Et merveilleuſe la fabrique;

Æneas s'attachant à tout,
Alloit cherchant de bout en bout
Dequoi se repaître la vûë,
Quand d'une chose à l'imprevûë,
D'abord il se trouva surpris ;
Mais ayant repris ses esprits,
Il en conçut quelque esperance
Qui n'étoit pas hors d'apparence,
Qu'en ce païs, quoi qu'inconnu,
Il seroit le trés-bien venu.
Parmi cent choses qu'il contemple,
Attendant la Reine en ce Temple,
Charmé de tant d'objets nouveaux,
Il voit en plusieurs grands tableaux,
Mais qui n'étoient pas peints à huile,
L'histoire de sa pauvre ville,
Les champs fameux où si souvent
Il avoit gagné le devant,
Quand les Grecs sur les Dardanides
Faisoient un peu trop d'homicides,
Les Atrides si belliqueux,
Achille qui l'étoit plus qu'eux,
De qui souffrit tant de boutades,
Tant de folles rodomontades ;
Le trés-prudent Agamemnon,
Qui dit si cruellement, non,
A Priam le Roy venerable,
Quand aprés le sort déplorable
De son fils par lui mis à mort,
Il voulut, dont il eut grand tort,
Par un excez de barbarie,
Que son corps fût à la voirie.
Les larmes grosses comme pois,
Lui cheurent des yeux trois à trois,

Je ne sçai si ce fut de joye
De voir le grand renom de Troye,
Ou bien si ce fut de douleur
Au souvenir de son malheur ;
Mais je sçai que troublé dans l'ame
Il s'écria lors, Nôtre Dame !
Et qui l'auroit jamais pensé,
Que de tout ce qui s'est passé
Dans les affaires de Phrygie
On eût nouvelle en la Lybie ?
Il n'est païs si reculé
Où nôtre nom ne soit allé ;
Voilà Priam, par sainte Barbe,
Je le reconnois à sa barbe,
Au dragon qu'il avoit dans l'œil,
Oüi le voilà vêtu de deüil ;
Ce peuple n'est point si farouche
Que le mal d'autruy ne le touche ;
Il est capable de pitié,
Et susceptible d'amitié ;
Ce ne sont point des mangeurs d'hommes,
Ils sont, ma foy, ce que nous sommes,
Chez eux le merite a son prix,
Chez eux nous ne serons point pris
Pour des francs coureurs de malettes,
Nous en sortirons bragues nettes ;
Ils pourront faire quelque cas
D'un homme fait comme Æneas ;
Et si chez eux la renommée
Des grands hommes est estimée,
Je suis du bois dont on les fait,
Graces à Dieu, chacun le sçait ;
Je n'en diray pas davantage,
Puis que tout homme de courage

Doit parler de soi sobrement :
Cela dit, pitoyablement,
Il se remit sur ses peintures,
Pour y chercher ses avantures.
Les fâcheux souvenirs qu'il eut,
Et combien d'eau des yeux luy cheut,
Voyant dans ces tristes batailles,
Tantôt les Grecs comme canailles,
Détaler devant les Troyens,
Et puis comme devant les chiens
Gagne au pied le timide liévre ;
Voyant, non sans avoir la fiévre,
Ces éperdus Concitadins,
Devant ce perceur de boudins,
Ce diable de fils de Pelée,
S'en courir à bride avalée ;
Et puis, de Reſus trepassé,
Qui certes s'en fût bien passé.
Il vit les quartiers & les tentes,
Neuves encore, & reluisantes,
Car il étoit tout frais venu.
Le pauvret, s'il se fût tenu
De sommeiller cette nuitée,
On ne l'eût pas inquietée
Sa Majesté, comme l'on fit,
En l'assommant dedans son lit :
Ce fut paf le fameux Tydide
Diomede, un grand homicide,
Qu'il fut, comme il dormoit occis
A ce qu'on dit, de sens rassis :
Il enleva son équipage,
Jusqu'à ses mulets de bagage,
Ses chevaux, bêtes de grand prix,
Lui furent pareillement pris.

J'ay

J'ai oüi dire à gens qu'on doit croire,
Si dans Xante ils euſſent pû boire,
Que le prudent Agamemnon
Laiſſant équipage & canon,
Honteux, la queuë entre les jambes,
Eût replié ſes oriflambes,
Et fait, ſans battre le tambour,
Vers Mycene un honteux retour.
Enée fit le Jeremie,
Et moüilla ſa face blêmie;
Il pleuroit en perfection,
Et même ſans affliction.
Puis il vit le jeune Troïle,
Ayant perdu ſon dard ou pile,
Qui s'enfuïoit bien étonné
De ſe voir deſembâtonné,
Devant le fier fils de Pelée,
Qu'il avoit dans une mêlée
Temerairement défié,
Devant que d'avoir eſſayé,
S'il avoit le pouvoir de faire
Réſiſtance à tel adverſaire:
En s'enfuïant il trébucha,
Se fit grand mal, ſe deshancha,
Se fit à la tête une boſſe;
Achille ſurvint en caroſſe,
Et d'un grand coup de javelot
Fit ſortir ſon ſang à grand flot;
De ce grand coup de Peleïde
Il mourut ſans quitter la bride
De ſes chevaux, qui ſans pleurer
Virent leur cher maître expirer;
A ſon char ſa jambe accrochée,
D'un coup de ſabre étant tranchée,

Le reſte du corps dependu
Demeura ſur terre étendu:
Lors ſa tête demi briſée
De ſable fut pulveriſée,
Et ſon habit de ſang ſoüillé
Par Achille fut bien ſoüillé.
Puis les Troyennes deſolées,
Pour la plûpart échevelées,
Y rendoient viſite à Pallas;
Laquelle n'en fit pas grand cas,
Ni d'une ſuperbe jaquette
Faite d'une riche moquette,
De deux paires de ſouliers neufs,
Et de près de demi cent d'œufs:
A cette ambaſſade honorable,
Elle ne fut point favorable,
Ils n'en obtinrent ni regard,
Ni le plus chetif Dieu vous gard;
Tandis que dura leur priere
Elle leur montra le derriere,
Et même ſe mit à ſiffler
Au lieu de les oüir parler,
Puis il revoit ce même Achille,
Homme un peu ſujet à ſa bile,
Et quelquefois même un peu fou,
Faire en dépit du loup garou,
Trois tours à l'entour des murailles,
Quelles indignes funerailles!
Traînant le corps du ſang vuidé,
Du pauvre Hector par lui lardé:
Et puis après il lui voit vendre,
Car il aimoit, dit-on, à prendre,
Ce pauvre corps au poids de l'or;
Il voyoit Priamus encor,

Pour fléchir cette ame affamée
De ſa main droite déſarmée,
Sa main gauche l'étoit auſſi,
Embraſſant de douleur tranſi,
Ses deux jambes victorieuſes,
Qu'il eût bien voulu voir caigneuſes:
Helas, quand il vit tout cela,
Que ſon deüil ſe renouvella,
Voyant ce char & ces dépoüilles,
Qu'il eût volontiers chanté poüilles,
Et maltraité cet inhumain,
S'il eût été lors ſous ſa main!
Puis après ils ſe vit lui-même.
Dont il eut une joye extrême,
Faiſant au milieu des Gregeois
Autant de carnage que trois;
Il vit l'armée Orientale
Du fils de l'Amante à Cephale,
Dont le viſage étoit ſi noir.
Puis il prit grand plaiſir à voir
La vaillante Pantaſilée,
Si terrrible dans la mêlée,
Qui portoit, ainſi qu'un garçon,
Au lieu de juppe un caleçon;
C'étoit une rude femelle,
Et qui n'avoit qu'une mammelle,
Qui n'eût pas craint dans le combat
De s'attacher à Goliat;
Femme ainſi qui rien ne redoute,
A monté deſſus l'Ours ſans doute.
Comme Æneas triſte & confus,
A peine à s'ôter de deſſus
La trop veritable peinture
De Troye & de ſon avanture,

A certain bruit qu'il entendit
Ayant levé la tête, il vit
Entrer la Reine dans le temple.
De demander s'il la contemple ;
Avec grande admiration,
C'eſt une ſote queſtion ;
Car elle étoit charmante & belle,
Autant au jour qu'à la chandelle,
Et jour & nuit un vray Soleil,
On ne peut rien voir de pareil
A ſa venerable perſonne :
Troupe nombreuſe l'environne
De jeunes gens embâtonnez,
Bien civils & morigenez :
Le Capitaine de ſa garde
Tient en main une halebarde :
Elle avoit ſix tambourineurs,
Douze fifres, & ſix ſonneurs
De melodieuſes cymbales,
Six maîtres joüeurs de tymbales
Ne faiſoient que carillonner :
On n'eût pas oui Dieu tonner.
Enfin, foy d'écrivain moderne,
Je ſouffrirai que l'on me berne,
Si le jour qu'au temple elle alla,
Rien de charmant comme cela
A jamais paru dans l'Afrique ;
Enée en eſt tout extatique,
Achate ſi fort ébloüi,
Qu'il ne faiſoit que dire, oüi,
Que begayer, & que ſoûrire
A tout ce qu'on lui pouvoit dire :
Æneas s'en fût bien moqué,
Mais il n'étoit pas moins piqué.

N'avez-vous point vû sur le fleuve,
Qui le païs de Sparte abreuve,
Une Nymphe qui va chassant,
Où Diane lors que dansant
Au milieu des Amadriades,
Des Napées, des Oreades;
Elle les passe, ou peu s'en faut,
Toutes de la ceinture en haut?
Sa trousse lui pend sur l'échine,
Enfin elle a si bonne mine,
Et paroît avec tant d'éclat,
Que la voyant en cet état,
Sa sotte mere de Latone,
Ne fait rencontre de personne,
Qui ne s'en éloigne au galop,
A cause qu'elle parle trop
Des vertus dont sa fille abonde,
Et qu'elle en accable le monde;
Telle, & plus admirable encor
Dans son cotillon de drap d'or,
Et sa fraize gauderonnée,
Parut Didon à nôtre Enée.
O Dieu, qu'il la faisoit beau voir,
Qu'elle faisoit bien son devoir
De donner à chacun courage
De travailler après Carthage!
Sous un grand dôme lambrissé,
Dans un grand fauteüil tapissé,
S'étant mise bien à son aise,
On cria trois fois: Qu'on se taise;
On lui presenta des placets:
Cent Suisses portant cabassets
Lorsque la foule étoit trop grande,
Ajoûtoient à la reprimande,

Quelquefois des coups de bâton :
Quand bien elle eût été Caton,
Elle n'eût pas mieux fait justice,
Elle n'y prenoit nulle épice,
La rendoit liberalement,
Et toûjours équitablement ;
Elle ne prononçoit sentence,
Qui ne fût piece d'éloquence ;
Tout se jugeoit là sans appel,
Tant au civil qu'au criminel,
Et les affaires non plaidées,
Sans Avocats étoient vuidées :
Quand quelqu'un étoit convaincu,
On lui donnoit du pied au cu ;
Si c'étoit pour de grandes fautes
On lui faisoit briser les côtes :
Enfin chacun étoit traité
Ainsi qu'il l'avoit merité.
Elle ne fut pas moins habile
A la police de la Ville,
En chassa tous les berlandiers,
Mit taxe sur les usuriers ;
Ordonna que les maquerelles,
Filous, putains laides & belles,
Et tous les chanteurs de chansons
Servissent d'aide à maçons.
La justice distributive,
Par cette Reine fugitive
S'exerçoit ainsi sagement.
Æneas à chaque moment,
D'Achate disoit à l'oreille :
Cette Reine est une merveille ;
Achate encherissant dessus,
Disoit : Elle en est trois & plus,

Quand avec foule & rumeur grande,
Entra dans le Temple une bande,
Dont ceux qui marchoient les premiers
Etoient faits comme prisonniers.
Æneas cria, male-peste
C'est Cloante, Antée, Segeste,
Et les principaux de mes gens
Que je vois entre des Sergens.
C'étoit eux, qu'il ne vous déplaise,
Qui n'étoient pas fort à leur aise.
Enée en est tout stupefait,
Avec raison en effet,
Achate en perd quasi l'haleine,
Et l'un & l'autre bien en peine
De sçavoir qui les mettoit là;
Cependant on cria, hola:
Nos deux Messieurs, sans le nuage
Qui les retenoit comme en cage,
Eussent sans doute étourdiment
Eté faire leur compliment;
Ils eussent fait une folie;
La Reine dit: Qu'on les délie;
Aussi-tôt on les délia.
Un chacun d'eux s'humilia,
Et fit reverence profonde
Qui contenta fort tout le monde:
Nos deux invisibles Messieurs
Se coulent à travers plusieurs
Qui ne peuvent voir qui les touche,
Afin d'entendre de la bouche
De leurs amis ce qu'ils diroient,
Le traitement qu'ils recevroient,
Où leur flote étoit arrivée,
Comment elle s'étoit sauvée,

S'il en reſtoit beaucoup, ou peu,
Comment, à quelle heure, en quel lieu,
Ils avoient pû gagner la terre,
S'ils ſeroient priſonniers de guerre,
Ou bien comme des mal-faiſans,
Mis aux galeres pour dix ans.
Audience leur fut donnée;
Et l'éloquent Ilionée
De ſes menotes déchargé,
Après avoir un peu ſongé,
Dit ces paroles, ce me ſemble:
O Reine, à cauſe que je tremble,
Je ne dirai peut-être rien
Qui ne vous ſcandaliſe bien:
Commandez qu'on me donne à boire,
Et je vous conterai l'hiſtoire
Des gens les plus infortunez
Qui ſoient en ce bas monde nez.
Auſſi-tôt une pinte entiere
De très-rafraîchiſſante biere
Lui fut miſe en un gobelet,
Le drôle le vuida tout net;
La doze fut réïterée,
Et ſa gorge deſalterée:
Il dit d'un fort beau ton de voix,
Ces belles paroles de choix:
O Reine, à qui Jupiter donne
Le pouvoir de porter couronne
Sur un peuple vaillant & fier,
Et le bonheur d'édifier
Une ville avec citadelle,
Qui ſans doute ſera fort belle,
Mais où l'on vit fort cherement,
J'en puis parler pertinemment;

Il m'a coûté dix richedales,
Pour avoir eu ſervietes ſales,
Et napes plus ſales deux fois.
Mangé deux centaines de noix,
Et la moitié d'un vieil fromage;
Je n'en dirai pas davantage,
Car on n'ajoûte gueres foy
A des étrangers comme moy.
Or pour revenir à mon conte,
Puiſqu'il faut donc vous rendre compte
De nos noms & de nos ſurnoms,
Et du païs d'où nous venons:
Mon nom eſt Marc Ilionée,
Grand Chambellan du ſieur Enée:
Nous ſommes les pauvres Troyens,
Par les Grecs privez de nos biens:
Un très-impertinent orage
Nous a pouſſez en ce rivage:
A peine échapons-nous des eaux,
Que vos ſujets, de nos vaiſſeaux
Ont voulu faire une grillade;
Je ne ſçai ſi c'eſt par bravade,
A tout le moins, je ſçai fort bien
Que cette action ne vaut rien:
Cela paſſe la raillerie;
Empêchez-les-en, je vous prie.
Bon, ſi chez vôtre Nation
Avec mauvaiſe intention
Nous étions venus moüiller l'ancre,
Nous ſerions noirs comme de l'ancre,
Si nous étions ici venus
Armez au dos & glaives nus,
Foüiller vos greniers & vos caves,
Et vos gens faire des eſclaves.

Forcer femme, ravir enfans,
Enlever tous vos élephans,
Faire la guerre à toute outrance,
Puis sans faire la reverence
Et le moindre remercîment,
Gagner nos vaisseaux vîtement:
Une entrepriſe ſi hardie
Meriteroit bien l'incendie,
Et nous ayant tous aſſommez,
Vos gens n'en ſeroient pas blâmez:
Mais au triſte état où nous ſommes,
Pauvres & miſerables hommes,
Vaincus par les Grecs aſſaſſins,
Nous n'avons pas de tels deſſeins:
Loin de faire telle incartade
Nous vous demandons la paſſade,
Si vous nous la voulez donner,
Dieu vous en veüille guerdonner:
Nous ne voulons, grande Princeſſe,
Maintenant qu'amour & ſimpleſſe,
Le reſte dépendra de vous;
Ne vous contraignez pas pour nous,
Et gardez-vous bien de nous faire
Une aumône non volontaire;
Vous ſeriez ſotte en cramoiſi,
Si vous nous la donniez ainſi.
Les Grecs appellent Heſperie
Une terre du ciel cherie;
Les gens y ſont mauvais garçons,
Et les champs en toutes façons,
Donnent à ceux qui les cultivent
Tous les biens dont les hommes vivent.
Ce païs aux tems anciens
Fut celui des Enotriens,

Depuis cette terre jolie
D'Italus s'appelle Italie ;
S'il vous faut franchement parler,
C'eſt là que nous penſions aller,
Quand Orion porte-tempête
Un Aſtre ſujet à ſa tête,
Nous a pris en averſion
Sans en avoir occaſion,
Nous a par un vent de Galerne
Secoüé comme gens qu'on berne,
Et dans de grands vilains rochers
A bien fait jurer nos Nochers.
Nos navires ſont diſperſés ;
Ces quinze ou ſeize ramaſſés,
Qui viennent ici d'aborder,
Où Dieu les veüille bien garder,
Ne ſont que la moindre partie
De la flotte bien aſſortie
D'armes & de proviſions,
Que lors que les Grecs champions
Nous prirent tous à la pipée,
Nous avons en hâte équipée :
Qu'ils ſçavoient bien ce qu'ils faiſoient,
Les vents, alors qu'ils nous pouſſoient
Vers ces infortunez rivages,
Ils nous portoient vers les ſauvages ;
Nous ſecondâmes leurs efforts,
Et gagnâmes enfin ces bords ;
Voyans vôtre nouvelle ville
Nous crûmes tous voir un azile ;
Mais quelle inhoſpitalité,
Quelle rage, ou brutalité
Regne en cette maudite terre ?
Quel malheureux eſprit de guerre

Poſſede celui de vos gens ?
Ils ſont pires que des Sergens.
Au ſortir de ce grand orage
Nous nous contentions du rivage
De peur de vous importuner,
Afin de nous démariner,
Remplir d'eau nouvelle nos pipes,
Et ſecher au Soleil nos nipes ;
Ils nous ont donné mille coups,
Tiré fléches, jetté caillous,
Nous ont baffoüez, fait la nique,
Nous ont dit en langue Punique,
Une injure qui fait rougir :
Eſt-ce là comme il faut agir ?
Si vôtre Nation trop vaine
Ne craint point la puiſſance humaine,
Et ſe fiant trop en ſes mains
Mépriſe les autres humains,
Qu'elle craigne les Dieux celeſtes,
Et les tonnerres & les peſtes,
Dont ſur les mauvais garnemens
Ils exercent leurs châtimens ;
Qu'elle ſonge à la récompenſe
Que ſouvent quand moins on y penſe
Ils donnent aux cœurs genereux
Qui ſoulagent les malheureux.
Nous ſommes ſerviteurs d'un Maître
Auſſi vaillant que l'on puiſſe être,
Un vrai Dieu Mars en bataillant,
Mais auſſi juſte que vaillant,
De plus auſſi pieux que juſte,
Laborieux, adroit, robuſte ;
Si les deſtins en ont eu ſoin,
Soit qu'il ſoit près, ſoit qu'il ſoit loin,

Si quelque saumon ou barbuë,
N'en a point fait une repuë.
Nous n'avons point a redouter,
Ni vous, grande Reine, à douter
Que de toute nôtre dépense
Vous n'ayez bonne récompense;
C'est un homme qui paye bien,
Et qui n'escroque jamais rien.
Sans nous vanter, en la Sicile
Nous avons un fort bon azile;
Aceſtes est nôtre parent,
Qui n'est point homme indifferent,
Et qui prend part en nos affaires,
Ennemi de nos adversaires,
Lion de colere embrasé,
Mais mouton étant appaisé,
Et qui sçaura de quelle sorte
Vôtre peuple envers nous se porte:
Faites-nous donc faire chez vous
Un traitement qui soit plus doux:
Nos vaisseaux blessez jusqu'aux quilles
Ont besoin de clous & chevilles,
De planches de bois, de chevrons,
Ont perdu tous leurs avirons,
Leur grand mât, leurs longues antennes;
De grands pins vos forêts sont pleines,
Soit pour de l'argent, ou par don,
Mettez-nous-les à l'abandon.
Si Sa Majesté qui m'écoute
Nous laisse suivre nôtre route,
Et sans qu'on nous demande rien,
Comme elle est tres-femme de bien,
Nous donne aussi le tems d'attendre
Jusqu'à tant que se puisse rendre

En ce même païs ici
Enée, & les autres auſſi,
Qui ſur les ondes de Neptune
Comme nous ont couru fortune;
Ou ſi de nôtre Roy perdu
Le corps vainement attendu
Eſt mangé de quelque baleine,
Et de ſon fils l'attente eſt vaine;
Pour le moins qu'il nous ſoit permis,
Au lieu de ce païs promis,
D'aller chercher un autre azile
Chez Aceſtes dans la Sicile;
Si tout ce qu'a dit le deſtin
De ce plaiſant païs Latin,
N'eſt rien qu'une bille-vezée,
Dont on nous a l'ame abuſée,
Un vrai conte à dormir debout,
Une chimere, & puis c'eſt tout,
Une franche impoſture en ſomme
Dont un Dieu qui ment comme un homme,
Sauf ſon honneur, c'eſt Jupiter,
A voulu nos malheurs flatter.
Ainſi finit Ilionée,
Dont loüange lui fut donnée
Par quelques-uns des Tyriens;
C'eſt pour dire vrai, les Troyens
Eurent la cervelle étourdie
D'une harangue ſi hardie,
Ils s'en mirent à bourdonner;
Quand la Reine, ſans s'étonner
D'avoir une réponſe à faire,
Ouvrit la bouche & les fit taire.
Voici tout, à ce qu'on me dit,
Ce qui de ſa bouche ſortit;

Après avoir tête panchée
Un peu sa langue ébauchée :
Bonnes gens, n'ayez point de peur,
Je vous jure par mon honneur,
Et ce n'est pas peu quand j'y jure,
Qu'on ne vous fera nulle injure ;
Une affaire longue à conter
Me force de faire arrêter
Ceux qu'on trouve portant rapieres
Aux environs de nos frontieres.
En ce païs nouveaux venus,
Nous avons peur des inconnus ;
Le moindre vaisseau dans la plage
Nous donne aussi-tôt de l'ombrage,
Sans cela vous n'auriez de nous
Reçu *la moitié* tant de coups ;
Je m'offrirois de les reprendre,
Si tant de coups se pouvoient rendre,
Sans qu'aucun de vôtre côté
En demeurât épousseté,
Je voudrois pour vous satisfaire
Que cette chose se pût faire,
Pouvoir revoquer le passé ;
Mais puis qu'aucun n'est trépassé.
Pour les épaules maltraitées,
Emplâtres seront apprêtées,
Et vous aurez chacun un plat
D'un très-souverain oxicrat ;
Je ne plaindrai point la dépense,
Pour vous faire oublier l'offense :
Car qui n'a point oüi parler,
En quel païs n'a pû voler
De vôtre Prince l'origine,
On sçait par tout qu'elle est divine ;

Quoi qu'iſſu d'un pere mortel,
A ſa mere on bâtit autel ;
Toute femme qui s'abandonne,
La reconnoît pour ſa patronne,
Et dans nôtre Kalendrier
On ordonne de la prier.
Qui ne ſçait les cauſes données,
D'une guerre de dix années ?
Les gens de Tyr & de Sidon
Ne ſont pas ſi ſtupides, non.
On ſçait bien-tôt parmi les nôtres
Ce qui ſe paſſe chez les autres ;
Le Soleil reluit deſſus nous,
Auſſi-bien qu'il fait deſſus vous :
Mais ſoit que vous ayez en tête
Du païs Latin la conquête,
Et des beaux champs Saturniens ;
Soit que des bords Eticiens,
Aceſte le compatriote,
Attire les cœurs de la flote,
Vous ſerez de nous eſcortez,
Vous ſerez de nous aſſiſtez
De munitions & de vivres ;
J'ai quinze ou ſeize mille livres,
Ne craignez point d'en diſpoſer.
Certes ſi ſans me refuſer,
Vous voulez accepter l'azile
Que je vous offre dans ma Ville,
Je ne ferai pas des Troyens
Moins de cas que des Tyriens ;
Et plût à Dieu que vôtre Prince
Fût en cette même Province,
Par le même orage jetté,
Je ferois faire en verité,

Pour une ſi bonne fortune,
Un beau ſacrifice à Neptune.
O que bien il s'en trouveroit
Celui qui me l'ameneroit!
Je veux le long de cette rade
Envoyer les batteurs d'eſtrade,
Pour voir s'il ne s'eſt point niché
En quelque petit port caché,
Ou bien en quelque forêt ſombre,
Pour être fraîchement à l'ombre.
A ces diſcours non attendus,
Ils rirent comme dès perdus,
Les bons Troyens, & ravis d'aiſe,
danſerent autour de ſa chaiſe;
Se mirent à crier *Vivat*,
Frapperent à l'envi du plat
De la droite contre la gauche,
Ne reſpirerent que débauche,
Et reçûrent des Tyriens
Traitement de concitoyens;
Dieu ſçait s'ils eurent grande hâte,
Enée & ſon fidele Achate,
De ſortir hors de leurs broüillas,
Dont ils étoient déja bien las;
Achate dit au ſieur Enée:
Paſſerons-nous ici l'année?
Qu'eſperons-nous gagner ainſi?
Nous n'avons plus que faire ici;
Montrez-vous donc fils de Déeſſe,
Puiſque cette bonne Princeſſe
Nous veut ainſi faire chercher,
A quoi diable bon vous cacher?
Toute vôtre flote eſt ſauvée,
De plus heureuſement trouvée;

Il ne nous manque qu'un vaiſſeau,
Pourquoi s'eſt-il perdu dans l'eau ?
Il n'avoit qu'à gagner la terre,
Comme nous fîmes à grande erre ;
Vôtre mere n'a point menti,
Et vous a fort bien averti.
Comme il parloit, l'épaiſſe nuë
S'étant par le milieu fenduë,
Æneas parut en ce lieu
Auſſi brillant qu'eût fait un Dieu ;
Car ſa mere bien aviſée,
Sur ſa chevelure friſée
Avoit deux fois pleine ſa main
Répandu poudre de jaſmin,
Avoit avec de la pommade
Rafraîchi ſon teint un peu fade,
Et mis dans ſa face & ſes yeux
Certain air qu'on remarque aux Dieux.
Comme on blanchit la dent d'yvoire,
Que l'on voit moins blanche que noire,
A force de la bien froter,
Ou comme l'on voit éclater
Le fin or autant que la braiſe
Qui l'a fondu dans la fournaiſe,
Lors que l'orfévre l'a rendu
Aſſez beau pour être vendu :
Tel en ce lieu Meſſire Enée
A la troupe bien étonnée,
Parut en diſant : Me voilà ;
Nul à cet étrange objet-là
Ne fut ſi ferme de courage,
Qu'il n'en devînt pâle au viſage ;
Didon ſans couleur & ſans voix
En fit le ſigne de la Croix,

Mais à la beauté du phantôme,
Elle se tira du simptôme,
Et lui la main droite au bonnet,
Dit d'un ton de voix clair & net;
Vous voyez ici, grande Reine,
Celui dont vous êtes en peine,
Et moi je vois de mes deux yeux,
Une Dame pareille aux Dieux,
La premiere & seule personne,
Aussi charitable que bonne,
Qui sçachant nôtre affliction
Nous ait offert protection.
Un autre nous eût dit, Canailles,
Vous n'êtes rien que truandailles.
Vous ne logerez point ceans,
On nous eût fait mettre leans,
Ensuite de la bastonade
Nous eût fait donner l'estrapade,
Et brûler les nefs dans le port,
Au lieu de nous offrir support;
Une action si debonnaire
Ne restera pas sans salaire.
Et je vous médite un present
Qui ne sent point son païsan:
Non, que ni Troyen ni Troyenne,
Ni moi, belle Sidonienne,
Vous puissions tant que nous vivrons,
Rendre ce que nous vous devrons;
Au moins nôtre reconnoissance
Sera selon nôtre puissance;
Le reste dépendra des Dieux
Qui sont grands amis des Pieux,
Des Aumôniers, des Charitables.
Qui secourent les Miserables.

Qu'il fait bon être genereux,
Et que nôtre ſiecle eſt heureux
Qui porte une telle perſonne
Plus que digne de ſa couronne,
Et que les petits & les grands
Beniront Meſſieurs vos parens,
D'avoir par un ſaint mariage
Mis au monde Dame ſi ſage!
Tant que les fleuves couleront,
Qu'au ciel les aſtres reluiront,
Et que les monts feront ombrage
Aux terres de leur voiſinage,
On ne dira de la Didon,
Rien que d'honnête, bel & bon.
Sa harangue ainſi terminée,
Il prit la main d'Ilionée,
Lequel de reſpect s'inclina,
Si très-bas qu'il s'en échigna;
Il traita de même Segeſte,
Cloante, Gias, & le reſte
De ces grands Peres des Romains.
Eurent leur part des baiſe-mains.
La Reine donc fut étonnée
De l'apparition d'Enée,
Et puis après ſe raſſura,
Le conſidera, l'admira,
Lui ſoûrit au nez pour lui plaire,
Contrefit ſa voix ordinaire,
Et lui dit, parlant un peu gras,
L'ayant pris par le bout du bras,
C'eſt par la main que je veux dire:
Comment vous portez-vous, beau Sire?
Moi, lui dit-il, je n'en ſçai rien,
Si vous êtes bien, je ſuis bien.

Et j'ai pour le moins la migraine,
S'il faut que vous ſoyez mal ſaine,
Vous vous portez bien, Dieu merci,
Je me porte donc bien auſſi.
A cette élegance Troyenne,
Tant ſoit peu Ciceronienne,
Didon de rire s'éclata;
Toute la troupe l'imita,
Et ne dura cette riſée
Qu'autant que dure une fuſée.
Le bruit ceſſé, la Reine dit:
Vraiment le ſort eſt bien maudit,
De vous maltraiter de la ſorte;
Le grand diable d'enfer m'emporte
Quoique très-vilain animal,
Si je ne lui veux bien du mal:
Vous êtes donc ce fils d'Anchiſe,
De qui Venus nuë en chemiſe
Recut ſur les bords du Ximois
Un fardeau qu'on porte neuf mois,
Dont ſortit la neuvaine faite,
Vôtre perſonne ſi parfaite?
Qu'il eſt peu de monde ici-bas,
Qui de vous ne faſſe grand cas,
Comme de quelque rare piece!
Quand Teucer fut chaſſé de Grece,
Chez mon pere il ſe retira,
Et ſon aſſiſtance implora:
Il reçut de Belus mon pere,
Ce qu'il eût ſouhaité d'un frere.
En ce tems-là le bon Belus,
Suivi de ſoldats reſolus,
Menoit guerre très-violente,
A ceux de Cypre l'opulente,

Il prit l'Isle & la fouragea.
Des dépoüilles ses nefs chargea,
Dont j'eus pour ma part une tonne
De poudre de Cypre très-bonne.
(Mais que vous importe cela ?)
Or j'eus par tout dès ce tems-là
De vous parfaire connoissance,
Et j'appris de lui la naissance,
Et le progrès & la fin qu'eut
Une guerre, où tant que vêcut
Hector leur puissant adversaire,
Les Grecs ne firent que l'eau claire
Contre les valeureux Troyens,
Dont il me disoit mille biens:
Il me conta de vous merveilles,
Au grand plaisir de mes oreilles;
Que vous étiez un grand sauteur,
Un grand archer, un grand luiteur,
Un grand sonneur de cornemuse,
Faisiez des vers comme une Muse,
Baladin, assez violon,
Pour être envié d'Apollon,
Admirable avec la guiterre,
Et de plus grand homme de guerre;
Il n'auroit pas voulu mentir
A la fille du Roy de Tyr,
Qui ne vous prend point pour un autre.
Un grand malheur comme le vôtre
Sur elle aussi bien que sur vous,
A tiré quantité de coups,
Desquels elle a paré partie,
Et s'est assez bien garantie:
Mais enfin en ces vastes lieux,
Par la benignité des Dieux,

Elle fait joüer la truelle
Après une Ville nouvelle,
Dont le plus bel appartement
Eſt à vôtre commandement :
Très-grande pitié vous lui faites,
Malheureux comme vous êtes,
Ceux à qui tout porte guignon,
La font larmoier ſans oignon :
C'eſt pourquoi, Monſeigneur Enée,
Que benîte ſoit la journée
Que le brave fils de Venus
Et les ſiens ſont ici venus.
Ainſi dit la Dame courtoiſe,
D'une bouche exhale-framboiſe,
Elle en reçut, ſi je ne mens,
Plus de mille remercimens ;
Puis après d'Æneas conduite,
Une grande foule à ſa ſuite,
Au Palais elle ſe rendit :
Mais en partant Virgile dit,
Qu'afin d'avoir les Dieux propices,
Elle mit ordre aux Sacrifices.
Enée en peine ſi ſes gens
Etoient bien bûvans & mangeans,
Fit marcher devers ſes navires,
Cent pourceaux choiſis, dont les pires
Avoient quatre grands doigts de lard ;
Ils n'arriverent que bien tard,
Encor qu'on les menât en leſſe,
Parce qu'ils avoient trop de graiſſe,
Et fit aller auſſi vingt bœufs,
Chargez chacun d'un ſac plein d'œufs,
Pour faire ameletes baveuſes ;
De plus cent brebis non galeuſes.

Chacune ayant ſon gros agneau :
Et ſix pieces de vin nouveau.
Cependant la Maiſon Royale
Ses plus riches meubles étale,
On ne voit que tables dreſſer,
Et que murailles tapiſſer ;
Les moindres meubles ſont d'yvoire,
Hiſtoriez d'ébene noire :
Les rideaux des lits, ſans mentir,
Sont du plus fin pourpre de Tyr,
Et même les tapiſſeries :
Dans les riches orfévreries,
Que ſoûtiennent de grands buffets,
On voit dépeints les nobles faits
Et toutes les rudes mêlées,
Très-artiſtement cizelées,
Des Rois de Tyr & de Sidon,
Où fut Reine autrefois Didon.
Devant Æneas & ſa troupe
On ſervit quelques plats de ſoupe,
Attendant un meilleur repas ;
Ils ne s'en étonnerent pas ;
En fort peu de tems chaque aſſiette,
Comme chaque écuelle fut nette ;
Auſſi-tôt qu'ils furent ſaoulez,
Ils furent auſſi regalez :
Enée eut des gants chargez d'ambre,
Une belle robe de chambre,
Un habit & ſon balandran,
Qui pour n'être que du bougran,
Etoit riche pour ſes paillettes,
Et ſix douzaines d'éguillettes.
Achates eut du drap d'Uſſeau,
De quoi ſe faire un long manteau,

Ou s'il veut une houpelande :
Chacun de la Troyenne bande,
Eut auſſi de Dame Didon
Quelque aſſez bonne nippe en don.
Chaque Dame eut une hongreline,
Avec ſa juppe d'étamine,
Et chaque homme un grand juſte-au-corps
Piqué d'un fort beau fil retors,
Et rebrodé d'une Piſtaigne.
Cependant pour ſon fils Aſcaigne,
Encore qu'il ne fût pas loin,
Æneas étoit en grand ſoin.
Il pria ſon fidele Achate
De l'aller trouver à la hâte,
Monté ſur un vîte Elephant,
Afin de réjoüir l'enfant,
Et lui faire part des nouvelles,
Et que des nipes les plus belles
Qu'il avoit dedans ſon vaiſſeau,
Il apportât tout le plus beau,
Pour faire auſſi quelque largeſſe,
Afin que leur courtoiſe hôteſſe
Connût quelles gens ils étoient,
Et de quel bois ils ſe chauffoient.
Voici, ſi j'ai bonne memoire,
(Quiconque ne le voudra croire
Prendra la peine d'en douter,)
Les dons qu'on devoit apporter,
Par l'ordre du fameux Enée,
Quand ſa Ville fut ruinée,
Qu'il avoit garantis du feu,
En ſuant non pas pour un peu,
Une belle robe de ſoye:
Que Leda pour plaire à ſon Oye,

Tous les jours qu'il la visitoit,
Sans jamais y manquer, mettoit
Un merveilleux & riche voile,
Encor qu'il ne fût que de toile,
Si precieux pour sa façon,
Qu'il valoit d'un Roy la rançon :
Æneas, d'Helene la belle,
Avoit au jeu de la merelle,
Autres disent au quinola,
Gagné ces belles nipes-là :
D'Hecuba, les chaussons de laine,
Et le vertugadin d'Helene,
De Priam la peau de vautour,
De fines perles un beau tour
Que portoit la belle Ilione,
Comme aussi sa riche couronne ;
La bequille de Priamus,
Le livre de ses *Oremus* ;
Un Almanach fait par Cassandre,
Où l'on ne pouvoit rien entendre :
La perruque d'Andromacha,
Quand de noir elle se toqua,
Voyant la moitié de son ame,
Hector mis à mort par la lame
D'Achille, en la fleur de ses ans.
Voilà tous les riches presens
Que destinoit à Dame Elise
Le genereux enfant d'Anchise ;
Mais cependant ne s'endort pas
La Dame qui a tant d'appas,
Qu'elle peut à credit en vendre ;
Il est bien aisé de m'entendre,
C'est Venus dont je veux parler :
Elle fait dessein de mêler,

Parmi les riches dons d'Enée,
Quelque ruſe d'ame damnée :
Elle ſçait que les Tyriens,
Sont pour la plûpart des vauriens,
Gens ſans honneur & ſans parole,
Et de plus, que Junon la fole,
Dont la tête eſt près du bonnet,
S'eſt donnée au diable tout net,
De faire aux Troyens pis que pendre,
Sans jamais ſe laſſer ni rendre.
Pour empêcher un tel deſſein,
Qui ne part pas d'un eſprit ſain,
La bonne Dame Citherée,
La choſe bien conſiderée,
Trouva que ſon fils Cupidon
Pouvoit en donner à Didon,
Si très avant dans la poitrine,
Et l'embraſer d'amour ſi fine,
Que la pauvrette ne pourroit,
Quand Junon lui commanderoit,
Faire du mal au ſieur Enée,
Qui tiendroit ſon ame enchaînée :
Il eſt vrai que pour cet effet
Cupidon étoit ſon vrai fait,
Quoi qu'enfant, quoi que Dieu celeſte,
Une tres-dangereuſe peſte,
Et qui brûle, dont j'ai pitié,
Du monde plus de la moitié.
La bonne Dame de Cithere
Avec autorité de mere,
Fit donc appeller Cupidon ;
Ce petit Dieu porte brandon,
Fut trouvé qui trempoit ſes fléches,
Dont les fers ſont vives flaméches,

Dans de l'eſſence de chagrin,
De laquelle il ne faut qu'un grain
Pour rendre une ame forcenée,
Preſque autant qu'une ame damnée.
Voyant ſa mere il s'inclina,
Demie livre elle lui donna
De ſucre faute de dragée,
Qui fut en peu de tems mangée;
Le friand en avaleroit
Un pain, qui le lui donneroit.
Voici ce que lui dit ſa mere:
Puiſſant enfant d'un puiſſant pere,
Qui priſe bien moins qu'un chifon
Les dards dont fut tué Typhon,
Et qui des tiens ſur les freſſures,
Fais tant d'incurables bleſſures,
Tu ſçais fort bien comme Junon,
Qui ne fit jamais rien de bon,
Perſecute Æneas le Pie;
Tu ſçais bien que cette harpie,
En dépit du monde fera
Contre lui ce qu'elle pourra:
C'eſt une dangereuſe bête,
On doit tout craindre de ſa tête:
Mais j'epere par ton moyen,
Que je l'en garantirai bien.
Je te demande une journée,
Pour le ſalut du pauvre Enée;
Il fait apporter à Didon,
Par ſon fils je ne ſçai quel don;
Je veux que tu prennes ſa forme,
Je ferai cependant qu'il dorme
Dans mon Palais le long du jour,
De crainte que joüant le tour

Dont je veux abuſer Eliſe,
Par ſa rencontre il ne nous nuiſe :
Tu porteras donc ces preſens,
Qui lui deviendront bien cuiſans :
Mets lui le coquetiſme en tête,
S'entend ſans penſer deshonnête ;
Il eſt bien aiſé ſans pecher,
De lui rendre Æneas bien cher.
Si la Dame eſt bien aſſenée,
Elle aura plus de ſoin d'Enée
Que de la prunelle de l'œil,
Et Junon en mourra de dueil.
Par toi je regne dans le monde,
En toi tout mon eſpoir ſe fonde,
Si tu me ſers fidellement,
Je te le dis ſincerement,
J'augmenterai ton équipage
De deux eſtafiers & d'un page.
A peine avoit-elle tout dit,
Que le Dieu ſes aîles défit.
Et parut aux yeux de ſa mere,
Tout ſemblable au fils de ſon frere ;
Que la Déeſſe en un inſtant.
(Un mortel n'en feroit pas tant,)
En moins d'une heure d'horloge,
Alla trouver dans une loge,
Que les Troyens, vrais gens d'honneur,
Avoient bâtie à leur Seigneur.
De laquelle ils gardoient l'iſſuë.
La Dame ſans être apperçûë,
Subtilement l'eſcamota,
Et dans Cythere le porta,
Laiſſant Cupidon en ſa place.
Ayant & ſa taille & ſa face.

Pour Aſcaigne, elle l'endormit
D'un certain charme qu'elle fit,
Les uns diſent d'un dormitoire,
Les autres en le faiſant boire
Un peu plus qu'il ne faut de vin,
Si bien que dans ce lieu divin,
Couché ſur fraîches violettes,
Sans penſer beaucoup à ſes dettes,
Il s'endormit comme un pourceau,
Ce qui n'étoit ni bon ni beau :
Cependant qu'il dort & qu'il ronfle,
Le bon Achate qui ſe gonfle
D'orgüeil & de préſomption,
De ſa belle commiſſion,
A tant fait par ſes enjambées,
Qu'avec les hardes derobées,
Auprès d'Enée il s'eſt rendu :
Il eut bien plus fait l'entendu,
S'il eût bien ſçu qu'au lieu de Iüle,
Il menoit le grand Dieu qui brûle
Les cœurs ſans fagot ni cotrait,
Et qui n'a qu'à piquer d'un trait
Pour faire porter la marotte
Au plus raiſonnable Ariſtote :
Dieu me garde, moi qui le di,
Des coups d'un pareil étourdi :
Cupidon reçut de ſon frere,
Toutes les careſſes d'un pere,
Fit la reverence à Didon,
Qui reçut les nipes en don.
L'heure du ſouper étant proche,
Tout le monde au ſon d'une cloche,
Dans une ſalle ſe trouva ;
Enée avec Didon lava ;

Didon en habit magnifique,
Se mit ſur un lit à l'antique ;
Æneas ſe mit vis-à-vis,
Lui tenant gracieux devis,
Ayant attachée en baveite
Sous le menton ſa ſerviette ;
Il étoit ſi propre, dit-on,
Qu'il n'eût pas pour un ducaton
(Grand ſigne d'intention nette)
Voulu rien manger ſans fourchette,
Et ne ſe fût pas abreuvé
Dans quelque verre mal lavé,
Sans faire cent fois la grimace,
Quoi qu'au détriment de ſa face :
Enfin ce genereux Seigneur,
Etoit un vrai homme d'honneur.
Cent gracieuſes chambrieres
Alloient avec riches aiguieres,
Crians par tout, Qui veut de l'eau ;
L'ordre du feſtin étoit beau,
La viande étoit bien preparée,
Et la ſalle bien éclairée.
Lors chacun étant allité,
Didon dit *Benedicite*,
Puis on joüa de la machoire ;
Aucuns commencerent par boire :
Didon, comme on fait par deça,
Par le potage commença :
Æneas donna de la ſoupe
Aux plus apparens de la troupe ;
Cent beaux valets, de conte fait,
Servoient au ſuperbe buffet ;
Cent tres-honnêtes Demoiſelles
Coupoient des miches par roüelles,

Et cent autres ne faisoient rien,
Que voir si tout alloit fort bien,
Et portoit chacune d'icelles,
Un chandelier à deux chandelles.
Dans la sale, outre les Troyens,
Grand nombre étoit de Tyriens;
Aux uns, du bon Troyen la mine,
Aux autres, la face divine
De Cupidon qui reluisoit,
Grande admiration causoit.
Chacun beaucoup estime & prise
Les beaux presens du fils d'Anchise,
La belle robe de Leda,
Qu'elle-même, dit-on, broda,
Et la finesse de la toile
De son incomparable voile:
L'Almanach que Cassandre fit,
Leur embaraſſa bien l'esprit,
Et leur plut bien fort d'Ilione
Le beau collier & la couronne.
La Reine ne se put saouler,
Et de les voir & d'en parler;
Elle jette les yeux sans cesse
Sur ce petit Dieu qui la blesse,
Et la tire à brûle pourpoint,
D'un petit arc qu'on ne voit point.
Un autre eût dit brûle hongreline,
Et la pensée eût été fine;
Mais certes la rime du point
M'a réduit à brûle-pourpoint;
Ce Dieu pour bien servir sa mere,
Se pend au cou de son beau-frere,
Et bien qu'il eût l'esprit si meur,
Le met en une étrange humeur;

Pour la Didon, elle s'en donne,
Tant & tant que je m'en étonne ;
Mais qu'eût-elle pû faire enfin,
Contre un Dieu, des Dieux le plus fin ?
Elle le prend, la pauvre sotte,
Le baise, caresse & dorlotte,
Mais la pauvre sotte ne sçait
En le prenant ce qu'elle fait ;
Elle ne sçait, la miserable,
Que ce Dieu qu'elle trouve aimable,
Est un Dieu plus traître & felon
Que ne fut jamais Ganelon.
Chaque fois qu'elle le regarde,
Ce traitre Cupidon lui darde
Par les yeux des fléches de feu,
Qui lui feront joüer beau jeu.
La voilà toute requinquée,
Qui ne songe plus à Psichée ;
Au contraire, elle dit tout bas,
Le défunt ne le valoit pas ;
Un tel mari vaudroit bien l'autre,
Si nous le pouvions rendre nôtre ;
Si je ne craignois les discours,
Devant qu'il se passât huit jours,
Je le prendrois en mariage.
Par ce discours qui n'est pas sage,
La pauvrette ainsi se flatoit,
Æneas aussi se gâtoit,
Et tout rempli du faux Ascagne,
Faisoit des châteaux en Espagne :
Il disoit, regardant Didon,
C'étoit une grosse dondon,
Grasse, vigoureuse, bien saine,
Un peu camuse à l'Afriquaine,

Mais agreable au dernier point ;
Il disoit donc d'amour époint,
Les deux yeux fichez dessus elle,
Plus allumez qu'une chandelle :
O belle qui m'avez blessé,
Bien plus que je n'eusse pensé,
S'il plaisoit à la destinée
Que vous fussiez femme d'Enée ;
Je le jure par Mahomet,
Quoi qu'on dise fou qui s'y met,
Pour une épouse tant jolie,
Je laisserois là l'Italie,
Planterois ici mon piquet,
Sans craindre des gens le caquet,
Et pourrois fort mettre en pieces
Ceux qui feroient de moi des pieces.
Cependant qu'il raisonne ainsi,
Les beaux conviez sans souci,
A manger faisoient des merveilles ;
Chacun vuida plusieurs bouteilles,
Et branla si bien le menton,
Tant sur le veau que le mouton,
Qu'il ne resta rien sur la table
Qui fût d'homme de bien mangeable :
Si quelque os encore resta,
En levant les plats on l'ôta.
On mit sur table une bouteille ;
A son aspect on s'émerveille,
Æneas dit une chanson,
Et sans attendre un Echanson,
Lui-même emplit de vin sa coupe,
Puis à la santé de la troupe
Mit le tout dans son estomac :
Didon demanda du tabac,

Mais elle n'en prit pas deux pipes,
Qu'elle ne vuidât jusqu'aux tripes,
Et ne s'en offusquât l'esprit :
Mais un peu de vin qu'elle prit
Ayant dissipé la fumée,
Elle dit, la face enflammée,
Qu'on me donne mon gobelet :
Aussi-tôt dit, un beau valet
Mit ce gobelet venerable,
Avec grand respect sur sa table.
Belus & les Rois de Sydon,
Grands peres de Dame Didon,
Usoient de ce vase à deux anses,
Quand ils faisoient des alliances ;
Il tenoit deux demi setiers
Bien mesurez & bien entiers ;
Elle l'emplit, la bonne Dame,
Et puis dit du fond de son ame :
Jupiter auteur de tous biens,
Fais qu'aux Tyriens & Troyens
Ce jour soit heureux & propice,
Et reçois comme en sacrifice
Ce gobelet rempli de vin ;
Assiste-nous, Bachus divin,
Et toi Junon nôtre patronne,
Qui m'as toûjours été si bonne,
Rendez-nous tous gais & contens
Comme de vrais Rogers bon tems.
Elle but par forme une goute,
Comme on fait alors qu'on en goute ;
Ce qui restoit en quantité,
A Bitias fut presenté ;
Il le reçut à grande gloire,
Se mit avidement à boire,

Et vit bien-tôt la taſſe au cu ;
Didon cria : C'eſt bien vêcu ;
Ça du vin par toute la troupe :
Lors chacun de remplir ſa coupe,
Chacun de la vuider toat net,
Et de s'échauffer le bonnet.
Dieu ſçait combien on vit d'yvrognes,
Et tous en differentes trognes ;
Dieu ſçait quel deſordre & quel bruit ;
Les chandelles font que la nuit
N'eſt point au jour inferieure,
Chacun y rit, pas un n'y pleure.
Les cris des maîtres & valets
Retentiſſent par le Palais.
Tout le monde a du vin en tête,
Tout le monde a la tête en fête.
A ce bruit, le plaiſant goulu,
Maître Jopas le chevelu,
Mêloit celui de ſa vielle,
Sur le chant de Jean de Nivelle ;
Il ſonnoit auſſi doux que miel,
Ce que d'Atlas le porte-Ciel,
Il avoit apris en ſa jeuneſſe,
Des Cieux l'admirable viteſſe,
En combien de tems Apollon,
Digne inventeur du violon,
En ſon char fait le tour du monde,
Par quel moyen la Lune blonde,
Cache quelquefois ſon muzeau,
Quels aſtres nous donnent de l'eau,
Et quels nous donnent la gelée ;
Comment de terre ſigilée,
Promethée, homme fort aigu,
Fit l'homme en lui ſoufflant au cu :

Ce fut un tres-gentil ouvrage,
Et c'eſt de lui fort grand dommage,
Car Jupiter s'en ſert, dit-on,
A paître ſon aigle glouton:
Comment furent faites les bêtes,
Pourquoi l'on voit tant de tempêtes,
Principalement en hyver,
Au Printems pourquoi tant de ver,
Et cent autres choſes fort belles
Qui ne ſont pas des plus nouvelles.
Après avoir long-tems chanté,
Se voyant fort mal écouté,
Il ceſſa ſa belle muſique;
Cependant la Didon ſe pique
De ſon hôte de plus en plus,
Par de longs diſcours ſuperflus
Elle le retient auprès d'elle,
Elle ſe brûle à la chandelle;
L'autre avec toute ſa raiſon,
Sent auſſi quelque échaufaiſon,
Et Monſieur, ainſi que Madame,
A bien du deſordre dans l'ame;
Elle lui fait cent queſtions
Sur Priam, ſur les actions
D'Hector, tant que dura le ſiege,
Si Dame Helene avoit du liege,
De quel fard elle ſe ſervoit,
Combien de dents Hecube avoit,
Si Pâris étoit un bel homme,
Si cette malheureuſe pomme
Que ce pauvre Prince a perdu,
Etoit Reinette ou Capendu;
Si Memnon le fils de l'Aurore
Etoit de la couleur d'un Maure,

Qui fut ſon cruel aſſaſſin ;
S'ils moururent tous du farcin,
Les bons chevaux de Diomede,
Qu'elle y ſçavoit un bon remede :
Si voyant ſon Patroclus mort,
Achille s'affligea bien fort ;
S'il fut mis à mort par cautelle ;
Mais plûtôt, cher Monſieur, dit-elle,
Racontez-nous de bout en bout,
Comme quoi ſe paſſa tout,
Comment la Ville fut brûlée,
Si les Grecs la prirent d'emblée,
Et par quel moyen s'échapa,
Portant ſur ſon dos ſon Papa,
Vôtre excellente Seigneurie,
Racontez-le moi, je vous prie,
Et les travaux par vous ſoufferts,
Et les ports par vous découverts.
Vos fortunes ſont aſſez grandes,
Pour faire deux ou trois legendes ;
Je les apprendrois volontiers,
Car on conte ſept ans entiers,
Depuis cette penible guerre,
Que vous errez de terre en terre.

Fin du premier Livre.

LE

VIRGILE TRAVESTI

EN VERS

BURLESQUES.

LIVRE SECOND.

LE

A MONSEIGNEUR
MONSEIGNEUR
SEGUIER
CHANCELIER
DE FRANCE.

MONSEIGNEUR,

Il y a ſi peu de rapport entre un petit Poëte burleſque & un grand Chancelier, que l'on dira ſans doute que je manque de jugement, de dedier un Livre ſi peu ſérieux, au plus ſage homme de nôtre ſiecle. La

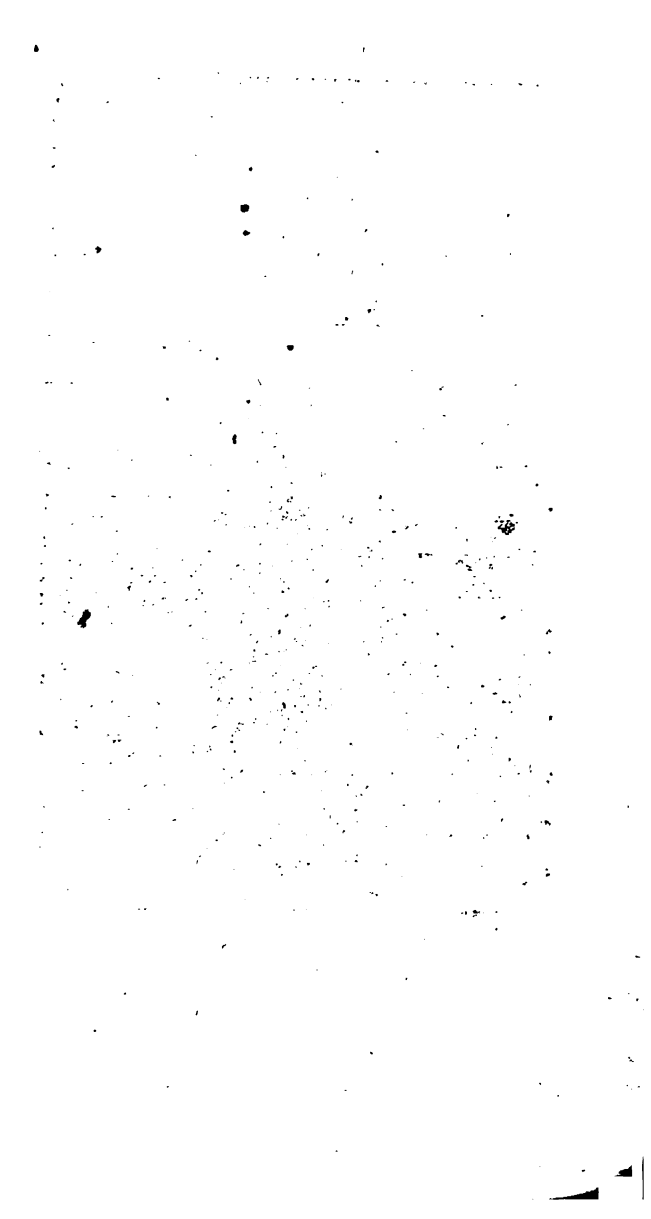
France n'a jamais eu de Chancelier de vôtre force, & l'on peut dire qu'outre les vertus Theologales & Cardinales, vous avez encore les Chancelieres. On en a pû remarquer quelques-unes, en plusieurs de ceux qui vous ont devancé ; en vous seul on les voit reluire toutes à la fois, & si également, qu'il est bien difficile de connoître laquelle de ces vertus vous rend le plus recommandable. Pour moi, MONSEIGNEUR, j'admire sur toutes les autres vôtre bonté ; c'est par elle que mon premier Livre de Virgile ne vous a point déplû, & par elle que je prends la hardiesse de vous dédier le second, moi qui suis un inconnu, un inutile, enfin un malade qui n'a plus que la voix, & qui dans sa plus parfaite santé ne se seroit pas trouvé digne d'une grace si extraordinaire. C'est en être prodigue, MONSEIGNEUR,

& c'eſt ce qui me fait dire hardiment, quoi que la façon de parler ſoit un peu bigearre, que je vous remercie du preſent que je vous fais. Il y a peu de perſonnes dans le monde, fût-ce dans les galeres, qui m'oſaſſent diſputer la triſte qualité du plus malheureux de tous les hommes. Il y a dix ans que je ſuis malade, cinq ans que j'ai un procez: mais ſi je contribuë durant quelques heures à vôtre divertiſſement, j'aurai l'eſprit ſatisfait, quelque mauvaiſe mine que faſſe mon viſage, & peut-être ſerai-je envié de quelque homme allant & venant, en quoi conſiſte, à mon avis, le ſouverain bien de la vie. Voilà, MONSEIGNEUR, une grande obligation que vous aura le Doyen des Malades de France; il la reconnoîtroit mal s'il vous importunoit davantage de ſa mauvaiſe Epître, outre que

la pauvre Didon brûle d'impatience d'entendre les travaux de son cher Enée ; il n'attend plus que vous pour commencer. Ne faites pas languir davantage cette pauvre Phenicienne, & me faites l'honneur de croire, quoi qu'il n'y ait gueres de foy à ajoûter à un grand faiseur de mauvais Livres, que je suis plus qu'homme du monde de toute mon ame.

MONSEIGNEUR,

Vôtre très-humble, très-obéissant, & très-obligé serviteur,
SCARRON.



P. Lochon

LE VIRGILE TRAVESTI.

LIVRE SECOND.

Si-tôt que Didon eut dit, chut,
Chacun fit silence & se tut.
La pauvre Reine embeguinée
Des rares qualitez d'Enée,
Rongeant les glands de son rabat,
Sur lui de grabat à grabat,
Décoche quantité d'œillades,
Propres à faire des malades;
Lui qui n'est pas un innocent,
Pour une en rend un demi cent.
Le brave Seigneur pour se taire,
Et pour n'avoir tel conte à faire,
Eût donné ce qu'on eût voulu.
Mais Didon l'avoit resolu.
Souvent de la bonne Princesse
La raison n'étoit pas maîtresse;

Puis, quoi qu'animal plein d'appas,
On dit qu'une femme n'a pas
Au cul, ce qu'elle a dans la tête,
Si le proverbe eſt mal-honnête,
Au premier avertiſſement
On le peut rayer aiſément.
Revenons à Meſſire Enée ;
Voyant que la Reine obſtinée
Prenoit plaiſir à ſe brûler,
Et ne pouvant plus reculer,
Il ſe releva la mouſtache,
S'ajuſte en ſon lit, touſſe & crache,
Puis ſe voyant bien écouté,
Il dit avecque gravité :
O mon Dieu, la fâcheuſe choſe
Que Vôtre Majeſté m'impoſe !
C'eſt juſtement m'égratigner
Un endroit qu'on fera ſaigner :
Voulez-vous donc que je vous die
La pitoyable tragedie
Dont les Grecs furent les auteurs,
Et les ſanguinaires acteurs ;
Eſt-il poſſible que l'on croye
Les étranges malheurs de Troye,
Dans leſquels j'ai ſi bonne part ?
Eſt-il Dolope aſſez pendard,
Mirmidon, d'Uliſſe gendarme,
Qui ſoit aſſez chiche de larme,
Pour n'en uſer pas un petit
A ce pitoyable recit ?
Mais la nuit eſt bien avancée,
Elle s'en va bien-tôt paſſée ;
Vos lampes tirent à la fin,
Et pour moi, ſans faire le fin,

Je dormirois de bon courage,
Sans le sot conte où l'on m'engage ;
Vous-même vous dormiriez bien,
Outre que tous ces gens de bien
Ont peine à soûtenir leur tête,
Et sous quelque pretexte honnête
Voudroient bien qu'il leur fût permis
D'être dans leurs lits endormis.
Didon dit, vous avez beau dire,
Haranguez vîtement, beau Sire,
Sans tant tourner autour du pot.
Æneas dit : Je suis un sot,
Et vous allez être servie.
Quoi qu'Hector eût perdu la vie,
Les assiegez faisoient si bien,
Que *les Gregeois* ne faisoient rien
Que se lasser & se morfondre ;
Tout semb loit les vouloir confondre,
C'est-à-dire rendre confus.
Les Troyens leur faisoient refus
De leur rendre Madame Helene,
De s'en retourner à Micene,
Tous delabrez, & tous piés nus,
Plus vîte qu'ils n'étoient venus ;
Ils ne s'y pouvoient bien resoudre :
Mais aussi d'en vouloir découdre,
Quoi qu'ils fussent tres-belliqueux,
Avec gens qui l'étoient plus qu'eux,
Etant lassez de tant d'années,
Et maltraitez des destinées,
Ils y trouvoient quelque danger.
Gens qui sçavent leur pain manger,
Sçavent bien aussi se défendre,
Tellement que bien loin de prendre

Vengeance du rapt de Pâris,
Ils couroient risque d'être pris.
Leurs soldats dans leurs palissades
Avoient visages de malades,
Et les nôtres dans leurs maisons
Etoient gras comme des oisons.
Tout leur camp étoit en désordre,
On n'y faisoit que s'entremordre,
Leurs Capitaines & Soldats
S'accordoient comme chiens & chats.
Qui n'eût donc parié leur perte,
Nous attaquant de force ouverte ?
Mais ils s'aviserent enfin
De vouloir joüer au plus fin.
Ils y trouverent mieux leur compte,
Et par là nous eûmes la honte
De nous voir réduits aux abois.
Par un simple cheval de bois.
Il plut donc à la destinée
Qu'ils fissent une haquenée,
Si vous voulez cheval de pas,
Lequel des deux, n'importe pas.
Par ce prodigieux ouvrage
Ida perdit tout son ombrage.
Tous ses sapins prirent le sault,
Ou pour le moins bien peu s'en faut;
Pallas même y prit la coignée,
Pour faire de l'embesognée;
Aussi fut ce maître Dada
Aussi grand que ce mont Ida.
Je ne sçai comment diable ils firent,
Dans ce grand cheval ils bâtirent
Toutes sortes de logemens,
Sans oublier les aisemens.

Puis

Puis de munitions & d'armes,
Et de leurs plus hardis gendarmes
Tous alterez de nôtre sang,
Ils emplirent le vaste flanc
De cette bête à large échine.
Que maudite soit la machine,
Et le vilain qui l'inventa,
Et la femme qui l'allaita,
Et le mari de cette femme,
Et toute sa famille infame,
Et pour n'en faire à tant de fois,
Les Gregeoises & les Gregeois.
Ayant donc fait ce grand coloſſe,
Cette prodigieuſe roſſe,
Qu'ils diſoient pour couvrir leur jeu,
Etre une *offrande* ou bien un vœu,
Pour leur prompt retour dans la Grece
Qui diable eût deviné la piece,
Et que ſes larges inteſtins,
Euſſent des ſoldats clandeſtins,
Et tant de belle infanterie,
Ou bien plutôt cavalerie,
Puis qu'ils étoient tous à cheval?
Nous crûmes donc ce bruit fatal,
Et que l'ennemi faiſoit gille,
Sans plus ſonger à nôtre ville:
Et de fait une belle nuit
Ils gagnerent ſans faire bruit
Une petite Iſle, celebre
Par nôtre avanture funebre,
De qui Tenedos eſt le nom,
Autrefois riche & de renom:
Mais depuis cette longue guerre
Une tres-malheureuſe terre,

Où le moindre petit vaisseau
A peine se fournitoit d'eau.
Là leur flote s'étant cachée,
Chacun voulut voir la tranchée,
Et ce fameux camp d'où sortoient
Ceux qui si souvent nous battoient.
Petits & grands remplis de joye,
Porterent leur nez hors de Troye,
Et visiterent les quartiers
Dont ils se pensoient heritiers;
On s'entr'apprend, on s'entre-montre,
Ici se fit telle rencontre,
Et là se fit un tel combat.
Chacun bien du païs y bat,
Chacun y dit sa ratelée:
Là campoit le fils de Pelée,
Là le Dolope & Mirmidon.
Mais tous admirerent le don
Par eux fait à Pallas la sage,
Comme entrepriſe de courage.
Peſte comme on le brûleroit,
Si on eût sçû qu'il receloit
Preſſez comme harangs en caque,
Par la ruſe du Roy d'Itaque,
Des Grecs les plus hardis soudars,
Armez de piques & de dars.
Timetes pour faire l'habile,
Dit, il le faut mener en Ville,
Et que ce Coloſſe si beau
Serve d'ornement au Château.
Voilà ce qu'avança le traître,
Soit qu'il fût, comme tout peut-être,
Par nos ennemis suborné,
Ou que le sort l'eût ordonné.

Capis, & les têtes plus saines,
Lui dirent, Vos fiévres quartaines,
Il faut bien plûtôt le brûler
Au lieu de l'y faire rouler :
Le grand Jupiter nous en garde,
Que sçavons-nous ce qu'on nous garde
En ce gros ventre rebondi ?
Encore une fois je le di,
Ou je suis d'avis que l'on sonde
Cette machine si profonde,
Ou qu'avec de beaux charpentiers
On me la mette par quartiers,
Ou qu'on lui donne la fumée
Avec paille mal allumée,
Les plus pressez éternûront,
Et les autres découvriront :
Grece ainsi sottement enclose,
Nous coûtera fort peu de chose,
Et nous la pourrons étouffer,
Et du même tems nous chauffer.
En cet embarassant rencontre,
L'un fut pour, & l'autre fut contre.
Là dessus Laocoon vint,
Suivi de Troyens plus de vingt,
Et s'approchant de l'Assemblée,
Il cria d'une voix troublée :
La peste vous casse le cou,
Je croi que tout le monde est fou,
Ou pour le moins en réverie ;
Quand vous auriez une écurie
Bastante pour tel animal,
L'y recevoir vous feriez mal,
Tout ceci n'est qu'un artifice,
Je connois trop l'esprit d'Ulisse,

Pour croire que ce fin matois
Ait ainſi dépenſé du bois
Seulement pour nous faire rire.
Cet ouvrage que l'on admire,
Eſt quelque tour de l'ennemi.
Dangereux en diable & demi.
Le Grec opiniâtre en mule,
Afin de mieux ſauter recule,
Défions-nous de ſes preſens
Tres-dangereux, quoi que plaiſans.
Croire ſottement leur retraite,
C'eſt avoir la tête mal faite.
Cette grande maſſe de bois,
Cet ouvrage de tant de mois,
Ce cheval à la riche taille,
Vient reconnoître la muraille;
Dans ſon ventre pour nos pechez
Soldats ſont peut-être cachez,
Qui nous ayant coupez la gorge,
Gais comme les pourceaux dans l'orge,
Ou bien qui piſſent dans du ſon,
D'une pitoyable façon,
De tous nos biens feront ripaille:
Pour moi je n'attens rien qui vaille
Du Grec devenu liberal,
Ni de ce grand vilain cheval.
Cela dit, d'une lance gaye,
Il fit au cheval une playe,
Son vaſte ventre en retentit:
Plus d'un Gregeois en émeutit;
Car on a ſçû depuis la choſe.
Certes ce ne fut pas ſans cauſe,
Uliſſe a confeſſé depuis
Que ce coup lui fit un pertuis

Droit au beau milieu de la pance.
Il en fut quitte pour la trance,
Et pour s'écrier, Je suis mort,
Dont un chacun le blâma fort.
Il voüa plus d'une chandelle
Pour l'avoir échapé si belle.
Plus avant de quatre ou cinq doigts,
Monseigneur le cheval de bois,
Alloit servir de feu de joye
A la delivrance de Troye.
Ilium encore seroit,
Et le bon Priam regneroit:
Mais la fatale destinée
Avoit nôtre perte ordonnée,
Et les habitans du cheval
Eurent plus de peur que de mal.
Un grand bruit fit tourner la tête,
Et laisser cette grande bête
A tout ce peuple irresolu.
Un jeune homme de coups moulu,
Et lié d'une grosse corde,
Criant bien fort misericorde,
Par les Pastres qui l'avoient pris
A grande rumeur & grand cris,
Etoit amené vers la Ville.
Ce Grec, des Grecs le plus habile,
Et le plus propre à decevoir,
S'étoit premierement fait voir,
Et puis après laissé surprendre,
Resolu de se faire pendre
En homme d'honneur sans crier,
Ou par un tour de son métier
De donner nôtre pauvre Troye
A ses concitoyens en proye,

Ces Paſtres s'empreſſoient beaucoup,
Penſant avoir fait un beau coup :
Helas ! de ce beau coup qu'ils firent,
Comme nous ils ſe reſſentirent,
Ils mirent donc devant le Roy
Ce priſonnier tout hors de ſoy,
Ou du moins qui feignoit de l'être.
Chacun s'approche de ce traître :
A force de s'entrepouſſer,
On penſa le Roy renverſer.
Le Marois tout couvert de larmes
A l'aſpect de tant de gendarmes,
Qui demandoient à le berner,
Fit ſemblant de s'en étonner.
Priam des hommes le plus ſage,
Afin de lui donner courage,
Le délia, le raſſura,
Et tout le monde conjura
Qu'on ne lui fît nulle incartade :
Il en reçut une embraſſade
Entre le pied & le genou :
Car de ſe jetter à ſon cou,
Le drolle ſçavoit trop ſon monde :
Nôtre bon Prince à l'ame ronde
Faiſoit ſi peu du quant à moy,
Que quand il eût fait, ſûr ma foy,
Quelque choſe encore de pire,
Le bon Roy n'en eût fait que rire.
Le Grec par ce trait de bonté
Parut comme reſſuſcité ;
Et puis admirez ſon adreſſe,
Et jugez par cette fineſſe
Combien les Grecs ſont dangereux.
Il dit faiſant bien le pleureux :

Hélas, helas ! en quelle terre
Ne trouverai-je point la guerre,
Si je ſuis des amis chaſſé,
Et des ennemis menacé !
Là-deſſus il ſe mit à braire.
Priam, Prince très-debonnaire,
Si-tôt qu'il le vit braire ainſi,
Se mit bien fort à braire auſſi.
Quelques Troyens voyant leur Maître
Braire autant & plus que ce traître,
Afin de faire mieux leur cour
Se mirent à braire à leur tour.
La pleurerie étant ceſſée,
Et toute colere chaſſée
Par cette lamentation,
Chacun en eut compaſſion,
On l'exhorta de ne rien craindre,
Et de nous declarer ſans feindre
Quel rang chez les Grecs il avoit,
Et tout ce que d'eux il ſçavoit.
Lors les mains vers le Ciel hauſſées,
Que les cordes avoient bleſſées,
Il dit en ſoûpirant : Sinon,
Si je m'en ſouviens, eſt mon nom,
Malgré fortune qui m'accable,
Quoi que malheureux veritable,
Je le fus jadis, je le ſuis,
Et ſerai toûjours ſi je puis.
Du grand Palamedes l'hiſtoire
Vous doit ſans doute être notoire :
Son pere le brave Belus
Valoit ſon peſant d'or & plus :
Sa femme étoit Dame Eliſenne.
L'Avocat du Roy de Mycene

Etoit ſon pere, il avoit nom
Aulidés, homme de renom,
Et ſa tante Dame Dorie.
Priam dit : Laiſſons, je vous prie,
En repos ces Palamidés,
Sa femme & ſon pere Aulidés,
Et nous racontez vôtre vie
Sans tant de genealogie.
Bien, dit le traître, & grand merci,
Et puis il pourſuivit ainſi.
A cauſe qu'il blâmoit la guerre
Qu'on venoit faire en cette terre,
Il fut des plus grands mal voulu,
Par leſquels il fut reſolu,
Qu'on en dépêcheroit le monde.
Uliſſe en qui malice abonde
Autant qu'en un ſinge vieilli,
L'empoiſonna dans du boüilli,
On dit d'une poule boüillie,
D'autres diſent de la bouillie :
Je ne ſçai pas en quoi ce fut,
Mais tant y a qu'il en mourut.
J'en eus affliction mortelle
A cauſe de la parentelle ;
Outre qu'étant trés-pauvre né,
Mon bon pere m'avoit donné
Pour Page à cet aimable maître.
Il me vouloit du bien, pour être
Et mon parent & mon parrain.
Je ne pûs cacher le chagrin
Qui paroiſſoit trop ſur ma face.
Je fis menace ſur menace.
Le méchant Uliſſe en eut peur.
On ſçavoit que j'avois du cœur,

J'avois dès mes jeunes années
Plusieurs bonnes preuves données
Que je sçavois tirer du sang,
Couper un bras, percer un flanc,
Et faire une capilotade
De qui m'eût fait une incartade.
J'avois cent fois dans le sang chaud
Juré dans nôtre camp tout haut,
Que je voulois faire une botte
Aprés le retour de la flotte,
Contre ce traître empoisonneur,
Que j'appellois larron d'honneur.
Le méchant sçut bien me le rendre,
Ainsi que vous allez apprendre :
Il corrompit Monsieur Calchas,
Dont tous les Grecs faisoient grand cas,
Et dont je ne fis pas grand compte,
Comme vous verrez par mon conte.
Ce Calchas étoit un bigot,
Pire que Got ou Visigot,
Un grand faiseur de sacrifices,
Grand immolateur de Genisses,
Passe encore, mais il faisoit
Immoler ceux qu'il lui plaisoit.
Ce bon Devin ami du crime,
M'ayant marqué pour sa victime,
A la priere d'Ulisses,
Sans doute un vrai diable en procez,
Admirez un peu ce qu'ils firent,
Et l'étrange chemin qu'ils prirent,
Afin de me faire mourir.
Ils firent sourdement courir
Plusieurs bruits parmi le vulgaire,
Mon ennemi ne sortoit guere

Qu'accompagné de ſes valets
Avecque dague & piſtolets ;
Mais qu'eſt-ce que je vous lanterne ;
Qu'attendez-vous qu'on ne me berne
Et ſi c'eſt trop peu de berner
Qu'attend-on à m'aſſaſſiner ?
De quoi vous importe une vie
De tant de malheurs pourſuivie ?
Que vous importe ſi Sinon
Eſt maltraité des Grecs ou non ?
Sans doute Uliſſe le perfide,
Les Grecs, & l'un & l'autre Atride
Seront bien-tôt les grands amis
De ceux qui m'auront à mort mis.
Faites-moi donc vîtement pendre.
J'enrage quand il faut attendre,
Mon eſtomach vous fait beau jeu,
Vous n'avez qu'à pouſſer un peu.
Le traître par cet artifice
Ajoûtoit poivre ſur épice,
Au chaud deſir que l'on avoit
D'apprendre ce qu'il controuvoit.
On le careſſe, on l'amadouë,
Nôtre Roy le baiſe à la jouë,
Le bon Seigneur aimoit ſur tout
Les contes à dormir debout,
Et pour écouter une hiſtoire
Il eût ſans manger & ſans boire
Demeuré tout le long du jour.
Nous tous aſſemblez à l'entour,
Avions pour le moins même envie
D'apprendre cette belle vie ;
Le drolle qui le voyoit bien,
Feignant de ne craindre plus rien,

Pria qu'on lui donnât à boire,
Pour mieux achever son histoire,
Priam quêta parmi nous tous
Environ quinze ou seize sous
Tandis qu'on alla querir pinte,
Il reprit son histoire feinte,
Et nous dit : Les Grecs confondus,
Ou si vous voulez, morfondus
Devant vos vaillantes murailles,
N'avoient plus que des cœurs d'oüailles
Au lieu de leurs cœurs de lions;
Eux qui de plusieurs Iliums
Eussent crû la conquête aisée,
Voyoient leur puissance épuisée,
Devant vôtre seul Ilium.
D'infortunes un million,
Peste, famine & tant de pertes,
A souffrir, outre les souffertes
Par les soldats de Priamus,
Les rendoient certes bien camus.
Les soldats & les Capitaines
Tournoient la tête vers Mycenes,
Soupiroient aprés le retour
Qu'ils esperoient de jour en jour.
Les chefs sans credit ni puissance,
Ses soldats sans obéissance,
Les uns & les autres tous nus,
Mal payez & mal reconnus,
Empliſſoient le camp de murmures,
Au General disoient injures,
Le moindre petit froid-au-cu
Maudissoit cent fois le cocu,
Comme aussi sa putain de femme,
Qui causoit cette guerre infame.

Si l'on leur en disoit un mot,
Ils disoient: Vous êtes un sot.
Cent fois le camp plia bagage,
Et cent fois un cruel orage,
Qui ne promettoit que la mort,
Retint les navires au port.
Entr'autres la rude tempête,
Et comme elle troubla la Fête
Que l'on fit, quand après six mois
Fut fini le cheval de bois;
Nos tentes furent renversées,
Nos nefs dans le port fracassées,
Tout le vin du camp fut gâté,
Et tout le camp si mal traité,
Que chacun y fit sa priere,
N'attendant que l'heure derniere.
Qu'on eût eu bon marché de nous,
Et qu'il y faisoit bon pour vous!
Les vaillans autant que les lâches
Pleuroient par tout comme des vaches,
On n'entendoit que des helas.
Le franc cœur de Menelas
Trembla bien fort en chaque membre,
Voyant le tonnerre en sa chambre,
Qui son pot de chambre rompit,
Il en pissa de peur au lit.
On s'assemble sur ce prodige,
On s'en étonne, on s'en afflige,
Le pot de chambre visité,
On trouva qu'il avoit été
Bien & dûment frapé du foudre;
Cela fit le conseil resoudre
D'envoyer vers Monsieur Phœbus,
Qui ne parle que par Rebus.

On choisit le sieur Euripile,
Homme en pareil cas fort habile,
Qui partit dès le lendemain
Pour Delos bourdon à la main.
Voici par une sarbacanne,
Ce que lui dit en voix de canne
La Prophetesse, après avoir
Sur le trepied fait son devoir:
C'est-à-dire nuë en chemise
S'être long-temps tenuë assise
Ses deux jambes équarquillant,
Cela lui rend le sang boüillant,
Et lui fait bien enfler la gorge,
Tant le Dieu dont elle regorge
Lui rend le dedans confondu,
Jusqu'à tant qu'elle l'ait rendu:
Mais bien mieux que moi qui trop cause,
Vous sçavez peut-être la chose:
Voici ce qui fut rapporté
De la part du Dieu consulté.
Devant que de vous mettre en voye,
Pour venir camper devant Troye,
Il vous a fallu sang humain
Pour vous rendre le Ciel benin,
Vôtre heureux retour en la Grece
Doit s'acheter en même espece;
Une Vierge il vous a coûté,
Un homme doit être traité
Sans differer de même sorte,
Ou que le diable vous emporte,
Ce qu'assurément il fera,
Car tel est nôtre, & cetera.
A cet Oracle épouventable,
On vit bien que le miserable

Ne pouvoit être autre, sinon
Le pauvre infortuné Sinon ;
Calchas étant ami d'Ulisse,
Et de plusieurs crimes complice ;
Et parce que c'étoit Calchas
Qu'on consultoit en pareil cas :
Ulisse en public lui demande,
Qu'il declare tout haut l'offrande,
Dont on doit appaiser les Dieux.
L'hypocrite baissant les yeux,
Conjure que l'on lui pardonne,
S'il ne veut declarer personne,
Et qu'il aime mieux mourir
Que de faire un homme perir.
Ulisse l'en blâme, il s'en fâche :
Ulisse l'en presse, il se cache,
Durant dix jours ne paroît plus,
Chez le même Ulisse reclus.
Un jour comme par violence,
Ulisse l'amene en presence
Des Princes Grecgeois assemblez,
Tant de son absence troublez,
Que de prodiges à centaines,
Qui leur causoient fièvres quartaines,
L'ayant donc ainsi ramené,
Faisant bien fort du mutiné,
On lui fait la même priere.
Il la refuse toute entiere.
Ulisse l'appelle Vaurien,
Astrologue, Magicien,
Et prédiseur de choses fausses ;
Calchas dit, Ils sont dans vos chausses :
Mais pour le salut de nous tous,
Et non point pour l'amour de vous.

Celui qu'il faut qu'on sacrifie,
Et que son corps on cendrifie,
S'appelle, helas ! il me nomma,
Ou bien plûtôt il m'assomma.
Chacun connut bien la malice
Du devin Calchas & d'Ulisse :
Et comme on joüoit tout cela,
Chacun pourtant s'en consola,
Chacun songeant qu'il pouvoit être,
Ainsi que moi nommé du traitre,
Et que le sort sur moi jetté,
Les mettoit tous en seureté.
Un sacrificateur m'empoigne,
Et sur moi se met en besoigne ;
M'ayant bien aromatizé,
Et purgé, saigné, ventouzé,
On mit plus d'une savonette
A me rendre la peau bien nette ;
On me peigna, lava, raza,
On m'ajusta, poudra, friza,
Et ma tête ainsi têtonnée,
D'un chapeau de fleurs fut ornée :
On dit qu'il me faisoit beau voir ;
Je feignis de tout mon pouvoir
De prendre en gré le sacrifice,
Et d'aller content au supplice :
Je vous le confesse pourtant,
Jamais il ne m'ennuya tant,
(Le Ciel d'un pareil mal vous garde,)
Or on fit si mauvaise garde,
Que je me sauvay finement,
Il ne vous importe comment :
Je ne sçai rien de ce qu'ils dirent,
Ni des grandes clameurs qu'ils firent,

Mais je ſçai que faute de pain,
Je penſay bien mourir de faim.
Ma fuite ayant eſté ſecrete,
Je fis à l'aiſe ma retraite,
Et me cachay dans des roſeaux.
D'où, juſqu'à tant que nos vaiſſeaux
Euſſent éloigné le rivage,
Je ne bougeay, comme homme ſage;
Ma foy j'étois bien affligé,
Tant de mon pere fort âgé,
Dont je ne verrai plus la face,
Que de mon orpheline race,
Sur laquelle mes ennemis,
D'un crime qu'ils n'ont point commis,
Dont je ſuis innocent moi-même,
Par une barbarie extrême,
Voudront par Uliſſe irritez,
Exercer mille cruautez.
Ayez donc pitié, je vous prie,
D'un pauvre malheureux qui crie,
Et ne lui donnez point la mort,
En quoi vous l'obligerez fort.
Je vous conjure par Hecube,
Vôtre belle & chere ſuccube,
D'avoir compaſſion de moy.
Auſſi ferai-je en bonne foy,
Lui dit Priam : mais en revanche
De vous avoir de ma main blanche
Deſembaraſſé des liens
Dont vous ont garoté les miens.
Faites-nous ſçavoir l'origine
De cette puiſſante machine,
Et ſi c'eſt pour bien ou pour mal
Qu'ils ont bâti ce grand cheval,

Si

Si c'eſt machine pour combattre,
Ou ſi ce n'eſt que pour s'ébattre ;
Si c'eſt une devotion,
Enfin quelle eſt l'intention
De nos ennemis & des vôtres,
Puiſque je vous reçois des nôtres ;
Sinon dit : C'eſt bien la raiſon,
Et ſans commettre trahiſon
Je vous puis découvrir l'affaire,
Quand je devrois aux Grecs déplaire.
Ce ſont gens qui ne valent rien,
Et de vrai . . . vous m'entendez bien.
Vous êtes un Roy magnanime,
De qui chacun fait grande eſtime,
A qui je ſuis de tout mon cœur
Trés-obéiſſant ſerviteur.
O grand Jupiter, grand Neptune !
Luiſant Soleil, obſcure Lune !
Puiſſans Dieux qui m'avez ſauvé
Comme on alloit chanter *Salve !*
Et vous mort qui me vouliez prendre,
Si j'euſſe voulu vous attendre !
Coûteau qui m'euſſiez égorgé,
Si je n'euſſe pas délogé !
Action qui malgré l'envie,
Eſt la plus belle de ma vie :
Feu ſacré pour qui j'ai tremblé !
Sacrifice par moi troublé
Trés-prudemment par mon abſence ;
Helas je tremble quand j'y penſe !
Bandelette, ſaint ornement,
Qui m'importunoit grandement !
Fleurs dont ma tête fut ornée,
Ou pour mieux parler, étonnée !

Enfin tout ce que le Grec feint
A d'inviolable & de saint :
Vous mêmes, Grecs, amis du crime,
Qui m'avez choisi pour victime,
Comme si j'eusse été taureau ;
Vous aussi, Calchas, mon bourreau,
Je vous appelle en témoignage.
Qu'aujourd'hui Sinon se dégage
Du serment de fidelité,
Envers ceux qui l'ont maltraité ;
Et puisque Priam le protege,
Que sans passer pour sacrilege,
Il peut reveler vos secrets,
Dût-il causer mille regrets
Au grand fils de putain d'Ulisse ;
Que vous & lui le Ciel punisse,
Et vous fasse choir sur le chef
Bien-tôt quelque horrible méchef :
Mais j'espere pour recompense
D'un secret de telle importance,
Une charge en vôtre maison.
Priam dit : C'est bien la raison,
Oüi de bon cœur je vous la donne :
Vous serez meneur d'Ilione,
Son Quinola, son Ecuyer.
Sinon dit, C'est trop me payer,
Puis il nous dit : Nôtre patrie,
Eut toûjours grande idolâtrie,
C'est-à-dire devotion
Pour Pallas : & la nation
L'a toûjours euë assez propice,
Jusqu'au temps que le chien d'Ulisse,
De Diomede accompagné,
Pensa qu'il avoit tout gagné.

Si par quelque beau ſtratagême,
Et par quelque tour de Bohéme,
Ils tiroient le Palladium
Hors des murs de vôtre Ilium.
Comme ils le dirent, ils le firent:
Mais bien-tôt ils s'en repentirent.
Ce fut un fort beau coup de main,
Mais par malheur, de ſang humain:
L'image de Pallas volée
Par quelqu'un d'eux fut maculée,
Dont fut bien plus qu'on n'eût penſé
Le ſaint Simulacre offenſé.
Si-tôt qu'on découvrit ſa face,
Elle nous fit une grimace,
Qui ne nous promit rien de bon.
Au tres-prudent Agamemnon
Elle fit la mouë & la figue;
De quoi ce grand chef de la ligue
Garda de honte & de dépit,
Durant quatre ou cinq jours le lit.
Sueur de ſang découla d'elle,
Choſe qui n'eſt point naturelle.
On vit ſes yeux étinceler,
Et d'elle on ſentit exhaler
Odeur qui n'étoit pas divine.
Elle branla ſa javeline,
De ſa Palme le nez brida
A qui de trop prés l'aborda;
Enfin elle fit tant la bête,
Qu'elle nous embroüilla la teſte.
Calchas là-deſſus conſulté,
Jura qu'on avoit tout gâté,
Qu'il falloit retourner en Grece,
Faire un camp nouveau piece à piece.

Lever vîtement des gens frais ,
Et revenir sur nouveaux frais ,
De plus belle faire la guerre ;
Mais qu'il falloit en cette terre
Bâtir un grand cheval de bois ,
Ce que l'on pouvoit en six mois ,
Pour faire à Pallas une offrande ,
Qu'il la faloit faire ainsi grande ,
Afin qu'on ne la pût rouler ,
Faire avancer , ni reculer ,
Entrer par porte ni muraille ,
Enfin la faire d'une taille
Effroyable pour sa longueur ,
Largeur , hauteur & profondeur ,
Afin qu'étant tout immobile ,
Elle ne pût entrer en ville .
Car voici ce que dit Calchas ,
Et de ceci faites grand cas ;
Si cette monstrueuse bête
Au lieu d'être reçûë en fête ,
Et d'être en veneration ,
D'effet ou bien d'intention ,
Elle , je ne vous dis pas brisée ,
Je dis seulement mepriſée ,
Les Troyens s'en repentiront ,
Et les bouts des doigts s'en mordront ,
Et nous ferons bien-tôt de Troye
Un tres-horrible feu de joye ;
Car des Dieux il eſt arrêté ,
Qu'étant reçûë en la Cité ,
Vôtre Cité bien-tôt par guerre
Sera maîtresse de la terre ,
Et les tout-puissans Phrygiens
Verront les Grecs dans leurs liens .

Voilà ce que de lui nous ſçûmes :
Ce que trop idiots nous crûmes ;
A cauſe que la choſe plut,
On crut de lui ce qu'il voulut ;
Quand il en eût dit davantage,
Priam trop bon & trop peu ſage
Eût tout pris pour argent comptant.
Mais qui n'en auroit fait autant,
Tant ſon éloquence eut de charmes,
Et tant purent ſes fauſſes larmes !
Moi-même qui vous dis ceci,
Comme un ſot je le crus auſſi.
Ainſi ce que le fin Uliſſe
N'a pû faire par artifice,
Ce que Diomede n'a pû,
Ni le Peleïde invaincu,
Ce qu'enfin durant dix années
Les troupes de Grece amenées,
Ont tâché ſous Agamemnon,
Fut lors achevé par Sinon.
Cas étrange autant qu'il peut être,
Appuya le diſcours du traître.
A Neptune le Dieu de l'eau,
Laocoon d'un grand taureau
Faiſoit un devot ſacrifice ;
Mais il ne luy fut pas propice.
Nous vîmes bien loin dans la mer,
Je ne ſçai quoi qui ſans ramer
S'approchoit de grande vîteſſe.
Chacun s'entredemanda, qu'eſt-ce ?
Mais bien-tôt après chacun vit
(Ce qui grande frayeur nous fit,)
Deux ſerpens à la riche taille,
Venans à nous comme en bataille.

Depuis l'Isle de Tenedos,
Armez d'écailles sur le dos,
Du seul mouvement de leur queuë,
Ils alloient sur la pleine bleuë
Aussi vîte que l'auroit pû
Nef à qui le vent souffle au cu.
Ils avoient une rouge crête
Sur leur épouvantable tête,
En nous regardant ils siffloient,
Et les yeux leur étincelloient.
Ils se saisirent du rivage,
Qu'on abandonna sans courage:
Puis ces venerables serpens
Faisans grands saults, & non rampans:
De Laocoon s'approcherent,
A ses deux enfans s'attacherent,
Et de ses deux enfans si beaux
Ne firent que quatre morceaux.
Il vint avec sa halebarde,
Un de serpens sur lui se darde,
De cent plis l'ayant garotté
(Ils avoient le coup concerté)
De sa queuë avec grande adresse
L'autre lui donna sur la fesse.
Ayant honnêtement fessé,
Le patient fut embrassé
Par lui de pareille embrassade
A celle de son camarade,
Lequel à son tour le pilla,
Le déchiqueta, mordilla
D'une épouvantable maniere
Tant pardevant que par derriere.
Ses bras faisoient de vains efforts
A déprendre ces sales corps.

Joints au ſien par pluſieurs ceintures
Plus cruelles que des tortures :
Mais ils le tenoient ſi ſerré,
Que le pauvre deſeſperé,
Voyant qu'il n'y pouvoit rien faire,
Se mit à pleurer, puis à braire.
Il s'en acquitta dignement.
Ainſi mugit horriblement
Le bœuf, à qui la main du Prêtre,
Qui n'eſt qu'un mal adroit peut-être,
Ne donne au lieu d'un trépas prompt,
Qu'un coup qui la corne lui rompt,
Ou bien lui fait boſſe à la tête,
Ce qui trouble toute la fête.
A ce ſpectacle plein d'horreur
Tout le monde s'enfuit de peur,
Juſqu'en la ville aucuns coururent.
Ayant fait tout ce qu'ils voulurent,
Les deux ſerpens au ventre verd,
De ſang & de venin couvert,
A demi mort ils le laiſſerent,
Et devers la ville marcherent,
Tête levée, & triomphans
Du pauvre homme & de ſes enfans.
Tout le monde leur fit paſſage,
Et perſonne n'eut le courage
De les attaquer en chemin
Tant on reſpecta leur venin.
Etant arrivez dans la ville,
Minerve leur ſervit d'azile,
Et dans ſon temple les reçut,
Dont grande frayeur l'on conçut.
Chacun diſoit : Le miſérable
A fait un acte déteſtable,

En offençant ce grand cheval,
Que Dieu veüille garder de mal.
Il faut avec ceremonie
Reparer cette felonie,
Et recevoir dans la cité
Avec grande civilité,
Cette tant venerable bête,
Et que l'on en chomme la fête.
Ce peuple aveuglé, qui ne sçait
Ni ce qu'il veut, ni ce qu'il fait,
Se met à rompre la muraille,
Et ne fait certes rien qui vaille;
Priam qui ne voit pas plus loin
Que son grand nez de marsoüin,
Quoi qu'il eût de belles lunettes,
Fait apporter quatre roulettes
Pour rouler ce grand animal:
Il ne pouvoit faire plus mal.
La muraille étant abatuë,
Petits & grands, on s'évertuë,
A tirer ce fatal present,
Qu'on trouve diablement pesant.
Helas! si contre quelque butte
Il eût fait une culebutte,
Par cet heureux culebutis
Nous eussions été garantis!
Des filles une jeune bande
Dansoient devant la sarabande:
Force garçons comme Bouquins
Au son de cornets à bouquins
Dansoient à l'entour la pavane,
Les matassins, & la bocane:
Priam même aussi dansottoit
Quand en beau chemin il étoit.

Ainſi

Ainſi la fatale machine
Vers nôtre ville s'achemine,
Et s'approche marchant pian pian
D'où l'on avoit mis bas un pan
De nos grands murs bâtis de brique,
Qui faiſoient aux beliers la nique.
O nôtre ville, ô nos maiſons!
O bons Troyens plus ſots qu'oiſons!
Vous êtes pris à la pipée,
Et les Grecs ſans tirer l'épée
Se feront maîtres de vous tous:
Mais ne vous en prenez qu'à vous,
Vous fîtes vous-même la bréche
A grands coups de pic & de béche
Par laquelle vos ennemis
Furent dans votre ville admis.
Enfin donc dans la ville il entre
Le maudit rouſſin au grand ventre,
Farci de Grecs, dont les meilleurs
Etoient pour le moins des voleurs.
Nous eûmes ſi peu de cervelle,
Qu'on le mit dans la citadelle.
Comme on l'y traînoit, il broncha,
Et prêt à trébucher pancha;
Un fracas comme de ferrailles
Se fit oüir dans ſes entrailles,
Dont ſe crurent tous fracaſſez
Les Grecs l'un ſur l'autre entaſſez.
Ceux qui le traînoient l'entendirent:
Mais non plus de cas ils n'en firent,
Que ſi l'on n'eût rien entendu,
Tant ils avoient le ſens perdu.
Là-deſſus la ſage Caſſandre,
Qu'à peine l'on voulut entendre,

Dit pis que pendre du cheval.
Priam lui dit : Vous parlez mal.
La pauvrette s'afflige & crie,
Se jette à ſes pieds & le prie :
Elle ne fit que le fâcher.
Il lui dit : Allez-vous coucher,
Vous avez du vin dans la tête,
Et n'êtes qu'une trouble fête ;
Elle ſe voyant ſans credit,
Et que de ce qu'elle avoit dit
Les Troyens ne faiſoient que rire,
S'en retourna ſans plus rien dire,
Là-deſſus le Soleil s'enfuit,
Et laiſſa la place à la nuit,
Qui s'empara du Ciel, plus noire
Que n'eſt l'encre d'une écritoire,
Ou pour le moins s'en faut bien peu.
Cela fit aux Gregeois beau jeu.
Favoriſez de ces tenebres,
Faiſant ſur nous deſſeins funebres,
Et le vent leur ſouffiant au dos,
Ils partirent de Tenedos ;
Une groſſe torche allumée
Eclairoit à toute l'armée,
Et devoit auſſi ce fanal
Servir à Sinon de ſignal.
Ils s'en vinrent à la ſourdine,
Sans tambour, flûte, ni buccine,
Aborder près de la cité,
Où l'on dormoit en ſeureté ;
Après avoir bien fait gambade,
Sans ſe défier de l'aubade
Que donna le traître ennemi,
Au peuple Troyen endormi,

Nos Citoyens remplis de joye
De la délivrance de Troye,
Ayant bû plus qu'ils n'avoient dû,
Cuvoient le vin qu'ils avoient bû.
Nos sentinelles endormies,
Sans peur des troupes ennemies,
Ayant mangé comme pourceaux,
Et vuidé tripes & boyaux,
Dormoient le long de nos murailles,
Et ces mal-soigneuses canailles
Reçûrent la mort à clos yeux ;
Mais ils n'en dormirent que mieux
D'une nuit qui fut éternelle,
Pour avoir mal fait sentinelle ;
Et je crois vrai-semblablement
Qu'ils n'ont sçû par qui, ni comment.
Tout ronfloit, & de bonne sorte,
Sinon seul, que le Diable emporte,
Tandis que chacun sommeilloit,
Pour nôtre grand malheur veilloit,
Et tiroit hors de la machine,
Dont il avoit ouvert l'échine,
Force Grecs, hommes de grand bruit,
Comme on remarqua cette nuit.
Premierement il fit descendre
Stenelus, Ulisses, Tessandre,
Thoas, Athamas, Machaon,
Et le frere d'Agamemnon,
Menelaüs & Neptoleme ;
Puis l'inventeur du stratageme,
Epeüs, tous grands spadassins,
Grands larrons & grands assassins,
Tous les autres que je ne nomme,
Faisoient une assez grande somme :

Et telle enfin qu'elle ſuffit,
A nous gâter comme elle fit.
Au pied de l'échelle de corde,
A la hâte entr'eux on s'accorde
De l'ordre qu'on devoit garder.
Après cela ſans marchander
Ils ſe firent maîtres des portes,
Introduiſirent leurs cohortes,
Qui comme ils avoient concerté
Avoient approché la cité.
Par la ville elles s'épandirent,
Et ſans crainte du bon Dieu firent
Main baſſe par tous les quartiers,
Comme on avoit fait des portiers.
Cependant moy malheureux homme
En étois à mon premier ſomme,
C'eſt à cette heure juſtement
Que chacun dort profondément.
Je giſois de la même ſorte
Que fait une perſonne morte;
Et j'euſſe pû faire trembler
Quiconque m'eût oüi ronfler.
Non, que j'euſſe bû plus que d'autres
En ce grand deſordre des nôtres:
Mon pere Anchiſe, ſur ma foy,
Achates, mon épouſe & moy,
N'avions en toute la ſoirée
Bû que pinte bien meſurée,
Et dont je ne bûs quaſi pas,
Parce que le vin étoit au bas.
Dormant donc ainſi dans ma chambre,
Helas! j'en tremble à chaque membre,
Il me ſembla de voir Hector,
Et je penſe le voir encor,

O Dieu, la piteuſe figure,
Qu'il étoit de mauvais augure !
O Dieu qu'il me parut hideux !
Il étoit fait comme deux œufs,
Sa cotte d'armes délabrée,
De poudre & ſang étoit marbrée,
Vous l'euſſiez pris pour un ſoüillon
Qui n'eſt couvert que d'un haillon,
Sa tres-déſagreable face
Malgré lui faiſoit la grimace,
Pleine de boſſes & de trous,
Son corps étoit percé de coups.
Enfin il étoit tout de même
Qu'il étoit, quand ſanglant & blême
Achille après l'avoir vaincu
Le traînoit à l'écorche-cu.
Ses pauvres pieds traînoient encore
La longe de cuir, que ce Maure,
Ce Turc, ce felon des félons,
Avoit paſſé dans ſes talons.
Helas qu'il étoit peu ſemblable,
Cet Hector tout épouvantable,
A cet Hector tout éclatant,
Qui les Gregeois alloit batant,
Mettoit le feu dans leurs galeres,
Et beni des peres & meres,
Revenoit vers nous triomphant,
Rendant à chacun ſon enfant :
Ou bien tel qu'après la défaite
De ce beau mignon de couchette,
Dont Achille vengea la mort,
On le vit cet homme ſi fort,
Paré de ſes funeſtes armes
Qui firent tant verſer de larmes :

Armes que ſans peine il conquit,
Sur un que ſans peine il vainquit,
Mais armes un peu trop payées
Pour n'avoir été qu'eſſayées.
Si-tôt que je le vis ainſi,
Je fus d'abord un peu tranſi:
Mais reprenant bien-tôt courage,
Je lui tins ce hardi langage:
Si vous êtes de Dieu, parlez,
Et ſi du Diable, detalez.
Je ſuis Hector le miſerable,
Dit-il, d'une voix effroyable.
Vous ſoyez le tres-bien venu,
Luy dis-je aprés l'avoir connu;
Et puis j'ajoûtay, ce me ſemble,
Cependant qu'ici chacun tremble,
Mon cher Monſieur, en quelle part
Vous qui nous ſerviez de rempart,
Avez-vous bien loin de l'armée
Fait tort à vôtre renommée?
Sans doute l'on en médira.
Eſt-ce la peur des *Libera*,
Et des frequentes funerailles
Qui vous fait quitter nos murailles?
Au nom de Dieu ſongez à vous,
Et ne craignez plus tant les coups,
Et me dites, cher camarade,
D'où vous venez ainſi mauſſade
Comme un corps qui pend au gibet,
Et tout crotté comme un barbet.
A vôtre mine toute étrange
Vous paroiſſez un mauvais ange,
Je hay la fréquentation
De ceux de cette nation;

C'eſt pourquoi, dépêchez, beau Sire,
Ce que vous avez à me dire,
Autrement je m'en vais crier,
Car je commence à m'effrayer.
Lors, me ſemble, il ouvrit la bouche
Et me regardant d'un œil louche,
Il me dit : Tréve de ſermon,
Vous vous échauffez le poumon,
Ne ſongez plus qu'à faire gille,
Les ennemis ſont dans la ville,
Qui font les Diables déchaînez,
Ils ſont tres-mal moriginez,
Et j'eſtime d'eux le plus ſage,
Plus malin qu'un ſinge ou qu'un page.
Si vous m'aimez, fils de Venus,
Gagnez aux champs, fût-ce pieds nus;
Si Troye eût été ſecourable,
Ce bras dextre au Grec redoutable,
Eût renvoyé le Grec vaincu
A Mycene grater ſon cu.
Priam, Troye, & toute ſa gloire,
Ne ſeront plus que dans l'hiſtoire,
Et nôtre ville tout de bon
Ne ſera plus que du charbon.
Ses Dieux elle vous recommande,
Aſſemblez une bonne bande
De nos citoyens échapez,
Et ſans marchander eſcampez.
Nous avons aſſez fait pour elle,
Puiſque la ſentence mortelle
Du deſtin ne ſe peut caſſer,
Il faut bien la laiſſer paſſer.
Gagnez-moi vîte la marine,
Vôtre papa ſur vôtre échine,

Et nos pauvres Dieux exilez
Dans quelque valiſe emballez.
Guidez vos vaiſſeaux vers la terre,
Où d'abord vous ferez la guerre,
Et d'où vos enfans la feront
Aux chiens de Grecs, qui ſe verront
Sujets, ainſi que beaucoup d'autres,
Aux coups d'étrivieres des nôtres.
Après qu'il m'eût dit tout cela,
Il me ſembla qu'il étala
Devant moi nos Dieux tutelaires,
Et qu'il me dit : Nos adverſaires,
Comme ils ne ſont guéres pieux,
Auroient fait beau feu de nos Dieux,
Ainſi qu'ils font de tout le reſte :
Gardez-le bien, & Dame Veſte,
Et me conſervez comme il faut
Ce feu ſacré dans un rechaut.
Un grand bruit qui ſurvint enſuite,
Mit Hector & mon ſonge en fuite.
Ce tintamare hors de ſaiſon
Fit peur à toute la maiſon.
Quoi qu'elle fût bien éloignée,
J'entendis fort bien la huée
Que les maudits Gregeois faiſoient,
Les cris de ceux qu'ils occiſoient,
Et tout le bruit épouvantable
Qu'on entend en malheur ſemblable.
Ce grand bruit à mon ſonge joint,
Me ſcandaliſe au dernier point,
Et pour vous dire vrai, m'effraye,
Quelque force d'eſprit que j'aye.
Je monte au haut de mon grenier,
Où je ne vous ſçaurois nier

Que je pleuray comme une femme :
Voyant toute la ville en flâme,
Et graces au Seigneur Vulcan,
Pareille au feu de la ſaint Jean.
Tout ainſi que dans une plaine
Des richeſſes de Cerés pleine,
Lors que par malice ou par jeu
Quelque fripon y met le feu,
Les épics prêts à couper grillent,
Et bien fort en brûlant petillent,
Et le feu pouſſé par le vent
Croît, & va toûjours plus avant ;
Ou bien comme dans la campagne,
Un torrent cheoit d'une montagne,
Ou de quelque roc eſcarpé,
Faiſant du cheval échapé,
Il marche à vagues épanduës,
Augmenté de neiges fonduës,
Qui rendent ſon cours furieux,
Et ne laiſſent dans tous les lieux
Où le malheur ſon onde porte,
Que quelque corps de bête morte,
Qui faute de ſçavoir nager
N'a pû ſe tirer du danger,
Item, écume, ſable, fange,
Bref, ce torrent d'humeur étrange,
Entraîne pierres & cailloux,
Dans les jardins gâte les choux,
Dans les guerets aux bleds en herbe
Ote tout eſpoir d'être en gerbe ;
Les arbres comme les roſeaux
Cedent à la fureur des eaux,
Et ſes méchantes eaux ſans rives,
Font des pauvres brebis fuitives,

Et des pauvres bœufs étourdis
Un étrange salmigondis,
Ainsi que de toute autre bête :
Enfin cette horrible tempête
Fait perir aussi les maisons,
Sauf les canes & les oisons :
Tout se sent de sa rage extrême :
Cependant le laboureur blême
Est dessus quelque lieu huché,
Jurant comme un joüeur fâché.
Cette comparaison est belle,
Par tout je la maintiendray telle.
Ce feu qui va tout devorant,
Ou cet impetueux torrent,
Sont les Grecs pires que la peste :
Je suis le laboureur qui peste
Contre fortune & le destin,
Nommant l'un Turc, l'autre Putain.
La voilà donc à la pipée
Nôtre pauvre ville attrapée,
Et nos plus superbes maisons
S'en vont devenir des tisons.
On égorge, on brûle, on dérobe,
Le grand Palais de Deïphobe
Par le feu dévorant détruit
Tombe par terre avec grand bruit,
Le feu pousse avant sa conquête,
Et paroît vainqueur sur le faîte
De la maison d'Ucalegon.
Le Gregeois pire qu'un Dragon
Fait de nôtre Ville de Troye
Un agreable feu de joye,
Aux Troyens un feu de douleur,
La mer en change de couleur,

Et de nôtre ville brûlante
Sa ſurface eſt toute brillante,
Et moy qui ſuis un peu trop prompt,
Du poing je m'en coigne le front.
Triſtes & confus que nous ſommes,
Nous entendons les cris des hommes,
Pareils à des hurlemens d'ours,
Les trompettes & les tambours
Font un étrange tintamarre,
Nôtre famille s'en effare;
Moi-même j'en ſuis perturbé,
Je jure en chartier embourbé,
Non ſans répandre quelques larmes,
J'endoſſe à la hâte mes armes,
Ne ſongeant qu'à bien-tôt perir.
Ma femme qui craint de mourir,
Dit qu'il n'eſt rien tel que de vivre;
Me demande ſi je ſuis yvre.
Je penſay l'appeller guenon,
Et lui dire pis que ſon nom.
Enfin me voilà dans la ruë/
Furieux en cheval qui ruë,
Servi de quatre ou cinq valets
Timides comme des poulets,
Pour les aſſurer, à toute heure
Je crie: Qui va là? demeure.
Le plus ſouvent ce n'étoit rien,
Ce qui ſans doute plaiſoit bien
A tous ceux de nôtre brigade
Qui n'aimoient pas la couſtillade,
Et moins encore certains coups
Qui font au corps de vilains trous.
Pour moi je n'avois autre envie
Que de perdre bien-tôt la vie,

Mais certes j'euſſe deſiré
Que ç'eût été d'un coup fourré,
Et qu'en recevant la mort blême,
Je la puſſe donner de même
A quelques-uns de ces méchans
Qui m'ont tant fait courir les champs.
Je marchois donc de grand courage,
La larme aux yeux, au cœur la rage,
Quand je vis venir plein d'effroy
Panthus qui s'en venoit chez moy;
Ce Panthus de la citadelle
Etoit le gardien fidelle,
De Phœbus ſacrificateur,
Et paſſable gladiateur.
Le pauvre homme marchoit à peine,
Ayant quaſi perdu l'haleine
A force de crier: Au feu:
Il portoit ſon petit neveu,
Et tous nos Dieux en une hotte;
Si-tôt qu'il me voit, il ſanglotte,
Et puis me dit, tout éperdu:
Maître Eneas, tout eſt perdu;
Qu'avez-vous, mon pauvre Otriade,
Luy dis-je? Les Grecs ſont grillade
De nôtre vaillante cité,
Me dit-il: Nous avons été
Les Troyens, maintenant nous ſommes
Francs faquins. Où ſont tous vos hommes
Luy dis-je, & qu'en avez-vous fait?
Je n'en ſuis pas bien ſatisfait,
Ils ont perdu la citadelle,
J'en ſuis ſorti par une échelle,
Tous nos Dieux chargez ſur mon cou.
Lors je lui dis à demi fou:

Nôtre Citadelle eſt donc priſe ?
Helas ! Oüy, brave fils d'Anchiſe,
Me dit ce Prêtre de Phœbus,
Elle eſt priſe, & c'eſt un abus
D'eſperer y faire retraite,
La garniſon en eſt défaite,
Et pour moy qui la commandois
Voyant bien que je me perdois
Si je conteſtois davantage,
J'ay fuy comme un homme bien ſage,
Non tant pour la crainte des coups,
Que pour mourir auprès de vous.
Cette machine, cette roſſe,
Non ſans ſujet étoit ſi groſſe,
Elle étoit pleine de ſoudars,
Qui ne ſont que de vrais pendars,
Ces voleurs de nuit, dagues nuës,
Sont dans toutes les avenuës,
Aſſommant qui penſe paſſer,
Ou l'envoyant faire panſer.
Ces méchans non-ſeulement volent,
Mais frapent, tuent, & violent,
Puis après en chaque maiſon
Ils mettent le feu ſans raiſon,
Et je crois que c'eſt par malice.
De plus, Sinon eſt leur complice,
Ce Sinon que l'on vid hier
Si piteuſement larmoyer,
Et qui pire qu'un crocodille
Aujourd'huy pille notre ville.
Jupiter ſans doute irrité,
S'eſt tourné de l'autre côté.
Nôtre pauvre ville de Troye
Eſt de nos ennemis la proye,

Et les principaux des Troyens
Sont morts, ou bien dans les liens.
Vôtre discours trop nous amuse,
Cherchons la mort, quoique camuse,
Mais il faut la donner aussi
A ceux qui nous traitent ainsi.
Ayant dit ces tristes paroles,
Que quelques-uns trouverent folles,
Et vrai discours d'un furieux,
Je m'en allay roulant les yeux,
Et me rongeant les doigts de rage,
Chercher où faire du carnage.
Le grand bruit me mena tout droit
Où l'on ne mouroit pas de froid,
A cause des maisons brûlantes,
Mais de plusieurs morts violentes.
Il ne fut jamais un tel bruit,
Ici le glaive tout détruit,
Là le feu fait le diable à quatre,
On ne voit partout que combatre.
Toute la ville resonnoit
Des rudes coups que l'on donnoit.
Je ne respirois que vengeance
Contre cette maudite engeance,
Laquelle si mal à propos
Venoit troubler nôtre repos.
Enfilant une grande ruë,
Nôtre brigade fut accruë,
D'Hypanis, Dymas, Riphéus,
Et du bon vieillard Yphitus:
Corebus aussi s'y vint rendre,
Il étoit feru de Cassandre,
Et pour elle d'amour charmé,
Il avoit fait maint bout rimé.

S'il eût oüi sa prophetie,
Sa flame eût été ralentie,
Et s'il eût été bien sensé,
Il ne se fût pas tant pressé
De venir faire des fleurettes.
Je croy que de ses amourettes
Il s'est depuis bien repenti.
Et que si l'on l'eût averti
Qu'en venant faire le bon gendre,
Et les doux yeux à sa Cassandre,
On eût dû lui casser le cou,
Il n'eût jamais été si fou,
Que de venir parler de nôce
En un païs de playe & bosse,
Au bon Seigneur Messer Priam,
Mais qui n'est pas sage à son dam.
Le bon Dieu veüille avoir son ame,
Et me garder de tant de flâme.
Voyant tant de gens amassez,
Je leur dis : Nous sommes assez,
Pour avant que mourir apprendre
Que nous sçavons nôtre peau vendre
A ces larrons de nôtre bien,
Qui la voudroient avoir pour rien.
Assurément nos adversaires
Ont gagné nos Dieux tutelaires ;
Qui corrompus à beaux deniers
Ont gagné les champs des premiers,
Ils ont nôtre Ville laissée,
Allons-nous-en tête baissée
Leur montrer que nous sommes gens
A les manger à belles dents.
Je petille que je ne fasse
Sur quelque belle & large face

Des balafres de ma façon ;
Sans faire le mauvais garçon ,
Je feray voir à ces marouſles
Que l'on ne me prend point ſans mouſle
Nôtre ſalut & nôtre eſpoir
Eſt certes de n'en point avoir :
Ne nous attendons qu'à nous-mêmes ,
Et faiſons des efforts extrêmes ,
Puis que dans cette extremité
Tout autre eſpoir nous eſt ôté.
Puis je dis : Qui m'aime me ſuive,
Ils s'écrierent : Vive , vive
Le bon Seigneur maître Eneas ,
Et quiconque ne voudra pas
Le ſuivre en quelque part qu'il aille ,
Meure , & ſoit reputé canaille.
Cela dit , ſans plus differer ,
Ni plus long-temps deliberer ,
Nous allâmes plein de courage
Et de deſeſpoir & de rage ,
Donner & recevoir des coups ,
Alterez de ſang comme loups,
Quand trop preſſez de la famine
Qui leur meine guerre inteſtine ,
Ils mettent le nez hors du bois ,
Où leurs petits ſont aux abois ,
Et vont dans les prochains villages
Faire meurtres & brigandages.
Tels & même plus enragez ,
D'armes plus que d'écus chargez ,
Nous allons où la barbarie
Des Grecs exerce ſa furie ,
Tous déterminez à la mort ,
Chacun de nous ſe faiſant fort ,

Pour

Pour un coup d'en rendre au moins quatre
Aux Gregeois qui pourroient combatre.
Pour moi qui m'eût lors regardé,
De m'attaquer se fût gardé ;
Car j'avois alors le visage
D'un homme qui n'est pas bien sage ;
Mais en des malheurs si pressans
Qui peut conserver son bon sens,
Et qui n'a la mine funeste
Quand on va joüer de son reste ?
La nuit obscure nous aida,
Et le bruit des coups nous guida
Où tous ces assassins perfides
Commettoient le plus d'homicides.
Certes qui pourroit raconter
Tous ceux qu'on vit décapiter,
Toutes les femmes violées,
Et toutes les maisons volées,
Tous les beaux palais embrasez,
Les petits enfans écrasez
Sans pitié contre les murailles
Par ces sanguinaires canailles,
Bref, tout ce spectacle inhumain,
Conteroit bien jusqu'à demain,
Et n'acheveroit pas l'histoire.
Enfin nôtre ville, la gloire
Des villes qui sont de renom,
Perdit tout, excepté son nom.
La capitale de Phrygie,
Nôtre grande ville regie
Par un Prince prudent & bon,
N'est plus que cendre & que charbon.
Mais ce memorable fait d'armes
Au vainqueur coûta quelques larmes,

Les vaincus, de quelques vainqueurs
Furent les exterminateurs.
Quelquefois le courage rentre
Au pauvre vaincù dans le ventre,
Et le vainqueur par le vaincu
En a bien ſouvent dans le cu,
Ou bien dans quelque autre partie
Par le vainqueur mal garantie.
Qu'ainſi ne ſoit marchant ainſi,
Sans crainte, ſans eſpoir auſſi,
L'humeur pourtant un peu bourruë,
Au detour d'une grande ruë
Nous rencontrâmes bec à bec
Un aſſez gros eſcadron Grec.
Le conducteur de cette bande,
Deux fois plus que la nôtre grande,
Etoit un homme de renom,
Androgeos étoit ſon nom,
Parmi les Grecs grand perſonnage,
Mais lors un ſot pour tout potage.
Ce Capitaine des Gregeois
Me dit d'abord en ſon patois:
Et d'où diable, malheureux hommes,
Venez-vous au temps où nous ſommes?
Vous ne faites que d'arriver,
Penſez-vous encore trouver
Quelque choſe de bon à prendre?
Tout eſt pris, ou reduit en cendre.
Ma foy vous meriteriez bien,
Puiſque vous n'êtes bons à rien,
Qu'on vous donnât ſur les oreilles.
Vos compagnons font des merveilles,
Troye & les Troyens ſont à nous,
Nous les avons roüez de coups,

Et cependant poules moüillées,
Vos dagues claires, ou roüillées,
N'ont point sorti de vos fourreaux,
Non plus que vous de vos vaisseaux.
Les plus belles femmes de Troye
Nous servent de femmes de joye,
Et Priam qui n'est qu'un faquin.....
Je lui dis : Vous mentez, coquin,
Vous êtes le faquin vous-même,
Et puis d'une furie extrême,
Je luy donnay de mes cinq doigts,
Au beau milieu de son minois.
Puis je lui fis balafre telle
Qu'on n'en vit jamais de plus belle;
Je luy coupay de bout en bout
Le nez, l'œil, la joüe, enfin tout
Ce qui le visage compose,
Ce qui fut très-piteuse chose.
Ce coup douze points contenoit,
Et sans rien augmenter prenoit
Depuis le front du côté dextre
Jusqu'à la machoire senextre:
De ce coup si bien asséné
Il fut grandement étonné,
Vid qu'il avoit fait une faute,
Et trop tôt conté sans son hôte.
Aussi-tôt il retrograda,
Et trop tard de moy se garda.
Sa frayeur peinte en son visage.
Ainsi lorsque dans son passage
On fait rencontre d'un serpent,
Et que cet animal rampant
Que l'on a foulé par mégarde,
En siflant s'élance & se darde,

On se retire plein d'effroy ;
De même ce Grec hors de soy
Voyant qu'il nous prenoit pour d'autres,
Se démêla d'entre les nôtres,
Qui sur les siens par moy conduits,
Firent bien-tôt tant de pertuis ;
Bien que de nuit & sans chandelle,
Que de toute cette sequelle,
Un seul corps d'homme n'échapa,
La mort camuse les gripa,
Tant la fortune variable
Se montra d'abord favorable.
Corebus de ceci flatté,
Cria, C'est fort bien debuté,
Ami, poursuivons nôtre pointe,
La fortune à l'audace est jointe ;
Poussons l'affaire avec chaleur,
Et joignons à nôtre valeur
Quelque notable stratagême ;
L'ennemi nous montre lui-même
Qu'il faut tromper son ennemi,
Et qu'à Diable, Diable & demi.
Si la victoire est toûjours bonne,
Quoi que ce soit qui nous la donne,
Contre de si fiers ennemis
Tout peut être en usage mis,
Vainquons par vaillance, ou par ruse,
Le succez sera nôtre excuse,
Et si de la fid elité
Qui peut nuire à l'utilité,
La fortune pour nous se change
Et des Grecs par les Grecs nous vange,
Quittons nos armes de Bourgeois,
Et prenons celles des Gregeois,

Ainſi dangereux maſcarades,
Nous irons des ſains & malades
Tirer du ſang en quantité :
Il ne peut être que gâté
Etant à de ſi méchans hommes,
Nous le croyons fous que nous ſommes:
Mais certes quand on ſuit un fou,
On ſe caſſe ſouvent le cou.
Tout le premier il s'arme & maſque
Des armes, du glaive & du caſque
Du pauvre Capitaine Grec
Dont j'avois balafré le bec :
Sur ſon timbre au lieu de panache
Il portoit deux cornes de vache.
Riphée & Dymas, comme il fit,
Changerent d'armes & d'habit.
Ainſi que lui font tous les nôtres.
Je m'arme auſſi comme les autres,
Et de Troyens, Grecs devenus
Nous allâmes les glaives nus,
(Mais certes les Dieux bien contraires)
Chercher nos cruels adverſaires.
Nous ne fûmes pas trop long-temps
Sans en avoir le paſſe-temps,
Effrontément nous nous mêlâmes
Parmi ceux que nous rencontrâmes,
Et puis quand il fut à propos
De la part de Dame Atropos,
Nous portâmes dans leurs poſteres
Des eſtocades mortiferes,
Et diſions : Je n'y penſois pas :
Quand portant trop haut ou trop bas
Nous n'ajuſtions pas bien la botte,
L'invention n'étoit pas ſotte :

Mais malgré les Dieux & leurs dents.
Les mortels ſont bien imprudens
De penſer faire quelque choſe.
L'homme propoſe & Dieu diſpoſe.
Ainſi toute l'occiſion
Fut à notre confuſion,
Et nous gâtâmes notre affaire,
Pour en avoir voulu trop faire.
Ceux qui nous venoient rire au nez,
Se trouvoient bien fort étonnez,
Quand au lieu d'avoir des careſſes,
Les coups de nos dagues traîtreſſes
Leur faiſoient voir bien clairement
Que nous n'allions pas rondement.
Les Grecs qui de nous échaperent,
Parmi les Grecs nous décrierent;
Si bien qu'ils s'enfuyoient de nous.
Comme font les brebis des loups.
Quelques-uns, faute de courage,
S'en allerent juſqu'au rivage
Se recacher dans leurs vaiſſeaux:
Autres, de peur de nos coûteaux,
Se remirent dans la machine
Par le grand trou de ſon échine.
Où l'échelle encore tenoit,
Tant la frayeur les talonnoit.
Cependant la pauvre Caſſandre,
Que les Grecs venoient de ſurprendre
Dans le ſaint Temple de Pallas,
Empliſſoit l'air de ſes helas.
Ces Grecs les plus méchans du monde,
La traînoient par ſa treſſe blonde:
Elle levoit au Ciel les yeux,
Les yeux, car ces mal gracieux

D'un gros cordon de chéneviere
Avoient garotté par derriere
De plusieurs nœuds ses pauvres bras,
Si beaux, si blancs, si gros, si gras.
Cet objet triste & lamentable
Fut à Corebe insuportable :
Il ne pût voir ainsi traîner
Sa Maîtresse sans dégaîner.
Sur les ennemis il se darde,
Qui ne s'en donnent pas de garde,
Et sans leur demander congé,
Chamailla comme un enragé.
Tout de même qu'il fit nous fîmes,
Les attaquâmes, les battîmes ;
Ils furent bien-tôt déconfis
Par les grands exploits que je fis.
Je coupay plus de cent oreilles,
Chacun de sa part fit merveilles,
Si bien que vousissent ou non,
Sur les soldats d'Agamemnon
Nous regagnâmes la captive,
Tremblante & plus morte que vive.
Mais par un coup d'adversité
Ce beau fait d'armes fut gâté.
Au haut du Temple dont les portes,
Pour être massives & fortes,
Avoient aux Gregeois resisté,
Un grand nombre s'estoit jetté
Des pauvres Citoyens de Troye.
En pensant garder notre proye,
Nous nous sentimes d'eux chargez,
Deçûs par nos harnois chargez.
Ils nous verserent sur les membres
Plusieurs bassins & pots de chambres,

Item, pierres, bâtons, cailloux,
Et nous accablerent de coups.
Ainſi nôtre ruſe de guerre
Nous attira ce grand tonnerre ;
Mais certes jamais un guignon
N'arrive ſans ſon compagnon.
Les Grecs, nonobſtant nos panaches,
Connurent nos brutes mouſtaches,
Et qu'aſſurément nous étions
Autres que nous ne paroiſſions.
Et de vrai notre procedure
Pour les Grecs étoit un peu dure,
Et n'ayant pas fait ſeulement
Le moindre chetif compliment,
En enlevant Dame Caſſandre,
Il étoit aiſé de comprendre
Que nous nous étions ainſi mis
Les armes de nos ennemis
Pour quelque entrepriſe notable.
Celà fut trouvé vrai-ſemblable,
Et pour éviter tout danger
On eut ordre de nous charger :
Outre que la Dame enlevée
Par quelques-uns des Grecs trouvée
Belle à faire courir les champs,
Les rendoit encore plus méchans.
Les voilà deſſus nous qui fondent,
Nous les oyons venir qui grondent.
D'un côté vient le grand Ajax,
Fier comme Milord Fairfax ;
De l'autre côté les Atrides
Et les Dolopes homicides :
Nous frappons ſur eux, eux ſur nous,
Nous nous entr'aſſommons de coups.

La chose est fort peu differente,
Du fracas de quelque tourmente,
Lors que tous les vents déchaînez,
Et l'un contre l'autre acharnez,
S'entre-font sur mer & sur terre
En soufflant une rude guerre;
Sur mer font danser les vaisseaux,
Sur terre danser les chapeaux.
Dieu sçait s'ils enflent bien les joües,
Et s'ils font de plaisantes mouës.
Ils ont pour clairons enroüez,
Le bruit des arbres secoüez.
Cependant l'humide Nerée
Court par tout la face effarée,
De voir tout son païs salé
Par ces chiens de vents boursoufflé.
Les vents Eure, Note & Zephire,
S'étouffent, mais non pas de rire,
Ou bien à force de souffler
Ce qui fait leurs giffles enfler.
Autres vents dont les noms j'ignore,
Car je sçai qu'il en est encore,
Outre ceux que j'ay pû nommer
Plus de vingt sur terre & sur mer,
Tantôt à force de soufflades,
Le gagnerent sur leurs camarades,
Et tantôt sont d'eux resoufflez
Lâchans le pied fort essoufflez.
Tout de même nous tous ensemble
Gregeois & Troyens, ce me semble,
Poussans, & puis étant poussez,
Blessans, & puis étant blessez,
Et faisant à l'envi carnage,
Ressemblons fort bien à l'orage,

Dont je viens de faire un portrait,
Qui me semble être assez mal fait.
Mais reprenons nôtre mêlée.
Chorebe fut de Penelée
En quatre ou cinq coups dépêché ;
L'autel de son sang fut taché.
Près de lui chut aussi Ryphée,
D'un demesuré coup d'épée,
Qui lui fendit tout le côté,
Sans respecter sa probité.
Dymas chut d'un coup d'arbalête,
D'Ypanis on fendit la tête ;
Et Panthus quoi qu'homme pieux,
Et sacrificateur des Dieux,
Perdit son sang par une artere,
Nonobstant son saint caractere,
Et son benoît bonnet quarré,
Ce grand coup lui fut desserré.
La mort beaucoup d'autres empoigne.
Que maudite soit la caroigne
Tant & tant elle en attrapa.
Si maître Enée en échapa,
O cheres personnes grillées !
Cheres cendres éparpillées !
Je veux bien vous prendre à témoin
Si ce ne fut mon plus grand soin
D'avoir aussi quelque venuë,
Et si je n'allay dague nuë
Par tout où l'on frappoit bien fort,
Afin de recevoir la mort :
Mais les destins ne le voulurent,
Et malgré moy me secoururent.
Le vieil Iphitus comme moy,
Je ne vous puis dire pourquoi,

N'ayant plus qu'une dent en bouche,
Fut lors preſervé de la touche :
Auſſi fut Pelias le bon,
Fort incommodé d'un jambon,
Pour un coup qu'autrefois Uliſſe
Luy fit par derriere en la cuiſſe,
Partant peu propre & mal diſpos
A ſe garantir d'Atropos.
Mais pour une raiſon cachée
Nôtre chair ne fut point touchée.
Nous nous trouvâmes hors de là,
Le Ciel ſans doute s'en mêla,
Et voulut prendre la conduite
De nôtre troupe à trois reduite.
Lors un bruit de cris & de coups,
Du Palais Royal juſqu'à nous,
Se faiſoit aiſément entendre,
Les Grecs l'aſſiegeoient pour le prendre,
Et les Troyens deſeſperez
En ce dernier lieu reſſerrez,
Tâchoient de vendre cher leurs vies,
Et de leurs femelles ravies
Par quelque grande occiſion
Vanger la conſtupration.
Quelques Grecs plantoient des échelles,
Autres mettoient bancs ſur bancelles ;
Bancs & ſoldats ſe répandoient
Quand d'enhaut cailloux deſcendoient,
Grimpans comme chats contre un arbre,
Ils ſe coulent le long du marbre,
De la main gauche ſe couvrant,
Et de la droite aſſaut livrant
Aux défenſeurs de la muraille,
Un carneau de pierre de taille

Par un ſoldat eſt empoigné,
Auquel le bras étant roigné,
Le pauvre malheureux ſoudrille
Tombe, s'acroche à une grille,
Et demeure là ſuſpendu,
Criant en Grec, Je ſuis perdu.
Les Troyens de tout ſont des armes,
Et non ſans répandre des larmes,
Jettent contre ces inhumains,
Ce qui ſe trouve ſous leurs mains.
Un Grec eut la tête caſſée
D'un coup de la chaiſe percée
Du Roy Priam, mais ce malheur
Fut recompenſé par l'honneur.
Chevrons dorez, poutres dorées,
Ne ſont non plus conſiderées,
Qu'un gros bâton, bûche & fagot:
Un caillou va comme un lingot,
Chaiſes, fauteüils, tables, bancelles,
Vazes, cabinets, plats, vaiſſelles,
Bref tous les meubles précieux,
Juſqu'aux ſimulacres des Dieux,
A la foule ſe viennent rendre
Au ſoldat qui vient pour les prendre.
Mais plus vîte qu'il ne voudroit.
Je ſçavois un certain endroit,
Où par une porte ſecrette,
On pouvoit entrer en cachette,
Et ſortir ſans être apperçû;
Ce lieu de tous n'étoit pas ſçû.
C'eſt par là que Dame Andromaque
Devant cette funeſte attaque
Le vieil beau-pere viſitoit,
Et Aſtianax lui portoit,

Dont Dame Hecube étoit ravie.
Elle l'aimoit plus que ſa vie :
Quand petit encore il étoit
En ſes bras ſouvent le portoit,
Et ſouvent de ſes mains Royales,
Luy remuoit ſes langes ſales,
Et cette bonne mere-grand,
Quand il devint un peu plus grand,
Faiſoit avec lui la badine,
L'entretenoit de Meluſine,
De Peau-d'âne & de Fierabras,
Et de cent autres vieux fatras.
Cet enfant étoit ſon idole,
Et la vieille en étoit ſi folle,
Qu'avec lui trouſſant hocqueton,
Entre les jambes un bâton,
Elle couroit la pretantaine
Juſqu'à perdre ſouvent l'haleine;
Andromaque s'en tourmentoit,
Connoiſſant bien qu'on le gâtoit.
Priam le voyant à toute heure
S'empiffrant de pain & de beure,
Diſoit avec ſeverité,
Ce ſera quelque enfant gâté.
Hecube n'en faiſoit que rire,
Et ſa mere n'oſoit rien dire.
C'eſt aſſez parler de cela,
Ce fut par cette porte-là
Que dans le Palais nous entrâmes,
Sans être apperçûs nous montâmes
Par un eſcalier derobé,
En un lieu fait comme un jubé.
J'y trouvai des gens de tous âges
Qui voüoient des pelerinages.

Nôtre abord les encouragea,
Et pas un d'eux plus ne songea
Qu'à vendre cherement sa vie.
Pour moi qui n'avois autre envie,
Que de joüer aux Grecs un tour,
Près de moi je vis une tour,
Dont pouvoit étant renversée,
Mainte tête être concussée,
Et maints bras être disloquez
De ceux qui nous tenoient bloquez.
De quatre piliers soutenuë,
Elle se moquoit de la nuë,
Comme auroit fait un gros écueil:
Tout y sembloit petit à l'œil,
Et de là Priam au nez croche,
Avec des lunettes d'approche,
Souvent sur mer épilogoit
L'ennemi qui sur mer voguoit.
Là l'on voyoit toute la plaine,
Là souvent quand elle étoit pleine
De Grecs & Troyens combatans,
(Helas le maigre passe-temps!)
Les Dames & Vieillards de Troye
Venoient non pas à grande joye,
Voir ce jeu de Gladiateurs
Si mal plaisant aux spectateurs.
Cette tour lors mal assurée
Par secousse reïterée,
Pouvoit fort bien prendre le saut,
Et gâter ces donneurs d'assaut.
Elle fut bien-tôt ébranlée,
Et tôt après prit sa volée
Ainsi que tout corps pesant doit,
Vers son centre, où pas n'attendoit

Le soldat si grosse grenade
Qui troubla toute l'escalade.
Vôtre serviteur ne conta
Combien elle en escraventa,
Je ne vous le dirai donc mie,
Mais bien que plus d'un Jeremie,
Fit grande lamentation
Sur une si noire action.
La chûte de cette tourelle
A plusieurs Gregeois fut mortelle;
L'assaut pourtant point ne cessa,
Mais de plus beau recommença.
Pyrrhus paroît entre les autres
Aspre à la ruine des nôtres,
Et ce dangereux Cavalier
Fait tout seul autant qu'un belier.
Il tâche d'enfoncer la porte,
Et la bat d'une étrange sorte.
Un harnois luisant & poli
Le rend plus affreux que joli.
Le fer tranchant en sa main brille.
Bref, ce determiné soudrille
Ne represente pas trop mal
Le serpent vilain animal,
Quand la froidure étant passée,
Ayant peau nouvelle endossée,
Et repris nouvelle vigueur,
Son corps n'est plus dans la langueur,
Que la mauvaise nourriture
Et la rigueur de la froidure
Lui causoit, tandis que l'hyver
Dépoüilloit les champs de leur ver.
Paré d'une nouvelle écaille
Qui lui sert de jaque de maille,

Le compagnon s'en va rampant
Fort satisfait d'être serpent :
Il se racourcit, il s'allonge,
Sort de soi-même, & s'y replonge,
Restauré du Soleil nouveau,
Et défait de sa vieille peau,
Sa langue à trois pointes il darde ;
Homme ou femme qui le regarde
Et l'oit horriblement siffler,
De peur n'ose quasi souffler :
Ce jeune Pyrrhus tout de même,
Pyrrhus, si l'on veut Neptolesme,
Suivi du puissant Periphas
Aussi membru qu'un Elephas,
D'Automedon piqueur d'Achille,
A dompter chevaux très-habile,
Et qui dans la selle à piquer
Souloit d'un cheval se moquer,
Luy fit-il le saut de la carpe,
De plus gentil sonneur de harpe :
Sans cette harpe à point nommé
J'eusse mal-aisément rimé.
Item, l'escadre Syrienne
Redoutable à la gent Troyenne,
Tous ces gens-là sur la maison
Décochoient tison sur tison.
Pyrrhus d'une hache tranchante
Sur la porte à grands coups charpente.
Ce maître faiseur de coupeaux,
En tranche bien-tôt les pôteaux,
Tout ainsi qu'il eût fait des raves,
Son pere le patron des braves
En bonne foy n'eût pas fait plus.
Priam, & son monde reclus,

A chaque coup que ſa main donne
Dont le vaſte palais reſonne,
Fait de pitoyables helas,
Priant Dieu qu'il ſoit bien-tôt las,
Et n'acheve point ſa beſogne.
Luy, ſi bien taille & ſi bien rogne,
Qu'à la fin dans le Royal huis,
Il fait un grand vilain pertuis,
Ou grande vilaine fenêtre.
Par là commença de paroître
Au lieu d'un viſage de bois
La demeure de tant de Rois
Juſqu'à ce temps inviolable.
Par là le Grec impitoyable
Put penetrer dans ces ſaints lieux,
Et porta ſes profanes yeux
Au travers des longues allées,
Juſqu'aux cours les plus reculées.
Par là quelques Troyens armez,
Du ſeul deſeſpoir animez,
Pour la plûpart Soldats des gardes,
Furent vûs avec hallebardes,
Eſpadons, mouſquets & fuſils.
Les pauvres gens, que feront-ils,
Que ſe faire couper les gorges,
Quoi qu'armez comme des ſaints Georges?
Pleurs, ſoûpirs, lamentations,
Cris, ſanglots, exclamations
Dans le Palais ſe firent entendre.
Il ne faut être guere tendre
Pour n'avoir pas le cœur ſerré,
De ce pauvre peuple effaré.
Les femmes plus mortes que vives,
De crainte de ſe voir captives,

Et de quelque choſe de pis,
De la main ſe battent le pys,
Et courent comme écervelées
Par le Palais échevelées,
Se regardent d'un œil mourant,
Et s'entr'embraſſent en pleurant.
Pyrrhus digne fils de ſon pere',
Par ſes grands coups ſi bien opere,
Qu'enfin par la bréche il entra,
Et défit ceux qu'il rencontra
A la défenſe de la porte;
Peu lui ſervit d'être ſi forte,
Et d'être faite de merrain,
Tout parſemé de cloux d'airain.
Les pôteaux hors des gonds tomberent,
A la foule les Grecs entrerent:
Tous ceux qu'ils trouverent armez
Furent bien-tôt d'eux aſſommez.
Les ſoldats, maudite canaille,
Ebaudis comme rats en paille,
Troublerent toute la maiſon,
Sans qu'on en pût avoir raiſon.
Ainſi la riviere de Loire
Qui donne à tant de gens à boire,
Quand elle ſort hors de ſon lit,
Bouleverſe, à ce qu'on m'a dit,
Ce qu'on appelle la levée,
Et par cette digue crevée,
S'épand dans les champs labourez,
Entraîne les bœufs effarez
Pêle mêle avec les étables,
Et fait force gens miſerables,
Qu'elle force ainſi ſans bateau,
D'aller à l'Hôpital par eau.

L'application eſt facile :
Tout de même en ce ſaint azile,
Je vis entrer tous ces méchans
Comme un fleuve fait dans les champs ;
Je vis le cruel Neptoléme,
De rage le viſage bléme,
Et les Atrides carnaciers,
Enſanglantant leurs bras d'aciers.
Et ce que je n'approuvay guéres,
Je vis donner les étrivieres
A Priam par Agamemnon.
On a voulu dire que non ;
Mais c'eſt une choſe certaine,
Qu'il en eut une cinquantaine,
Et qui pis eſt, à tour de bras ;
Ce bon vieillard grand, gros, gris, gras,
Eut par ces coups de diſcipline,
Peau de tafetas de la Chine.
Il porta le tout conſtamment,
Et plus que laconiquement.
Certes le Grec eut peu de gloire
De faire une action ſi noire :
Mais ſon frere ne fit pas mieux,
Je le vis de mes propres yeux,
Qui traîna par ſes blanches treſſes
Hecube, & ſur ſes pauvres feſſes
Donna force coups d'éperon :
Et puis par ce même larron,
Je vis de grands coups d'écourgées,
Les cent Brus de Priam chargées,
Et deſſus le ventre & par tout :
C'étoit trop les pouſſer à bout,
Et trop peu reſpecter les Dames :
Mais les Grecs ſont de vrais infâmes.

De Priam les lits nuptiaux,
Cinquante en nombre & tous fort beaux,
Car ils étoient tous d'étamine,
Luſtrez, & d'étoffe bien fine,
Et la crêpine, & le molet,
Moitié ſoye, & moitié filet,
Et de plus brodez à l'aiguille,
Furent gripez par le ſoudrille.
Tout fut par le Grec diſſolu,
Pillé, briſé, brûlé, polu.
Peut-être vous êtes en peine,
O grande & charitable Reine,
De ſçavoir après tout cela
Comme du vieil Prince il alla:
En voici la fin veritable.
Ce bon Priam ſi venerable,
Se voyant ainſi fuſtigé,
Ses enfans morts, ſon bien mangé,
Sa pauvre femme éperonnée,
Enfin ſa maiſon ruinée
Par les ſoldats qui ſont dedans,
Il alla s'armer juſqu'aux dents,
Mit à ſon côté la rapiere,
Rondache devant & derriere,
Prit en ſes mains un grand épieu,
Et revint ainſi jurant Dieu,
Rejoindre les Dames troublées,
Leſquelles s'étoient aſſemblées
A l'entour d'un autel couvert,
D'un laurier au feüillage verd.
Là ſe faiſoient les ſacrifices,
Afin de ſe rendre propices,
Les Dieux Lares, ou protecteurs,
Ou plûtôt lâches deſerteurs,

Ainſi des colombes tremblantes,
Quand après des flâmes volantes,
Une grande tempête ſuit,
Avec grand deſordre & grand bruit,
Le troupeau volant ſe raſſemble,
Et n'eſt pas une qui ne tremble
De voir coups de foudres ſi drus:
La Reine de même & ſes Brus,
Se tapirent l'une dans l'autre,
Diſans tout bas leur patenôtre:
Car elles craignoient de mourir.
Or la Dame voyant courir,
Non pas auſſi vîte qu'un Baſque,
Son vieil mari chargé d'un caſque,
Et de tout le harnois complet,
S'appliquant de rage un ſoufflet,
Elle oſa bruſquement lui dire,
Vous voulez donc nous faire rire,
Lors qu'il faut ſonger à la mort?
Ha vraiment vous me plaiſez fort,
Retranché dans une cuiraſſe,
Comme un Capitaine Fracaſſe.
Hé! mon bon homme, de par Dieu,
Quittez la rapiere & l'épieu:
Que Vôtre Majeſté rengaine,
Puiſqu'il faut mourir de la gaine
Quand on a frapé du coûteau.
Nôtre Hector qui gît au tombeau,
Dans une ſi fâcheuſe affaire,
N'eût fait que de l'eau toute claire.
Si vous me croyez, mon bon Roy,
Venez-vous ſeoir auprès de moy.
Priam s'aſſit de bon courage,
Sans fanfaronner davantage,

Dans une grande chaise à bras,
Dont le velours étoit bien gras.
Un de ses fils nommé Polite
Arriva là, courant bien vîte :
Il avoit beau des yeux chercher,
Quelque endroit où se bien cacher,
Pyrrhus qui de près le talonne,
Fort peu de relâche lui donne :
Il couroit de peur de mourir,
La peur l'empêchoit de courir,
Et lui donnoit bien fort la fievre.
Heureux si craignant comme un lievre,
Il eût pû courir aussi fort.
Ce fier chevalier de la mort
Lui tient le fer près de l'échine,
Et déja sa main assassine,
A d'un puissant estramaçon
Amoindri son nez d'un tronçon.
Enfin un coup de cimeterre
Lui fait donner du nez en terre,
Aux pieds de son pere effaré,
Auquel un trépas assuré
Ne put lors empêcher de faire
Reprimande à ce sanguinaire.
Il lui dit, Pour un si beau coup
Tu t'es vraiment pressé beaucoup :
Tu soüilles, homme trop colere,
Du sang d'un fils, les yeux d'un pere.
O bourreau ! par qui mes vieux ans
Ont des objets si peu plaisans !
Que le Ciel bien-tôt te le rende !
Une inhumanité si grande
Ne peut être que d'un vaurien ;
Achille fut homme de bien,

Quoi qu'il fût ennemi des nôtres :
Toi, ſon fils, à d'autres, à d'autres,
Tu n'es que le maudit bâtard,
D'une truye & d'un leopard.
Achille eut pitié de mes larmes,
Quand mon fils tomba ſous ſes armes,
Il reſpecta mes cheveux gris,
Se laiſſa toucher à mes cris.
Et de ſon vin il me fit boire,
Dont il acquit beaucoup de gloire.
Mais pour toi tu n'es qu'un grand fou,
A qui je vai rompre le cou.
Cela dit, d'une main debile,
Il lança ſur le fils d'Achille
Un dard qui certes le toucha,
Mais qui ſeulement écorcha
Le bord de ſa forte rondache.
Il en rit un peu le bravache,
Et de ce que faiſant effort,
Afin de le fraper plus fort,
Il étoit cheu ſur le derriere,
D'une pitoyable maniere.
Si-tôt qu'il eut pris ce grand ſaut,
Dans le ſang de ſon fils tout chaut,
Sa chevelure non roignée,
Par le Gregeois fut empoignée,
De laquelle cet inhumain
Fit deux tours autour de ſa main :
De l'autre levant ſon épée,
Dans le ſang de ſon fils trempée,
Il la mit *Capulo tenus*,
Par l'endroit qu'on appelle *Anus* :
Puis d'un coup lui coupa la tête.
Ainſi fortune male-bête,

Par un vrai tour de ſon métier,
Fit voir qu'il ne s'y faut fier:
Priam, ce grand Roy de Phrygie,
Par qui fut ſi long-temps regie
La plus ſuperbe des citez,
Après tant de proſperitez
Qui le rendoient conſiderable,
Git mort étendu ſur le ſable.
Ce grand Monarque des Troyens,
Après la ruine des ſiens,
N'a pas ſeulement ſepulture,
Et fait des oiſeaux la pâture;
Bref, le plus grand Roy qui fut onc,
N'eſt plus rien qu'un grand vilain tronc:
Cet extréme malheur des autres,
Me fit ſouvenir que les nôtres
Par moi laiſſez en la maiſon,
En une pareille ſaiſon,
Pourroient bien avoir fin pareille;
Lors je dis me gratant l'oreille,
Autant il nous en pend à l'œil,
Il me faudra porter le deüil
De mon pere & de ma Creüſe;
L'un & l'autre à bon droit m'accuſe,
Et d'être un fils ſans amitié,
Et de n'aimer pas ma moitié:
Et mon fils de qui tant j'eſpere,
Donne au diable Monſieur ſon pere:]
Allons donc mourir auprès d'eux,
Le trépas ailleurs très-hideux,
Me ſera là très-agreable,
Ou pour le moins très-honorable.
Corps d'homme n'étoit avec moi,
Les uns m'avoient quitté d'effroi,

Pluſieurs

Plusieurs avoient perdu la vie,
Ausquels je portay grand envie,
Et si lors je ne me défis,
Mon pere, ma femme & mon fils
En furent, & non autre chose,
La legitime & seule cause.
Mais un objet qui me fâcha,
D'aller plus outre m'empêcha :
Je vis dans le Temple de Veste,
Des Troyens la fatale peste,
Dont chaque mari fut un sot,
Qui se cachoit sans dire mot,
Je veux dire la fausse Helene,
Si funeste à la gent Troyenne,
Redoutant le juste courroux,
Et des Grecs & de son époux ;
Elle s'étoit là retirée,
Toute seule, & mal assûrée ;
Lors je dis, la louve qu'elle est,
Dieu me pardonne, s'il lui plaist,
Reverra la Lacedemone,
Et là portera la couronne,
Tandis que des pauvres Troyens,
Ou brulez, ou mangez des chiens,
Il ne restera sur la terre
Que ceux qu'y laissera la guerre,
Pour mourir de froid & de faim,
Et pour y demander leur pain.
Non, non, la raison me conseille
De couper le nez & l'oreille
A cette maudite putain,
A ce malencontreux lutin ;
Qui tant de sang a fait répandre,
Par qui nôtre ville est en cendre,

Et les Troyens morts ou captifs,
Hormis ceux qui ſont fugitifs ;
Dieu ſçait comme elle ſera piece
Quand elle ſera dans la Grece,
De Priam & de ſes enfans,
Et fera rire à nos dépens
Les deſtructeurs de nôtre Empire ;
Je penſe déja l'oüir rire,
Et bien faire le goguenard,
Menelaüs le franc cornard :
Elle a cauſé nôtre ruine,
Elle en perdra nez & narine ;
Oüi, je m'en vai lui retrancher
La peine de ſe plus moucher.
Il eſt vrai, frapper une femme
A bien quelque choſe d'infame,
J'en puis être d'aucuns blâmé,
Mais auſſi ſerai-je eſtimé
D'avoir puni cette coureuſe,
Aux ſiens comme à nous dangereuſe.
Cela dit, j'allois l'empoigner
Pour oreille & nez lui roigner,
Quand la Ducheſſe de Cythere,
Ma tres-belle & tres-bonne mere,
Me donna bien fort ſur les doigts
De la main, dont je prétendois
Saiſir au colet la Spartaine.
Cette apparition ſoudaine,
Non pour un peu m'emplit d'effroy :
Car elle parut devant moy
Comme choſe du Ciel tombée,
Et non pas à la derobée ;
Ou ne ſe montrant qu'à demi,
Comme d'autrefois endormi

Confuſément je l'avois vûë :
Mais alors elle étoit pourvûë
De tous les celeſtes appas,
Que les hommes mortels n'ont pas.
Ce coup dont ma main fut cinglée,
Et dont j'eus l'ame un peu troublée,
Me fit dire, en quoi j'ai grand tort,
Certain mot qui l'offenſa fort.
Elle me dit rouge en viſage,
Vraiment je vous croyois plus ſage,
Fi, fi, je ne vous aime plus :
Je ſuis de quatre doigts perclus,
Lui dis-je, & qui diable ne jure
Alors qu'on reçoit telle injure ?
Et bien ne jurez donc jamais,
Dit-elle : Je vous le promets,
Lui dis-je, & tréve de houſſine,
Car il n'eſt divin ni divine,
A qui, s'il m'en faiſoit autant,
Je ne le rendiſſe à l'inſtant.
Songez que je ſuis vôtre mere.
Me repartit-elle en colere,
Et parlez moins, ou parlez mieux,
Vous faites bien le furieux
Contre une femme deſarmée :
Quand bien vous l'auriez aſſommée,
Seriez-vous mieux d'un quart d'écu ?
Vous nommez ſon mari cocu,
Avez-vous manié ſa tête ?
Eſt-il cornu comme une bête ?
Dites-moi, ſeriez-vous content,
S'il en diſoit de vous autant ?
Méchant fanfaron que vous êtes,
Vous ne ſçavez ce que vous faites.

Vous auriez bien plus de raiſon,
De retourner à la maiſon,
Secourir vôtre pauvre pere,
Qui ſans doute ſe deſeſpere,
Non tant de Troyens déconfis,
Que de Creüſe & de ſon fils.
Ce cher fils, cette chere femme,
A qui ſans moi le Grec infame,
Auroit pis fait qu'aux pauvres gens,
Ne font les diables de Sergens.
Vous accuſez la pauvre Heleine,
D'avoir perdu la gent Troyenne;
Vous n'êtes qu'un mal aviſé,
Vous vous prenez au plus aiſé;
Le deſtin ſeul en eſt la cauſe,
Qui de nos Dieux mêmes diſpoſe.
Tout dépend de ſa volonté,
Il a dès long-temps arrêté,
Que la grande ville de Troye,
Seroit faite des Grecs la proye.
A moins que d'être illuminez,
Les mortels plus loin que leur nez,
Ne peuvent jamais voir les choſes,
Bien loin d'en connoître les cauſes:
Qu'ainſi ne ſoit, preſentement
Vous ne pourriez voir nullement,
Si je ne diſſipois la nuë,
Qui vous en empêche la vûë.
Le Dieu qui porte le trident,
A perdre vôtre ville ardent,
Voyez comme il égale aux herbes,
Les bâtimens les plus ſuperbes;
Si bien il la démolira,
Que Troye en Troye on cherchera,

Junon la cotte retroussée,
Paroît sur la porte de Scée,
Qu'elle vient de mettre dedans,
Couverte de fer jusqu'aux dents.
Oyez un peu comme elle crie,
Et comme avec sa voix de truye,
Que l'on entend jusqu'à la mer,
Elle s'efforce d'animer
Le soldat qui selon sa rage,
N'est pas assez âpre au pillage.
Voyez la méchante Pallas
Branlant son large coutelas,
Sur le haut de la citadelle;
Voyez comme cette pucelle,
D'une pitoyable façon,
Mieux que ne feroit un maçon,
Démolit, sape, brise, taille,
La plus grosse & forte muraille.
Elle s'échauffe en son harnois;
Ainsi quand il abat des noix,
Le corbeau qui n'est qu'une bête,
Travaille de cul & de tête;
Sa Gorgone aux crins de serpens,
Face large de deux empans,
Fait une vilaine grimace,
A qui la regarde à la face.
Jupiter pere de nous tous,
Se declare aussi contre vous,
Et donne un esprit de pillage
Aux Grecs dont il croît le courage,
Et n'est pas que le bon Seigneur,
Quoique d'ailleurs homme d'honneur,
N'ait derobé quelque chosette,
Pour regaler quelque coquette.

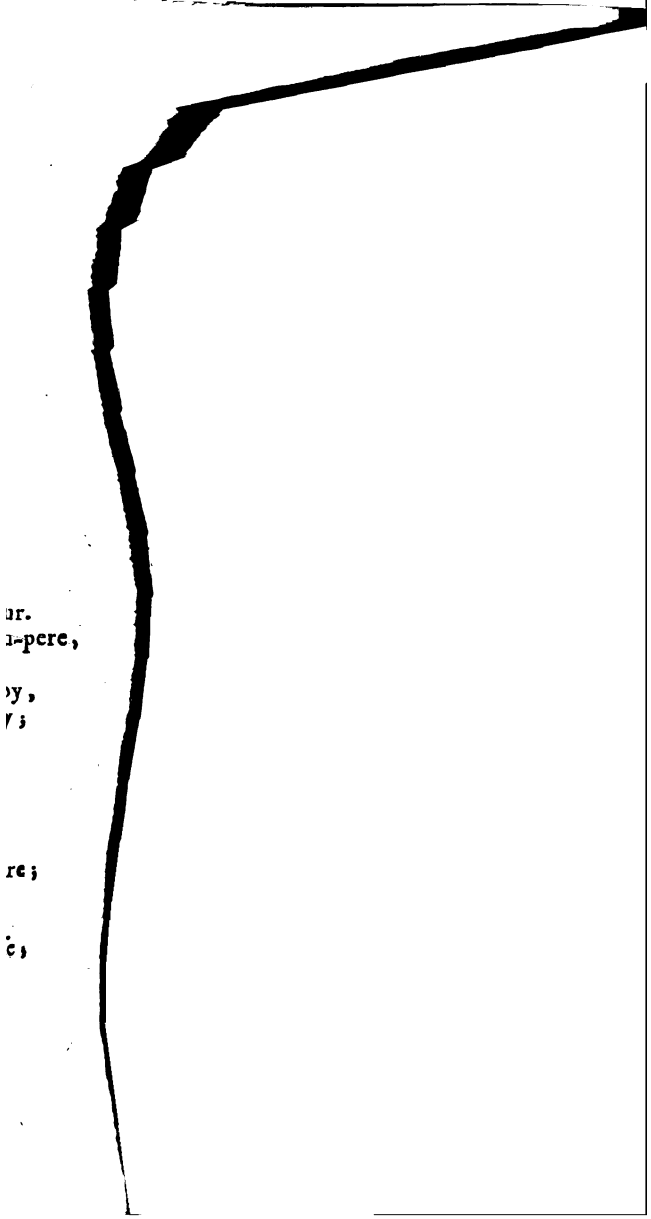
Certes j'en ai l'esprit marri.
Mais jusqu'à mon sot de mari,
Il n'est de la celeste bande,
Divinité petite ou grande,
Qui contre la pauvre cité
Ne fasse acte d'hostilité :
Fuyez donc, je vous en conjure,
Ne vous piquez point de bravure,
Il fait ici mauvais pour vous
Vous n'y gagnerez que des coups.
Sans moi vôtre pauvre famille
Sentiroit la main du soudrille :
Mais jusqu'ici par mon moyen
Les choses y vont assez bien.
Penser remonter sur sa bête,
C'est vouloir se rompre la tête.
Allez, je vous protegeray,
Près de vous toûjours je seray :
Lors que vous serez en ma garde,
Au diable si l'on vous regarde,
Bien loin de vous oser toucher :
Mais vîte il se faut dépêcher.
Elle n'en dit pas davantage,
Et puis se couvrit d'un nuage.
Lors je vis que de la cité,
Elle m'avoit dit verité :
Je vis par tout objets funestes,
Je vis aussi les Dieux celestes
D'une extraordinaire grandeur,
Dont je n'eus pas petite peur :
Parmi ces personnes divines,
J'en vis de tres-mauvaise mine,
Pour lesquelles sans passion
J'aurois bien-tôt aversion.

O Dieu ! l'épouvantable image,
Qu'une ville mise au pillage ;
On ne voit que piller, brûler,
Sur les cendres le sang couler,
Soldats qui tuent, gens qui meurent,
Peu qui rient, beaucoup qui pleurent,
Les grands Palais tomber à bas,
Et n'être plus que des plattras.
Il en est tout ainsi d'un orme
Beau pour sa taille, & pour sa forme,
Lors qu'étant par le pied sappé,
Et long-temps coup sur coup frappé,
Il branle sa perruque verte,
Signe de sa prochaine perte ;
Son gros tronc se fend par éclats,
Un cri semblable à des helas,
Accompagne sa cullebute,
Il hesite devant sa chûte,
Examinant de quel côté
Son grand corps sera mieux gîté :
Enfin il tombe sur les hanches,
Se cassant les bras ou les branches.
Ainsi nôtre pauvre cité,
Après avoir long-temps été
Des citez la plus renommée,
Est comme en soi-même abîmée.
Or moi voyant que tout de bon
Elle étoit reduite en charbon,
Et que ma mere étoit partie,
Je crus que quitter la patrie
En un malheur tout évident,
Etoit faire en homme prudent.
Sans recevoir aucun dommage,
Je passay couvert d'un nuage

Au travers des feux allumez,
Et de nos ennemis armez.
A mon logis je frappe en maître;
On me cria par la fenêtre
Que l'on n'ouvroit jamais la nuit,
Et que je faisois trop de bruit:
Et moi je refrappe & refrappe,
Et las de coigner, je m'échappe
A dire des mots outrageans:
Ma femme, mon fils & mes gens
Tout mon saoul me laisserent batre,
Et par frayeur ou pour s'ébatre,
Me firent garder le mulet:
Enfin pourtant un gros valet
Me vint ouvrir malgré la bande,
A qui je fis la reprimande,
Mais ma femme pour m'appaiser,
Et mon fils, me vinrent baiser.
Je dis à Monseigneur mon pere
Tout ce que m'avoit dit ma mere,
Et qu'il falloit gagner païs.
Il nous rendit tous ébahis,
Quand il dit, pour moi je demeure,
Allez-vous-en, à la bonne heure,
Vous autres dont les jeunes ans,
Après des malheurs si pesans,
Pourront autre part que dans Troye
S'en donner encore à cœur joye.
Si le Ciel m'eût voulu sauver,
Qui l'empêchoit de conserver
Une ville si belle & bonne?
Mais puisque le Ciel l'abandonne,
Et qu'Ilium des Grecs pillé
N'est plus rien qu'un champ tout grillé,

Vie illard

Vieillard plus que sexagenaire,
Il ne me reste rien à faire,
Que d'aller l'épée à la main
Irriter un Grec inhumain,
Qui sur mon pauvre corps s'acharne,
Et peut-être que quelque darne
De son corps il y laissera ;
Chacun fera comme il pourra :
On me dira, sans sépulture
Vôtre corps sera la pâture
De quelque chien ou quelque loup :
La peste que le monde est fou !
Que m'importe que ma carcasse,
A la faim d'un loup satisfasse,
D'un chien, d'un vautour, d'un corbeau ?
Mon destin sera-il plus beau,
Si dans du linge empaquetée,
Elle est par les vers grignotée ?
Si les Troyens brûloient leurs morts,
Au lieu d'en enterrer les corps,
Le Poëte ici s'entre-taille ;
Mais, ô bon Lecteur, tout coup vaille,
Il importe peu que Scarron
Altere quelquefois Maron.
Revenons à Messire Anchise :
Quand on a la perruque grise,
Ajoûta-t-il, on ne doit pas
Redouter beaucoup le trépas.
Vieil, cassé, mal propre à la guerre,
Je ne sers de rien sur la terre ;
Spectre qui n'ay plus que la voix,
J'y suis un inutile poids,
Depuis le temps que de son foudre
Jupin me voulut mettre en poudre :



Pouvoit trouver quelque reſſource.
Grace à Dieu, j'ai fort bonne bourſe,
En quelque païs étranger
Nous euſſions eu de quoi manger:
Mais en vôtre Philoſophie,
Qui n'eſt qu'une pure folie,
Vous avez crû qu'être aſſommé,
Etoit mourir bien eſtimé;
Vous avez une ſotte envie,
On en a pour toute ſa vie,
Quand on eſt dans le monument
Une minute ſeulement.
Pyrrhus ne tardera plus guere,
Sans doute à la moindre priere,
De ſon bras vous ſerez ſervi;
Je croi bien qu'il ſera ravi
De tuer toute une famille
De ſa dague faite en faucille;
Comment il ſe gobergera,
Quand enſemble il égorgera,
Femme, mari, pere, grand-pere,
L'enfant & Madame ſa mere.
Ha vraiment, ma chere Venus,
Tous vos beaux argumens cornus
Pour me perſuader de vivre,
Et pour m'obliger à vous ſuivre,
N'étoient donc que pour m'attraper,
Je ne m'y laiſſe plus duper.
Vîte qu'on me donne mes armes,
Je veux auſſi coûter des larmes,
A quelques-uns de nos ennemis.
Au moins me ſera-t-il permis
De vous ſuivre, me dit Creüſe:
Mais tout à plat je la refuſe:

J'en fis de même à mon enfant,
Dont il fut assez mal content.
Je me faisois tenir à quatre,
Comme quand on va pour se battre,
Et n'étois pourtant pas fâché,
D'en être des miens empêché.
Ma femme & toutes ses servantes
Faisoient à l'envi les dolentes;
Mon fils m'embrassoit les genoux
Au grand étonnement de tous;
Une flâme du Ciel issuë,
Sur ce cher fils fut apperçûë:
Nous nous mîmes tous à soufler,
Croyant qu'elle l'alloit brûler.
Nous soufflâmes & resoufflâmes,
Fort peu de chose nous gagnâmes,
Malgré nous ce feu violet
Lui grilla tout le poil folet.
Mon pere voyant le prodige,
Dit: Que personne ne s'afflige,
Ce feu qui m'a tout ébloüi,
Et dont je suis bien réjoüi,
N'est ma foi pas un feu volage.
O grand Dieu, fais que ce presage
Soit par quelqu'autre confirmé.
Un coup de foudre à point nommé,
A main gauche se fit entendre:
Sans autre témoignage attendre,
Mon pere dit: Ainsi soit-il;
Puis ensuite d'un saut gentil,
Il fit deux fois la reverence;
Ayant fait signe à l'assistance
Qu'il faloit qu'on en fît autant,
Nous sautâmes tous à l'instant.

Ayant bien ſauté comme pies,
Ou bien plûtôt comme gens pies,
Nous reniflâmes à l'envi,
Car ce tonnerre fut ſuivi
De certaine odeur ſulphurée :
Puis la maiſon fut éclairée
D'un feu luiſant comme un tiſon
Qu'on vit ſur ladite maiſon.
Ce Phare, ou plûtôt cette étoile,
Alla tout droit, perçant le voile
De cette triſte & noire nuit,
Et Dieu ſçait ſi mon œil la ſuit,
Dans la forêt d'Ida ſe rendre ;
Il nous fut aiſé de comprendre
Que c'étoit un diſcours divin ;
Car par elle dans ſon chemin
Comme bien ſage & bien ſenſée,
Trace luiſante fut laiſſée.
Lors mon pere tout ébaudi,
Cria : Mon fils, je m'en dédi,
Me voilà très-content de vivre,
Et très-reſolu de vous ſuivre
En quelque part que vous irez,
Et partiray quand vous voudrez,
Afin que perſonne n'en doute,
Malgré mon incommode goute.
Puis il fit genuflexion,
Et dit avec devotion :
O bon Dieu, qui nous prens en garde,
Que ton œil toûjours nous regarde,
Et prens ſoin de nôtre maiſon.
Après cette courte oraiſon,
Je lui dis : Homme qui refuſe,
Ordinairement après muſe,

Vous faiſiez tantôt bien le fou :
Cà, çà, mettez-vous ſur mon cou,
Comme on dit, à la chevre morte,
Et que chacun de nous emporte
Sur ſon dos tout ce qu'il pourra :
Mon fils par la main me tiendra,
Et ma femme par le derriere,
Et que valet & chambriere
Ecoutent bien ce que je di.
Hors la ville, vers le midi,
On trouve un vieil tombeau de pierre,
Près d'un Temple tombé par terre,
Qui fut autrefois à Cerés,
Ce lieu ni trop loin ni trop prés,
Sera le lieu de l'aſſemblée.
Lors la maiſon fut démeublée ;
L'un prit un poiſlon, l'autre un ſceau,
L'un un plat, & l'autre un boiſſeau ;
Je me nantis comme les autres,
Je mis les unes ſur les autres
Six chemiſes, dont mon pourpoint
Fut trop juſte de plus d'un point.
On n'oublia pas les caſſettes :
Mon fils ſe chargea des mouchettes ;
Mon pere prit nos Dieux en main :
Car quant à moi de ſang humain
Ma dextre avoit été ſoüillée ;
Devant qu'avoir été moüillée
Dans pluſieurs eaux quatre ou cinq fois,
Et s'être fait l'ongle des doigts,
Je n'euſſe pas oſé les prendre ;
Quiconque eût oſé l'entreprendre,
Eût bien-tôt été loup garou ;
Je n'étois donc pas aſſez fou.

Enfin ſur mon dos fort & large,
Mon bon pere Anchiſe je charge,
D'une peau de lion couvert ;
Et de peur d'être pris ſans vert,
Au côté ma dague tranchante.
L'affaire étoit un peu preſſante,
Car le mal s'approchoit de nous :
Nous entendions donner des coups,
Crier au feu, crier à l'aide :
A tout cela point de remede,
Sinon gagner vîte les champs,
Et laiſſer faire ces méchans.
Quoique j'euſſe l'échine forte,
Mon bon pere, à la chevre morte,
Ne put ſur mon dos s'ajuſter,
Ni je n'euſſe pû le porter :
Par bonheur je vis une hotte,
Mon pere dedans on fagotte,
Et tous nos Dieux avecque luy,
Puis un banc me ſervant d'appuy,
On charge ſa lourde perſonne
Sur la mienne, qui s'en étonne,
Et fait des pas mal arrangez,
Comme font les gens trop chargez :
Mais qui diable ne s'évertuë,
Quand il a bien peur qu'on le tuë ?
Nous voilà tous ſur le pavé ;
Sur mon dos mon pere élevé
Nous éclairoit de ſa lanterne,
Qui n'étoit pas à la moderne :
Elle venoit du biſayeul
De l'ayeul de ſon triſayeul.
Ma Creüſe venoit derriere ;
Chaque valet & chambriere,

De crainte d'être découverts,
Allerent par chemins divers.
Je menois mon cher fils en leſſe,
Pour lequel je tremblois ſans ceſſe.
Enfin par chemins écartez,
Des moindres bruits épouvantez,
Nous marchâmes devers la porte.
Quoi que j'aye l'ame aſſez forte,
Et que dans le fer & le feu,
D'ordinaire je tremble peu,
Chargé de ſi cheres perſonnes,
Je fis cent actions poltronnes:
Au moindre bruit que j'entendois,
Humble quartier je demandois.
Mon bon pere en faiſoit de même,
Et quoi qu'en cette peur extrême,
Dans la hotte un autre que luy
Auroit fait ce que par autruy
Roy ni Reine ne pourroit faire.
Le feu que nôtre troupe éclaire,
Forme des ombres devant nous,
Qui nous effrayent à tous coups.
Enfin après pluſieurs alarmes,
Un grand bruit de chevaux & d'armes
Se fit entendre auprès de nous:
Mais, Madame, le croirez-vous?
Ce bruit que nous crûmes entendre,
Puis que vous deſirez l'apprendre,
Etoit ce qu'on appelle rien,
J'en rougis quand je m'en ſouvien;
Mon pere en cette peur panique,
Mille coups ſur mon corps applique,
Pour me faire aller au galop,
Et certes il n'en fit que trop.

Il me crioit : Prens donc la fuite,
Vois-tu les Grecs à nôtre suite ?
Male-peste comme tu vas ?
Ne veux-tu pas doubler le pas ?
Fuy, mon cher fils, sauve ton pere ;
Et puis se mettant en colere,
Maudit soit le fils de putain,
Et qui m'a donné ce mâtin,
Qui marche comme une tortuë ?
A ce langage qui me tuë,
J'avois beau redoubler le pas,
Cela ne le contentoit pas ;
Enfin moi faisant cent bronchades,
Et lui bien autant de boutades,
Jusqu'à m'appeller cent fois sot,
A quoi je ne répondois mot,
Je courus de si bonne sorte
Que je me vis hors de la porte ;
Et puis à force de marcher,
Persistant toûjours à broncher,
Au vieil temple nous arrivâmes,
Où quasi tous nous nous trouvâmes ;
Quasi tous : Car ma femme, helas !
Mon unique joye & soulas,
Se trouva manquer à la bande,
Jugez si ma douleur est grande.
A mon cher pere, à mon cher fils,
Cent mille reproches je fis,
Leur dis qu'ils en étoient la cause :
Mon pere ne fit autre chose
Que me dire : Elle reviendra,
Ou bien quelqu'un la retiendra ;
N'a-t-elle point resté derriere,
Pour raccommoder sa jartiere ;

A ce maudit raiſonnement,
Je penſay perdre jugement,
Je mordis ma langue de rage :
Certes, ſi je n'euſſe été ſage,
Et qu'il n'eût point mon pere été,
Je l'euſſe bien fort ſouffleté :
Je comptay deux fois nôtre monde,
Je fis aux environs la ronde,
Je l'appellay, je le huay
Si fort que je m'en enrouay.
Je quittay cinq des ſix chemiſes
Qu'en partant ſur moi j'avois miſes,
Puis armé comme un Jaquemart,
Au côté tranchant braquemart,
A la main bonne hallebarde,
En diſant : Le bon Dieu me garde,
Je rebrouſſay vers la cité ;
Par tout où nous avions été
Je cherchay vainement ma femme.
Toute la ville étoit en flâme,
Et de nôtre pauvre maiſon
Chaque poutre étoit un tiſon.
J'allay vers la maiſon Royale,
Qu'on eût priſe pour une halle :
Tous les biens par les Grecs volez,
Etoient confuſément mêlez ;
Force enfans, & femmes captives,
Six cuillieres d'argent bien maſſivès,
Quatre ou cinq ſacs de ſols marquez,
Matelas de coton piquez,
Un grand bocal de porcelaine,
Preſent fait à la belle Helene
Par un certain mauvais galant,
En or, la moitié d'un talent,

En argent quatre mille livres,
Deux grands coffres remplis de livres,
De Priam les arcs à jalet,
Mille vaches donnant du lait,
Autant de veaux, autant de truyes,
Des paraſols, des parapluyes,
Item, quatre mille chapeaux,
Force pourpoints, chauſſes, manteaux,
Et cent mille autres nipes riches.
Uliſſe le chiche des chiches,
Et Phenix un maître pedant,
L'un & l'autre à la proye ardent,
Tous deux faux-ſauniers & fauſſaires.
En étoient les dépoſitaires.
Des captives je m'approchay:
Et me cachant le nez, cherchay
Parmi cette troupe éplorée,
Ma chere Creüſe égarée;
Puis je me mis effrontément
A crier: Maudit ſoit qui ment!
Creüſe, Creüſe. Creüſe,
Un écho me répondit, Eüſe;
Et voilà tout ce que j'appris
De tant de peine que je pris:
Je m'en allois confus & triſte,
Quand nôtre femme à l'improviſte
Se vint preſenter à mes yeux:
Je ne fais point le glorieux;
Une viſion ſi ſoudaine
Me fit avoir fievre quartaine:
Qui m'eût lors bien conſideré,
M'eût trouvé l'œil bien égaré.
Par le viſage c'étoit elle,
Mais ſans patin ni pianelle;

Elle avoit huit grands pieds de haut,
Si bien, quoi que j'euſſe grand chaud,
Que je devins froid comme glace :
La frayeur peinte ſur ma face,
Je reculay cinq ou ſix pas
En diſant : *Retro Satanas.*
J'eus l'ame bien plus perturbée,
Lors que d'une ſeule enjambée,
Elle fut auſſi-tôt à moy :
J'étois prêt d'en mourir d'effroy,
Sans que je vis la grande folle
S'ébouffant à chaque parole,
Qui me dit : Confeſſez, Monſieur,
Que vous avez eu belle peur :
Je n'y trouvé pas de quoi rire,
Commençai-je lors à lui dire,
Et trouvé encore moins de raiſon
De me quitter hors de ſaiſon.
Elle me dit : O mon pauvre homme !
Lors que vous aurez bien ſçû comme
Et par qui tout ceci ſe fait,
Vous aurez l'eſprit ſatisfait.
De moi ne ſoyez plus en peine,
Auſſi-bien elle ſeroit vaine :
Il n'eſt plus de femme pour vous,
Non plus que de mari pour nous,
Le deſtin vous en garde un autre ;
Le païs Latin ſera vôtre,
Où chacun ſçait l'Italien ;
Vous aurez là beaucoup de bien,
Là le Tybre de ſon eau trouble,
Quoi que d'abord on vous y trouble,
Vous fournira dans la ſaiſon
Des écreviſſes à foiſon ;

Vous y mangerez veau monganne,
Vous y porterez la soutanne,
Je croi qu'il vous sera beau voir.
Une grosse fille au poil noir
Vous sera par juste hymenée
Par Monsieur son pere donnée:
C'est l'Infante Lavinia,
En laquelle vice il n'y a;
C'est un vrai boute tout cuire,
Qui ne fait que sauter & rire,
Et ne va jamais qu'au galop,
Bref, cette Princesse vaut trop.
Ayez grand soin de nôtre Iüle,
Digne effet de nôtre copule.
Faites-lui montrer le latin:
Et quant est de nôtre destin,
La grand'mere des dieux, Cibelle
Me fait demeurer auprés d'elle,
Pour être sa Dame d'atour.
La sienne mourut l'autre jour
Avec quatre ou cinq de ses filles,
Pour avoir mangé des morilles.
N'ayez donc plus de moi souci,
Je me trouve fort bien ici.
Là-dessus je pensay la prendre,
Pour les derniers devoirs lui rendre:
Mais lui jettant les bras au cou,
Je pensay bien devenir fou.
Quand l'ayant trois fois embrassée,
Trois fois de mes bras éclipsée,
Je connus n'avoir embrassé
Qu'un vain corps, un air condensé.
Or n'aimant pas trop le fantôme,
Ni tout corps composé d'atôme,

Je ne m'affligeay pas bien fort,
Puis qu'ainſi le vouloit le ſort.
Tôt après joüant de la jambe,
De la pauvre ville qui flambe,
Dans les champs je me tranſportay,
Où Dieu ſçait comment je trotay
Juſqu'où m'attendoit nôtre bande,
De petite faite bien grande;
Hommes, femmes, maîtres, valets,
Tous chargez comme des mulets,
En ce lieu s'étoient venus rendre,
Et m'avoient fait l'honneur d'attendre
Que je fuſſe là revenu.
Si-tôt qu'ils m'eurent reconnu,
A ma conduite ils ſe remirent,
A moi, comme à Roy ſe ſoumirent:
Je leur promis affection,
Juſtice & ma protection.
Ils promirent obéïſſance,
Et que j'aurois ſur eux puiſſance,
Comme le Roy ſur ſon ſergent,
Et la Reine ſur ſon enfant:
Puis ſans s'amuſer davantage,
J'ordonnay qu'on plât bagage,
Et que vieillards, femmes, enfans,
Et tous les corps plus empêchans,
Devers la montagne filaſſent,
Et dans les grands bois ſe coulaſſent;
Mon pere les y conduiſit.
Là-deſſus le Soleil luiſit,
Et de ſa face ſaffrannée
La forêt fut enluminée,
Et moy les mains ſur mes roignons,
En tête de mes compagnons

Qui n'avoient pas le cœur en joye,
Je tournai le cul devant Troye,
Et le nez vers le mont Ida,
Où chacun de nous se guinda.

Fin du second Livre.

TAYLOR

LE

LE

VIRGILE TRAVESTI

EN VERS

BURLESQUES.

LIVRE TROISIE'ME.

A MONSEIGNEUR
LE PRESIDENT
DE MESMES.

MONSEIGNEUR,

Quand je devrois faire souffrir vôtre modestie, il faut que je découvre à tout le monde une action de generosité, que vous avez voulu tenir cachée. Quand feu mon pere fut obligé de quitter l'exercice de sa Charge, vous ajoûtâtes aux paroles que la civilité fait dire, des offres bien plus solides que des paroles. Il ne put répondre à vôtre generosité qu'en refusant, sans le

regretter, ce que vous luy offriez de même. Depuis ſa mort vous nous avez protegez contre l'injuſtice qui accable le plus ſouvent les enfans d'un premier lit ; c'eſt une obligation que nous vous avons en commun mes ſœurs & moi. Et vous m'avez obligé depuis en mon particulier, en donnant un peu de ce tems que vous employez ſi utilement au repos du public, à la lecture de mes Ouvrages. Je n'aurois jamais eſperé que ce que j'ai fait par divertiſſement, dût ſervir à celui d'un des plus conſiderables Chefs de la plus celebre Compagnie de l'Europe, & dont le mérite eſt ſans doute, de quelque façon que l'on conſidere, au deſſus de tous les emplois où l'on puiſſe prétendre. Je ne dirai point ici, MONSEIGNEUR, que la fortune qui fait bien ſouvent les choſes contre ſa conſcience, & qui ne ſe gagne pas

par la vertu, a toûjours été envieuse de la vôtre. Je ſçai bien que vous n'aimez pas les loüanges, quoi que vous en méritiez plus que perſonne du monde; outre que la plume burleſque ne s'acquitteroit pas aſſez bien d'un Panegyrique. Je vous dédierai ſeulement mon troiſiéme Livre de Virgile. Je vous confeſſerai que c'eſt fort mal m'acquitter de tout ce que je vous dois: & vous ſupplierai de croire, que ſi je n'étois pas en l'état où je ſuis, je n'aurois point de plus forte paſſion, que de vous témoigner autrement que par des paroles, que je ſuis de toute mon ame,

MONSEIGNEUR,

Vôtre très-humble, très-obéïſſant, & très-obligé ſerviteur,
SCARRON.

AU
LECTEUR.

LECTEUR Chrétien, car je ne ſuis pas aſſez vain pour croire que le Virgile Traveſti aille juſqu'aux Infideles, qu'ay-je affaire à te donner un Avant propos, qui me coûteroit autant à faire que mon Livre ? Si tu es de mes amis, tu excuſeras ce qui te déplaira ; ſi tu n'en es pas, tous les Avant-propos du monde ne t'empêcheroient pas d'exercer ta mauvaiſe humeur à mes dépens. Je ne t'en ferai donc

point. Mais, ô sot que je suis ! je ne prens pas garde que c'en est déja fait. O que l'impuissance humaine est grande ! Et que je ferois de belles reflexions sur ce que l'homme propose, & Dieu dispose, si j'en avois le loisir ! Adieu donc, Lecteur Chrétien, marchande mon Livre, achete-le, paye-le, lis-le, brûle-le, dechire-le, traite-le avec plus de mépris si tu veux ;

Il n'en sera pour moi ni pis ni mieux.

Il me vient de souvenir que j'avois fait un Avant-propos, pour me défendre d'un homme qui met tout en œuvre, soit qu'il aime ou qu'il haïsse. Mais une personne de merite m'a prié de supprimer ce que j'avois fait

contre un des plus ſupprimables hommes de France. Je le rengaîne donc, pour le dégaîner, s'il lui prend jamais envie de faire contre moi à la plume.

L.3
P. Iachon. fec.

LE VIRGILE TRAVESTI.

LIVRE TROISIE'ME.

L'Arrest des Dieux ayant été
Cruellement executé
Sur nôtre miserable ville,
Nous pensâmes que faire gille,
Etoit le meilleur appareil
Que nous puissions en cas pareil,
Mettre promptement faute d'autre,
Sur un mal fait comme le nôtre.
Qui fuit, peut revenir aussi;
Qui meurt, il n'en est pas ainsi.
Si Priam dans sa ville prise
Avoit perdu sa tête grise,
Nous autres ses humbles valets,
Ayant bien eu les osselets,
Et les pauvres mains écachées
Pour montrer nos bourses cachées,

Euſſions été par ces méchans
Faits au moins Evêques des champs,
Et peut-être mis ſur la rouë,
A faire aux paſſans laide mouë.
Nous déliberâmes donc tous
De mettre entre les Grecs & nous,
Ne pouvant leur faire la guerre,
Un notable eſpace de terre,
Et pour plus grande ſeureté,
De l'eau ſalée en quantité.
Mon pere qui dans chaque affaire
N'agit jamais en temeraire,
Et qui ſçait tant ſecrets nouveaux,
Prit un grand ſac & des ciſeaux,
Puis tourné vers l'un des deux poles,
Et prononçant quelques paroles,
Où perſonne n'entendit rien,
Quoique chacun écoûtât bien,
Et qu'il n'entendoit pas peut-être,
Il nous dit qu'il alloit connoître
Où nous planterions le piquet:
Mais pourtant de ſon tourniquet
Fort peu de choſes nous apprîmes,
Enſuite dequoi nous nous prîmes
A nous bâtir de bons vaiſſeaux,
Pour nous expoſer ſur les eaux,
Et chercher quelque nouveau gîte.
La flote fut faite bien vîte:
Au pied d'Ida près d'Antandros,
Nous fîmes de nos gens un gros,
Au tems que la triſte froidure
Quitte la place à la verdure.
Puis de mon pere conviez,
Les Dieux ayant été priez,

Nous montâmes sur nos galeres,
Non sans jetter larmes ameres
De voir Troye où tout fut bien bon,
N'être plus rien que du charbon,
Cette belle ville de Troye,
Où j'avois vécu dans la joye,
Qui pis est, en sortir vaincu,
Comme on dit, coups de pied au cu.
Enfin donc hommes, enfans, femmes,
Et tous nos Dieux sauvez des flâmes,
Nous voilà sur mer, loin du port,
A deux ou trois doigts de la mort:
Car entre gens flotans sur l'onde,
Et la mer, où se perd le monde,
Il n'est qu'un mur bâti d'ais joints,
Large de trois pieds, plus ou moins,
Une terre Thrace nommée,
Nation jusqu'aux dents armée,
Dont les gens sont très-mal-faisans,
Jurans Dieux, battans païsans,
N'est gueres loin de la Phrigie;
Elle fut autrefois regie
Par Lycurgue, homme de renom,
Qui sçavoit décliner son nom,
Et quelque chose davantage,
L'arithmetique, l'arpentage,
Et faire entendre la raison
Au peuple qui n'est qu'un oyson.
Ce païs aimoit fort le nôtre,
Et qui toquoit l'un, toquoit l'autre.
Ces coupe-jarets Thraciens,
Quand ils trouvoient des Phrygiens,
Leur ôtoient humblement la toque;
Les Phrygiens au réciproque

Leur faisoient inclination
Avec grande devotion :
Et puis il s'entrefaisoient fête,
Se baisoient tête contre tête,
S'entredisans, je suis à vous,
Avec bras dessus, bras dessous.
C'est-là que nôtre flote arrive,
Ayant fait honneur à la rive,
Par l'avis des maîtres maçons,
Car des gens de toutes façons
S'étoient fourrez dans nos galeres,
Et jusqu'à des aporicaires,
Item, menеurs d'ours, des pedans,
Bâteleurs, arracheurs de dents ;
De comediens une bande,
Et des danseurs de sarabande.
Or donc ces maçons assemblez,
Et ceux de la flote appellez,
Ausquels je disois : Je vous prie,
Ou, plaise à vôtre Seigneurie.
Aussi-tôt dit, aussi-tôt fait,
La chose fut mise en effet ;
En place bien examinée
Ville par moi fut dessignée ;
Puis en vertu du nom que j'ai,
Celui des Troyens je changeai
En un, qui terminoit en ades,
Comme qui diroit Eneades.
Or, comme vous pouvez penser,
Auparavant que commencer,
Il convint à la Dionée,
Nôtre mere affectionnée,
Rendre l'honneur que meritoit
Dame qui tant nous assistoit ;

Outre que les Dieux favorables,
Par qui nous autres miserables
Avions pû malgré fer & feu,
Tirer nôtre épingle du jeu,
Nous eussent taxé d'avarice.
Pour avoir donc le ciel propice,
Nous voulumes offrir un veau
A Jupin faute d'un taureau:
A Jupin, qui dans le ciel loge,
Qui gouverne des cieux l'horloge,
Et donne le froid & le chaud
Souvent un peu plus qu'il ne faut.
Vous allez entendre une histoire
Qui n'est pas trop facile à croire.
Assez près de nous s'élevoit
Un tertre, qui la mine avoit
D'être la fosse de quelque homme,
Qui faisoit là son dernier somme.
Ce petit tertre étoit couvert
De myrtes au feüillage vert,
Et de jeunes cormiers sans nombre,
Qui faisoient un ombrage sombre,
Pensant en prendre des rameaux,
Que je choisissois des plus beaux,
Afin d'en parer nôtre hostie.
Une liqueur rouge, sortie
De l'endroit tout frais ébranché,
Semblable à du sang épanché,
Me fit lors faire une grimace,
Qui me défigura la face.
De tout mon cœur je priai Dieu,
Et promis aux Nymphes du lieu
Quatre ou cinq livres de chandelles,
Et d'en acheter des plus belles.

Puis je fis, comme de raison,
Au Dieu Mars-tacite oraison.
C'eſt lui qui commande à baguette
Au peuple Thrace, comme au Gete.
Un autre rameau je rompis,
Autre ſang écouler j'en fis,
Et tout autant que j'en déchire,
Tout autant de ſang chaud j'en tire.
Enfin en ayant bien tiré,
L'arbre ayant comme ſoupiré,
Et ſa perruque ſecoüée,
Me dit d'une voix enroüée
Ces mots, dont j'eus en verité,
Peu s'en falut, l'eſprit gâté :
Pourquoi diable, Seigneur Enée,
Vôtre main s'eſt-elle acharnée
Sur le corps d'un de vos amis ?
Si j'étois de vos ennemis,
Encor auriez-vous tort de prendre
Plaiſir à ſang humain répandre.
Voilà qui n'eſt ni bon ni beau,
De venir gâter un tombeau :
Je ſuis le Prince Polydore,
Pour une raiſon qu'on ignore,
Mais je m'imagine pourtant,
Que c'eſt pour quelque argent comptant
Que j'avois dans une ceinture,
Un tyran d'avare nature
M'a mis trop tôt au rang des morts,
Et fait un crible de mon corps.
Ma pauvre chair de dards percée,
Sous cette terre ramaſſée,
Repoſoit aſſez doucement ;
Vous êtes venu ſottement

Rompre de vos mains violentes
Mes pauvres branches innocentes ;
Vous m'avez tout défiguré :
Du ſang que vous m'avez tiré,
Ma demeure eſt toute rougie.
Arrêtez donc l'hémorragie,
Et ſi vous n'en êtes content,
Le diable vous en faſſe autant :
Mais plûtôt ſi vous êtes ſage,
Fuyez cet avare rivage,
Et remontez ſur vos vaiſſeaux,
Sans plus rompre mes arbriſſeaux.
Ainſi parla le dolent tige.
A cet effroyable prodige,
D'un pied ma face s'allongea,
Et dans mon corps mon ſang figea :
Peut-être ignorez-vous encore,
Quel homme étoit ce Polydore.
Il étoit fils de nôtre Roy :
Ce bon Prince rempli d'effroy,
Quand ſa ville fut aſſiegée,
Crut qu'elle ſeroit ravagée.
Il envoya ſon cher enfant,
Et ſur le dos d'un élephant,
Son treſor au Tyran de Thrace.
Mais voyez la méchante race,
Quand il vit Priam malheureux,
Il ceſſa d'être genereux.
Le perfide tourne caſaque,
Et ce pauvre innocent attaque,
Comme il ne ſongeoit à nul mal.
Il n'eſt pas un pire animal,
Qu'un traître quand il nous fait fête,
Puis après cette male-bête

De ce jeune homme qu'il tronqua,
Le riche tresor excroqua.
Mais que ne fait point entreprendre
L'insatiable faim de prendre ?
Le discours du triste arbrisseau
M'avoit fait frissonner la peau :
Quand sa harangue fut finie,
Ma face qu'elle avoit ternie,
Reprit aussi-tôt sa couleur,
Et mon corps glacé, sa chaleur.
J'envoyai vîte à la galere
En avertir Monsieur mon pere,
Par lequel il fut resolu
Qu'on feroit au tombeau pollu
Un sacrifice salusaire :
Il ne fut pas long-tems à faire.
Les Demoiselles d'Ilion
Firent longue ululasion,
Et si long-tems qu'elles voulurent,
Pleurerent le mieux qu'elles purent.
On couvrit le lieu de cyprès,
On y répandit du lait frais
Qu'on tira d'une vache noire,
Dont but quiconque en voulut boire ;
Mon pere fit un court sermon,
Qui ne fut ni mauvais ni bon.
Les branches que j'avois cassées,
Avec soin furent ramassées,
Et rejointes à l'arbrisseau,
Dont il parut deux fois plus beau,
Avec rubans de couleur bleuë.
Nous nous prîmes tous queuë à queuë ;
Et couronnez de branches d'If,
Chantans tout bas d'un air plaintif,

Nous regagnâmes nos galeres,
Puis pouſſez par des vents proſperes,
Eloignâmes bien ébahis,
Cet abominable païs.
Le Roi des Deïtez humides,
Et la mere des Nereïdes,
Poſſedent moitié par moitié,
Sans en être en inimitié,
Une Iſle dans la mer Egée,
Au blond Phœbus fort obligée;
Car de flotante qu'elle étoit,
Et que le vent par tout portoit,
Cet illuſtre fils de Latone,
L'a jointe à Gyare, & mycone.
En ce lieu par le vent portez,
On nous fit cent civilitez.
Anius Roi de l'Iſle, & Prêtre,
Ne tarda point à reconnoître
Mon pere ſon ancien ami,
Quoique par le ſort ennemi,
Sa perſonne fût devenuë
En état d'être méconnuë.
Le bon Seigneur nous hébergea,
Offrit à manger, on mangea
Tout ce qui fut mis ſur la table,
Et ſi but-on au préalable.
Ayans tous largement repû,
A dire bouche que veux-tu,
Nous nous rendîmes dans le temple,
Afin de donner bon exemple.
Si-tôt que proſterné j'y fus,
Je dis le plus haut que je pus:
Grand Apollon, Dieu débonnaire,
Prens pitié de moi pauvre haire,

Et de ceux que tu vois ici,
Qui ſont pauvres haires auſſi.
Prens pitié de la gent Troyenne,
Fais en ſorte qu'elle devienne,
Nonobſtant ſa calamité,
Tout ce qu'elle a jamais été.
Dieu dont la barbe eſt ſi bien faite,
Procure-nous une retraite,
Mene-nous bien vîte, & bien droit,
En quelque bienheureux endroit,
Où nos femelles vagabondes,
Autant que lapines fécondes,
Puiſſent promptement remplacer
Ceux que le fer a fait paſſer.
Nous ſommes ſeuls de nôtre ville,
Echappez de la main d'Achille,
Et des Grecs, comme tu ſçais bien,
Qui ne valurent jamais rien;
Dis-nous nôtre bonne avanture,
Mais dis-nous-la ſans impoſture,
Et ſans en donner à garder.
Tu te plais ſouvent à bourder:
Si tu penſes être ici le même,
Je pourrai bien ſans grand blaſphême
Te faire paſſer en cent lieux
Pour le plus grand menteur des dieux.
Aurons-nous paix, aurons-nous guerre?
Sera-ce par mer, ou par terre?
Ceux avec qui nous la ferons,
Sont-ils bonnes gens, ou larrons?
Ou ſi nous rebâtirons Troye,
En grand repos & grande joye
Ou s'il faudra joüer des mains
Avec des peuples inhumains?

O digne inventeur de la lyre,
Qu'à bon droit tout le monde admire,
Qui premier a fait des ſonnets,
Et fait parler des ſanſonnets;
Par ta ſœur madame la Lune,
Cette agreable claire brune,
Qui va de nuit comme un lutin,
Dis-nous quel eſt nôtre deſtin,
Sans te faire tirer l'oreille,
Et je promets, à la pareille,
De t'offrir à ce renouveau
Une vache blanche & ſon veau,
Et même de doubler la doſe,
Si l'offrande eſt trop peu de choſe;
Enfin je te regalerai
Comme il faut, ou je ne pourrai.
Les derniers mots de ma harangue
Etoient encore ſur ma langue,
Quand en l'air le foudre gronda,
Et fit bien fort bredi breda.
Eclairs luiſans comme chandelles
M'ébloüirent les deux prunelles:
Le ſaint trépied trois fois rota;
Et le laurier ſacré frota
Ses branches l'une contre l'autre.
J'eus recours à la patenôtre,
Sur le viſage proſterné.
Mais je fus bien plus étonné
Lorſque j'entendis le tonnerre,
Qui grondoit auſſi deſſous terre,
Des loups qui triſtement hurloient,
Et des ours qui ſe querelloient:
Mais lors que le temple fit mine,
De faire un ſaut comme une mine,

Je penſai bien être au tombeau :
J'eus beau crier, tout beau, tout beau,
Les murs du temple s'ébranlerent,
Et juſqu'aux fondemens tremblerent.
Je ſouhaitai d'être dehors,
Cent coups de bâtons ſur le corps ;
Mais cette mal-plaiſante aubade
Ne fut enfin qu'une algarade ;
Du trépied ſacré s'exhala
Une voix qui cria, Paix-là.
On ſe tut, vous le pouvez croire.
Voici, ſi j'ai bonne memoire,
Ce que nous dit le ſieur Phœbus.
En mots clairs, & non par rebus :
Pauvres Troyens, qui ſur la terre
Avez eu longue & rude guerre,
Et qui n'en aurez moins ſur mer,
Bien vous prend de ſçavoir ramer :
Ramez donc de ſi bonne ſorte,
Que la mer à la fin vous porte
Vers la terre d'où ſont ſortis
Tant legitimes que meſtis,
Vos ayeux tant hommes que femmes,
(Dieu veüille bien avoir leurs ames.)
Je ne puis parler de leur mort
Que je ne m'afflige bien fort.
C'eſt-là que la race d'Enée,
Après longs travaux couronnée,
Verra ſes enfans triomphans,
Et les enfans de ſes enfans.
A ces mots chacun avec preſſe,
Se demandoit, Où eſt-ce, où eſt-ce ?
Où prendre cet heureux climat,
Où nonobſtant l'échec & mat

Qu'a reçû nôtre pauvre Troye,
Nous pourrons en soulas & joye
Remplacer les pauvres Troyens,
Dont les corps sont mangez des chiens ?
Mon pere se gratant la tête,
S'écria : Je suis une bête,
Ou je pense avoir rencontré
Le lieu par l'oracle montré,
Où nous devons vivre à nôtre aise :
Mais je me tais, ou qu'on se taise,
Quelqu'un encore chucheta ;
Mais enfin chacun écouta :
Puis mon pere par un soûrire
Donnant la grace à son bien dire,
Nous dit avec autorité :
J'ai feüilleté, refeüilleté,
Comme on sçait, toutes nos chroniques,
Aussi veritables, qu'antiques :
Or est-il qu'en mes jeunes ans,
Je pense avoir trouvé dedans,
Que d'une Isle Crete nommée,
Pour ses cent villes renommée,
Nos prédecesseurs sont sortis,
Mâles, femelles & petits.
Teucer menoit la caravane
Dans une superbe tartane,
Et suivi de ses Candiens
Occupa les bords Rhetiens.
Pergame n'étoit point encore,
Chacun y vivoit en pecore,
Et sous terre au pied des côteaux,
Les gens logeoient comme brutaux :
De là vient que tant on revere
Des Dieux la mere, ou la grand'mere.

Cybelle avec tous ſes châtreż,
D'Ida les myſteres ſacrez,
La folle troupe Corybante,
Hippomene & ſon Atalante
Au ſacré char aſſujettis,
Pour avoir crû leurs appetits ;
Mais quoique lion & lionne,
Ils ne mordoient pourtant perſonne :
Courage donc, mes chers amis,
Courons à ce païs promis.
C'eſt-là que Phœbus nous appelle ;
Je veux bien que l'on me flagelle,
Si nous n'y ſommes dans trois jours,
Quoi qu'ils ſoient encore bien courts.
Mais devant par des ſacrifices,
Rendons-nous les grands Dieux propices,
Car ſouvent la mer & les vents
Font enrager les pauvres gens.
Ainſi parla mon pere Anchiſe,
Et puis ſans ſortir de l'Egliſe,
A Neptune le Dieu de l'eau,
Tout ainſi qu'à Phœbus le beau,
Deux beaux grands taureaux nous brûlâmes,
Et puis après nous regalâmes
L'hyver d'une noire brebis,
Et pour qu'il ſoufflât *pro nobis*,
C'eſt-à-dire au cul du navire,
D'une blanche le doux zephire,
Vent qui ne fait jamais ſur mer
D'action qu'on puiſſe blâmer.
En ce tems-là la renommée,
Qui ſouvent eſt mal informée,
Et n'enrage pas pour mentir,
Faiſoit hautement retentir

Une nouvelle d'importance,
Que pour aimer trop la finance,
Et pour avoir trop imposé
Sur son pauvre peuple épuisé,
La populace mutinée
Au Capitaine Idomenée
Avoit fait affront solemnel
En son Royaume paternel :
Si bien que le Tyran de Crete
Avoit delogé sans trompete,
Sans dire adieu jusqu'au revoir.
Certes nous ne pouvions avoir
Occasion plus favorable,
Et c'étoit chose vrai-semblable,
Que mon pere avoit deviné
Le païs par les Dieux donné,
Qu'on y recevroit avec joye
Les pauvres exilez de Troye,
Puisque dans ce païs promis
On maltraitoit nos ennemis.
Nous quittâmes donc Ortygie,
La flote conduite & regie
Avec grande adresse & grand art,
Vola sur mer comme un trait d'arc.
Nous vîmes Naxos, dont les vignes
Ont rendu les côteaux insignes,
La petite Isle Olearos,
Les Isles Cyclades, Paros,
Paros fameuse pour ses marbres,
Et Donyse couverte d'arbres,
Et d'autres lieux de cette mer,
Qui ne valent pas les nommer.
Les matelots, qui dans la Crete
Esperoient bien-tôt leur retraite,

Pouſſoient mille cris éclatans,
Se voyant aidez du beau tems.
Les vents à ſouhaits de nos voiles
Faiſoient bander toutes les toiles;
Enfin le Ciel nous ſecourut
Si bien, que la Crete parut,
Où nôtre flote miſe à terre
Ne ſe ſouvint plus de la guerre.
Je me mis d'abord à bâtir,
Et terre à chacun départir;
Je nommai la ville Pergame,
Nom qui remit la joye en l'ame
De nos Troyens déſeſperez
Des maux qu'ils avoient endurez.
Je fis des beaux diſcours en proſe,
Afin que devant toute choſe
On travaillât à la cité,
Et pour plus grande ſureté,
Qu'on bâtit une citadelle,
Auſſi forte que la Rochelle.
Je fis tirer nos nefs du port,
Que l'on mit à ſec ſur le bord.
Tous les jours je rendois juſtice,
Ou travaillois à la police:
Je viſitois les bâtimens,
Et faiſois force reglemens:
Je mariai garçons & filles;
Pour mieux conſerver leurs familles:
Je fis planter des eſpaliers,
Non pas pour un, mais par milliers,
Comme auſſi des arbres par lignes,
Semer du bled, planter des vignes;
Sans oublier force melons,
Qui ſans doute euſſent été bons,

Ce

Car j'en avois reçû la graine
D'un Gentilhomme de Touraine.
Bref, tous ces préparatifs-là
Promettoient assez, quand voilà,
Par une maudite influence
Qu'une maligne pestilence
Prit les pauvres Troyens en hûr,
Et leur fit avoir le scorbut,
Dont, helas! la plûpart moururent.
Item, nos pourceaux ladres furent;
Nos brebis eurent le claveau,
Et tous nos chevaux le morveau;
Nos poules eurent la pepie,
Dont plusieurs perdirent la vie;
Les autres casserent leurs œufs.
Nous perdîmes vaches & bœufs
Par le défaut de pâturage:
Plus de beurre, plus de fromage;
Aux champs de l'un à l'autre bout
Les chenilles mangérent tout:
Du Soleil la terre embrasée,
Faute de pluye & de rosée,
Se fendit en plusieurs endroits.
Les arbres dans les vallons froids,
Comme en la plaine découverte,
Perdirent leur perruque verte,
Et dans les jardins tout fut cuit;
Point de champignons, point de fruit;
Car la terre seche & brûlante
Ne produisit herbe ni plante.
Enfin par la peste & la faim,
Sans vin, sans eau, sans chair, sans pain
Nôtre maudite destinée
S'en alloit être terminée,

Et dans ce malheureux climat
Nous recevions échec & mat ;
Mon pere, le prudent Anchiſe,
Moüillant de pleurs ſa barbe griſe,
De regret de finir ſes jours,
Nous exhorta par un diſcours,
Auſſi triſte qu'une élegie,
De retourner dans Ortygie,
Pour y prier le blond Phœbus
De nous vouloir tirer d'abus,
Et ſans barguigner, nous apprendre
Si nous n'avions plus qu'à nous pendre,
Ou dans quelle contrée enfin
Nos infortunes prendroient fin.
La nuit brune, ſœur d'un bon frere,
Avoit noirci nôtre hemiſphere,
Tout dormoit en cet univers,
Excepté les faiſeurs de vers,
Les ſorciers, noüeurs d'éguillettes,
Les chats-huants, & les choüettes,
Les plaideurs & les loups garoux,
Les amoureux & les filoux :
J'étois couché mal à mon aiſe,
Entre la puce & la punaiſe ;
La Lune avec beaucoup d'éclat
Illuminoit tout mon grabat,
Perçant de ſes rais ma fenêtre,
Quand je vis devant moi parêtre
Nos Dieux, par moi du feu ſauvez,
Et depuis toûjours conſervez :
Je les vis les Dieux de Pergame ;
Je vous le jure ſur mon ame,
J'en jurerois bien ſur ma foy,
Je les vis comme je vous voy,

De mes deux yeux, & non en ſonge,
Moi qui n'ai jamais dit menſonge,
Certes, ſi jamais je le fus,
Tant d'honneur me rendit confus:
L'un d'eux pour nous prit la parole.
Que Maître Æneas ſe conſole,
Me dit-il, nous ſommes ici
Exprès pour chaſſer ſon ſouci:
Qu'il n'aille point vers Ortygie
Offrir au blond Phœbus bougie,
Nous lui dirons la verité:
Du Dieu qu'il auroit conſulté,
Il n'en ſçauroit pas davantage,
Il n'a donc qu'à prendre courage;
Ville par les ſiens ſe fera,
Qui le monde aſſujettira:
Et ſes enfans, étranges ſires,
Feront litiere des Empires,
Et ſe joüeront des Potentats,
Comme des ſouris font les chats.
Leur pouvoir n'aura point de bornes:
Qu'il quitte donc ces penſées mornes
Qui lui font perdre le ſommeil.
Il a pris Paris pour Corbeil,
Et n'eſt pas un bon interprete,
Quiconque vous a dit, qu'en Crete
Il faloit vîtement bâtir;
Il faut bien plûtôt en partir,
Et gagner la terre promiſe,
Où bien-tôt par nôtre entremiſe,
Vous joüirez d'un grand repos,
Les Dimanches aurez campos,
Et n'aurez quaſi rien à faire,
Qu'à rire & faire bonne chere.

Ce païs eſt gras & fertil,
Dont les gens ont l'eſprit ſubtil ;
Et quoique joüeurs de guiterre,
Sont pourtant bons hommes de guerre ;
Ce païs, aux tems anciens,
Fut celui des Oenotriens,
Depuis cette terre jolie,
D'Italus fut dite Italie :
Et c'eſt ce païs entendu
Par le ſaint oracle rendu,
D'où Dardanus nôtre grand'pere,
Avecque Jaſius ſon frere,
Suivi de ſes Italiens,
Vint loger chez les Phrygiens.
Levez-vous donc tout en chemiſe,
Allez trouver le vieil Anchiſe,
Et lui dites la choſe ainſi
Que nous vous l'avons dite ici :
Et qu'il faut gagner la guerite,
Et chercher vîtement Carite
Dans le païs Auſonien.
Jupiter du bord Candien
Vous défend à tous la demeure,
Cherchez-en donc une meilleure.
Après ces grands diſcours tenus,
Tout ainſi qu'ils étoient venus,
Les Dieux tutelaires ſortirent.
Certes mes ſens ne ſe méprirent ;
Car je ne dormois pas alors,
Je les vis des yeux de mon corps,
Et reconnus bien leurs viſages,
Et leurs chefs couverts de bandages.
Certes à cette viſion
Je ſentis grande émotion :

Les poils de mon chef se dresserent,
Et mes pores sueur pisserent :
Je devins froid comme un glaçon,
Vêtu d'un simple caleçon ;
Je fis une courte priere,
Car longue oraison ne vaut guere,
Et par forme d'oblation,
Je fis suffumigation.
Cela fait & de bonne sorte,
J'allay faire bruit à la porte
De mon pere Anchise endormi,
Qui m'ouvrit grondant à demi ;
Je lui contai toute l'affaire,
Lors l'équivoque devint claire,
Et dans nos yeux tout ambigus
Il vit aussi clair qu'un Argus.
O mon fils ! me dit-il, j'ai honte
D'être cause de ce méconte,
Et je dois être bien moqué,
De m'être tant équivoqué.
Cent fois me l'avoit dit Cassandre,
Si j'eusse eu l'esprit de l'entendre,
Mais de folle je la traitois,
Et moi-même le fou j'étois.
Qui diable à moins qu'être une grue,
Chose tant étrange auroit crue,
Et que les peres des Troyens
Fussent issus d'Italiens,
Et que dans si lointaine terre
Nous, pauvres restes de la guerre,
Puissions un jour trouver maison ?
Certes j'avois quelque raison.
Mais puisque les Dieux nous le disent,
Malheur à ceux qui les méprisent.

Obéïſſons-leur promptement :
Auſſi-bien l'établiſſement
Qu'en cette Iſle nous voulions faire,
N'éprouve qu'un ſuccès contraire.
Ainſi le bon vieillard parla :
Chacun fut d'accord de cela :
Et ſans differer davantage,
De plier vîtement bagage.
Pas plus tard que le lendemain,
Au départ chacun mit la main,
Et nôtre ville commencée,
Sans regret d'aucuns fut laiſſée ;
Nous y laiſſâmes neanmoins,
Ceux de nous qui valoient le moins,
Et qui n'étoient parmi les nôtres,
Que l'incommodité des autres.
Nous voilà donc encore en mer,
Derechef réduits à ramer.
Quand nous fûmes loin du rivage,
Sans plus voir ville ni village,
Mais ſeulement le ciel & l'eau,
Logez en un freſle vaiſſeau,
Chacun de nous, en ſa penſée,
Regretta la terre laiſſée,
Car la mer ordinairement
Eſt un dangereux élement.
Qu'ainſi ne ſoit, ſur nôtre tête
Je vis grand ſigne de tempête,
Un air épais qui s'amaſſoit,
Et nôtre flote menaçoit.
La menace ne fut point vaine,
En un inſtant l'humide plaine,
De pacifique qu'elle étoit,
Par un grand vent qui l'agitoit,

Vit changer ſes vagues enflées
En pluſieurs montagnes ſalées.
Le jour tout à coup devint nuit,
Le tonnerre fit un beau bruit :
Nos pauvres vaiſſeaux en déroute,
Sans pouvoir connoître leur route,
Furent jettez qui çà, qui là,
L'onde avec le ciel ſe mêla.
Le bon pilote Palinure,
Comme un chartier embourbé, jure
Qu'il eſt au bout de ſon latin ;
Trois jours cet orage mutin,
Et trois nuits, berna nos navires ;
Je n'en ai point paſſé de pires.
Et nous euſſions paſſé le pas,
Car les vents ne ſe joüoient pas,
Mais par bonheur ils ſe broüillerent,
L'un & l'autre ſe querellerent,
Tellement que ces maîtres fous,
Sans penſer davantage à nous,
Mais bien à ſe faire la guerre,
Nous pouſſerent devers la terre :
Tout auſſi-tôt qu'elle parut,
Tout le monde aux rames courut,
Et les voiles furent calées ;
Puis fendant les ondes ſalées
A grands coups de nos avirons,
Nos vaiſſeaux autant plats que ronds,
Gagnerent le prochain rivage,
Chacun priant de bon courage.
Cette Iſle où le vent nous pouſſa,
Eſt depuis quelque tems en çà
D'un nom Grec, Strophade nommée,
En cette mer fort diffamée,

Car trois monstres d'enfer sortis
En ont chassé grands & petits,
Depuis que chez le Roy Phinée
Rude chasse leur fut donnée
Par deux Argonautes aîlez,
Adroits en pareils démêlez.
Ce sont les maudites harpies,
Aussi larronesses que pies,
Dont l'aînée a nom Celænon,
Un vrai visage de guenon:
Ses deux sœurs sont autres guenuches;
Toutes trois estomachs d'autruches,
Et qui n'ont pas plûtôt mangé,
Que leur appetit enragé
Tout autre que la fin canine,
Leur livre une guerre intestine.
Elles ont toutes le museau
De la femme d'un damoiseau,
C'est-à-dire une demoiselle.
Chacun au dos sa paire d'aîle,
Les pattes en chapon rôti,
Le nez long, le ventre applati:
Toutes trois ont longs cols de gruë,
Et longues queuës de moruë,
Les tetons flasques & pendans,
Et chacune deux rangs de dents.
Là si-tôt qu'arrivez nous fûmes,
Chevres & bœufs nous apperçûmes,
Qui paissoient sans être gardez,
Ils ne furent point marchandez:
Sur eux d'abord nous nous ruâmes,
Les primes, & les égorgeâmes,
Non, sans avoir fait compliment
A l'Empereur du firmament,

Car

Car ce butin sans son auspice,
Ne nous eût pas été propice.
En moins de rien l'on apprêta
Le festin, qui peu nous coûta.
Comme nous commencions la fête,
Aussi vîte que la tempête,
Les trois monstres dont j'ay parlé,
Ces harpies au dos aîlé,
Se ruerent sur nos viandes :
Par ces vilaines, ces gourmandes,
Ce qui fut seulement senti,
Fut aussi-tôt empuanti,
Tant leur haleine est dangereuse,
Soit pour avoir quelque dent creuse,
Ou que leur ventre mal nourri
Pousse dehors un air pourri.
Ces insatiables donzelles,
Faisoient la guerre à nos écuelles,
S'entre-ravissoient chair & pain,
Tant enragée étoit leur faim :
Et ce que je n'aurois pû croire,
Chantoient quelques chansons pour boire.
Lors je fis mettre le couvert
Sous un rocher clos & couvert
De quantité d'arbres sans nombre,
Où l'on pouvoit manger à l'ombre.
Aussi-tôt que l'on eût servi,
Tout aussi-tôt tout fut ravi
Par ces franches écornifleuses :
O bon Dieu, les braves mangeuses !
Le chancre près d'elles n'est rien,
Quoi qu'un chancre mange très-bien,
Mais les porques dégobillerent,
Et toutes nos napes soüillerent :

Et cette insolente action,
Etrange à nôtre nation,
Me mit tout de bon en colere ;
Après avoir fait bonne chere,
Elles se devoient contenter :
Mais ainsi nos napes gâter,
Cela passoit la raillerie,
Et c'étoit trop d'effronterie
A ces parasites d'oiseaux,
Plus mal-faisans que des corbeaux.
J'ordonnai donc qu'on prît les armes,
Pour leur donner quelques alarmes ;
Tous nos gens en furent contens,
Et cacherent en même temps
Sous l'herbe dagues & rondelles,
Afin de nous délivrer d'elles.
Nous fîmes, pour les attirer,
Un autre repas preparer :
Près de-là nous nous écartâmes,
Et soigneusement les guettâmes,
Les trois goinfresses aussi-tôt
Qu'elles sentirent nôtre rôt,
S'en revinrent la gueule fraîche,
Afin d'en faire la dépêche.
Misenus du haut d'un rocher
Se mit aussi-tôt à hucher,
Et de sa trompe entortillée,
A nôtre troupe appareillée
Donna le signal de sortir.
Faisant nos armes retentir,
Nous commençâmes la bataille,
Chamaillant d'estoc & de taille ;
Sans se soucier de nos coups,
Elles se moquerent de nous,

Et pourtant quitterent la place.
Une d'entr'elles, maigre en face,
Celæno se mit sur un roc,
En la posture qu'est un coq
Sur le clocher d'une Paroisse,
Et donna bien de l'angoisse
Par ces mots que j'ai retenus:
Ha vraiment, beau fils de Venus,
Vous êtes un plaisant visage:
On disoit que vous étiez sage.
La peste vous casse le cou,
Vous n'êtes qu'un dangereux fou:
Vôtre Alteſſe, pour un grand Prince,
A, me semble, le cœur bien mince,
D'armer contre nous jusqu'aux dents
Un gros escadron de ses gens.
Quel droit ont-ils sur nôtre terre,
Pour nous y faire ainsi la guerre?
Les enfans de Laomedon,
Au lieu de demander pardon
D'avoir pris nos bœufs & nos vaches
Pour faire encore les bravaches,
Armez comme des jacquemars,
De rondelles, dagues & dars,
Et conduits par leur Capitaine,
Qui seul en vaut une centaine,
Ils ont repris un peu de pain
Sur trois filles ayant grand faim.
Action digne de l'histoire!
Un autre homme ami de la gloire,
Au lieu de leur ravir leur bien,
Leur auroit fait offre du sien.
Ecoutez, écoutez, beau Sire,
Ce que j'ai charge de vous dire

De la part de saint Apollon :
Après un voyage bien long,
Le fils d'un vieux réveur Anchise
Trouvera la terre promise :
Mais il aura bien à pâtir,
Avant que d'y pouvoir bâtir ;
Et sa misere sera telle,
Que mainte assiette, & mainte écuelle,
Faute de meilleur aliment,
Seront par lui gloutonnement,
Et par ses soldats devorées.
Après ces choses proferées,
Elle nous fit un pied de nez ;
Et nous laissant bien étonnez,
La malplaisante Prophetesse
S'envola de grande vîtesse.
En un autre temps j'aurois ri,
Alors que la chauve-souri
Nous fait cette laide grimace :
Mais alors chacun sur ma face
Put voir un grand étonnement,
Et tous mes gens pareillement
N'eurent pas lors le mot pour rire,
Quelques-uns se mirent à dire
Qu'il falloit les dédommager,
La guerre en prieres changer,
Jusqu'à faire des sacrifices,
Afin de les avoir propices,
Soit qu'elles fussent des oiseaux,
Hantans la terre ou bien les eaux :
Soit monstres ou vierges celestes,
Ou bien des infernales pestes.
Mon bon pere ôtant son bonnet,
Dit d'un ton de voix clair & net :

Grand Dieu, qui vois nôtre misere,
Conserve le fils & le pere,
Prens pitié d'Anchise le vieux,
Protege Æneas le pieux :
Fais que cette étrange menace
Plus de peur que de mal nous fasse :
Grand Dieu, *miserere nobis*,
Mourir de faim, il n'est rien pis,
Entre nous tous, il n'est personne
De qui la dent soit assez bonne
Pour pouvoir assiétes mâcher,
Oui bien du pain ou de la chair,
Et moi chetif qui n'en ai qu'une,
Qu'elle seroit mon infortune !
Que ferois-je en cet accident
Avec une méchante dent ?
Et dent qui me branle en la bouche,
C'est à moi que la chose touche,
Ha grand Dieu ! détourne l'effet
De la menace que nous fait
Ce hibou, ce monstre squelette,
Etre réduit à son assiette
Faute de viandes & de pain,
Mâcher du bois & de l'étain,
Ha ! cette menace cruelle,
Me trouble toute la cervelle,
Il ne nous peut arriver pis,
Grand Dieu, *miserere nobis*.
Ayant fini cette priere,
Que je vous redis toute entiere,
Nous regagnâmes nôtre bord,
La flotte se mit hors du port,
Chacun révant à la menace
De la donzelle chiche-face,

Un vent de terre qui souffla
A souhait nos voiles enfla ;
Lors en mer nous nous élargîmes.
La premiere Isle que nous vîmes,
Ce fut celle de Zacynthos,
Ensuite Samé, Neritos,
Dulichie, & l'Isle fameuse,
Mais à nos Troyens odieuse,
Ithaque païs d'Ulisses,
A qui doit tout son bon succès
La flotte qui vint de Mycène,
En eût-il la fièvre quartaine.
Le vent si bien nous secourut,
Qu'enfin Leucate nous parut,
Et puis d'Apollon le saint Temple,
Qu'en mer avec crainte on contemple,
Où nos navires prirent port,
Car la mer nous ennuyoit fort.
L'on fit à Jupin sacrifice,
Et puis tant pour faire exercice,
Que pour celebrer Actium,
A la maniere d'Ilium,
Nous fîmes fête solemnelle ;
Je pris ma robe la plus belle,
Je mis un prix pour les sauteurs,
Pour les danseurs, pour les lutteurs,
Pour l'escrime à la dague seule,
Colin-maillart ; & pet en gueule.
Cependant le Roi des saisons
Avoit fait ses douze maisons :
Déja l'hyver porte-mitaine
Faisoit sur mer sentir l'haleine
Des impetueux Aquilons,
Et donnoit mules aux talons,

Nôtre troupe étoit fort contente,
D'avoir pû contre ſon attente,
Paſſer le païs ennemi,
Sans trouver ni Grec, ni demi,
Qui nous dît parole mauvaiſe :
Pour moi j'en étois ravi d'aiſe :
Et pour nos ennemis fâcher,
Je fis en terre un pieu ficher,
Auquel au ſon de la trompette,
Avec deux grands cloux de charette,
Je fis cloüer l'écu d'Abas,
Autrefois par moi mis à bas,
Puis j'y mis en lettre Gotique
Cette inſcription autentique :
Æneas prit avec grand cœur
Cet écu ſur le Grec vainqueur.
Ma rodomontade ainſi faite,
Je fis ſonner pour la retraite ;
Mes compagnons à qui mieux mieux,
Autant les jeunes que les vieux,
Chantans pour ſe donner courage,
De fendre les eaux faiſoient rage,
Dont j'eus, car je ramois auſſi,
Le dedans des mains endurci.
Nous vîmes bien-tôt Phéacie,
Et côtoyâmes l'Albanie :
Enfin nous voguâmes ſi bien,
Que dans le port Caonien
Je fis prendre terre à la flote.
Il couroit un bruit dans Brutote,
Qui grandement nous étonna,
Et tout enſemble nous donna,
Non pas pour un peu de la joye :
On nous dit, Qu'Henelus de Troye

De nous tous eſclave tenu,
D'eſclave, étoit Roi devenu
Du Royaume de Neptoléme,
Et qu'outre cette gloire extrême,
Il avoit le bonheur encor,
Qu'Andromaque femme d'Hector,
Comme lui captive emmenée,
Etoit à lui par hymenée
Conjointe à chaux & à ciment.
Je ne pûs attendre un moment
A m'éclaircir de cette affaire,
Et comme un bon parent lui faire,
Quelque congratulation,
Tant ſur cette promotion,
Que pour avoir ſi brave épouſe,
Laquelle en avoit dix ou douze.
Laiſſant ma flote à mes gens donc,
Impatient ſi je fus onc,
Je trouvai la Reine hors la ville,
A ſa queuë une grande fille,
Des gens tous habillez de noir,
Pompe triſte, mais belle à voir.
Elle faiſoit l'anniverſaire,
Avec un fort beau luminaire,
Auprès d'un tombeau fait exprès,
Tout entouré d'un verd cipprès,
D'Hector: (Dieu veiiille avoir ſon ame)
Et cette venerable Dame
Avoit fait bâtir ce tombeau
Dans un bois auprès d'un ruiſſeau
Nommé Simois, nom du fleuve,
Que les murs de Pergame abbreuve.
Elle penſa mourir d'effroy,
Quand elle vit mes gens & moy.

Et nos armes à la Troyenne,
Elle cria, qu'on me soûtienne;
Je me sens les jarets plier:
D'un côté vint un Ecuyer,
Et de l'autre une Demoiselle,
Qui la soutinrent sous l'aisselle,
L'un & l'autre bien étonnez:
Elle me regardant au nez,
Et reconnoissant mon visage,
Tint ce déplorable langage:
Est-ce vous, mon cher Æneas?
Vous vois-je, ou ne vous vois-je pas?
Qu'avez-vous fait d'Hector de Troye?
Alors de tristesse & de joye
Ses yeux se mirent à pleurer,
Et sa poitrine à soûpirer.
Moy qui sçai pleurer comme un autre,
D'un serviteur & moy le vôtre,
Interrompu de vingt sanglots,
Et lui marmottant plusieurs mots,
Qui n'avoient ni raison ni suite,
Tant mon ame étoit interdite,
Je tâchois de la consoler,
Et ne faisois que bredoüiller;
Enfin reprenant mon haleine,
Je lui dis avec grande peine:
Oüi, Madame; vous le voyez
Maître Æneas, & l'en croyez.
Mais pour vous, ma très-chere Dame,
Ayant été d'Hector la femme,
Après avoir eu tel époux,
Dites-moi, qu'est-ce que de vous?
Pirrhus vous ayant emmenée,
Vous a-t-il prise en Hymenée,

Ou si? De grace briſons-là,
Me dit-elle. En diſant cela,
La bonne Dame devint rouge
De honte qu'on l'eſtimât gouge;
Mais l'être par neceſſité,
Ce n'eſt qu'un peu l'avoir été.
O Polixene bien-heureuſe.
Dit-elle après, toute pleureuſe,
Alors qu'on lui coupa le col,
Quand avec un honteux licol
On auroit terminé ſa vie,
Encore lui porterois-je envie:
Au lieu que ſervir un ſoldat,
Qui le plus ſouvent n'eſt qu'un fat,
Qui nous a gagné à la chance,
C'eſt une très-piteuſe chance:
Outre que quand on ne plaît plus,
On vous vend pour un carolus.
Ma fortune a bien été pire,
D'être faite eſclave de Pyrrhe,
Eſprit ſuperbe, & ſans repos,
Qui me battoit hors de propos,
Comme ſi j'euſſe été du plâtre:
De plus, fils de l'acariâtre,
Par qui mon mari fut vaincu.
Et ſon corps à l'écorche-cu
Traîné le long de nôtre ville:
Action, ma foy, peu civile.
Quoique mon corps ſoit bon & beau,
Il fut bien-tôt ſaoul de ma peau;
Ayant paſſé ſa fantaiſie,
Sans que j'en euſſe jalouſie,
Pour ſa Spartaine Hermioné
Il devint quaſi forcené

D'un amour qui n'eut point de bornes ;
Oreſte qui ſentit les cornes
Lui durcir les deux coins du front,
Ne put ſouffrir un tel affront,
Et rempli d'une rage extrême,
A mon galant de Neptoléme
Qui le vouloit faire cornard,
Il donna cent coups de poignard.
Par la mort de ce fou de Pyrrhe,
La belle moitié de l'Epire
Fut offerte par grand bonheur
Au ſage Helenus mon Seigneur,
Qui me fait partager ſa couche :
Sans faire la petite bouche,
A laquelle fait venir l'eau
Ordinairement tel morceau,
Et pour lequel morceau l'on oſe
Bien plus que pour toute autre choſe ;
Du peuple qui lui préſenta
Le diadéme il accepta,
Dont j'eus une joye infinie.
Lors il voulut que Chaonie,
Du nom de Chaon le Troyen,
Succedât au nom ancien.
Il fit faire une citadelle
Le mieux qu'on put, ſur le modelle
D'Ilion, pour que l'avenir
Du vrai Pergame eût ſouvenir.
Or voilà toute mon hiſtoire.
Allons, mon cher hôte, allons boire,
Et me faites, chemin faiſant,
Le récit fâcheux ou plaiſant,
De vos avantures paſſées,
Et combien a de dents percées

Iülus que vous aimez tant.
A propos, il n'eſt plus enfant,
Il eſt grand comme pere & mere :
A-t'il ſenti douleur amere
Quand il a perdu ſa maman ?
Faites-lui montrer l'Alleman,
C'eſt un langage fort en vogue.
Eſt-il d'un eſprit doux ou rogue ?
Tient-il de vous, tient-il d'Hector ?
Le bon homme vit-il encor ?
Après demande ſur demande,
Il lui prit une douleur grande,
Ses yeux ſe mirent à pleuvoir,
Je lui preſentai mon mouchoir.
Dont elle s'eſſuya la face ;
Je me compoſai la grimace
Quand je la vis pleurer ainſi,
Et tâchai de pleurer auſſi :
Mais jamais en jour de ma vie
Quoique j'en euſſe grande envie,
Je ne fus ſi dur à pleurer,
Dont je penſay deſeſperer.
J'étois en cet embarras, comme
Voici venir à nous ſon homme,
Suivi de cent hallebardiers,
Et d'autant de canequiniers ;
Dieu ſçait s'il eut beaucoup de joye
Quand il vit tant de gens de Troye
Qu'il penſoit n'être plus vivans :
Il ſalua tous mes ſuivans,
Et nous mena tous vers la ville.
Or comme il a l'ame civile,
Il me voulut faire paſſer :
Nous fimes, comme on peut penſer,

Force complimens à la porte,
Et ce fut de si bonne sorte,
Que faisans des saluts bien bas,
L'un priant, l'autre n'entrant pas,
Nous nous couchâmes sur le ventre,
Luy disant, Maudit soit si j'entre:
Moy disant, Maudit soit aussi.
Mais nos gens nous voyant ainsi,
Nous prirent & nous emporterent,
Les uns & les autres entrerent:
Et lors cria Maître Helenus,
Vous soyez les très-bien venus.
Mes Troyens eurent grande joye
De voir cette petite Troye,
Et d'y remarquer le Xantus,
Près duquel, battens ou battus,
Ils avoient joüé de l'épée.
J'y reconnus la porte Scée,
De laquelle la larme à l'œil,
Je baisay les gonds & le seüil.
Je fus reçû dans cette ville,
D'une façon toute civile,
Les moindres gens de nos vaisseaux
Quitterent le séjour des eaux,
Onc ne fut telle mangerie,
Jusqu'à la moindre hôtellerie;
De mon monde tout regorgea;
Chacun son saoul but & mangea,
Dans le Palais les plus notables
Furent sur magnifiques tables
Servis de mets très-délicats,
Et pouvoient en prendre les plats,
Comme aussi les tasses dorées,
Nappes & serviettes ouvrées.

Nous paſſâmes-là quelques jours,
Que nous ne trouvâmes pas courts,
La triſteſſe de nous bannie,
Il n'eſt ſi bonne compagnie,
Qui ne ſe ſépare à la fin.
Je dis donc au ſacré devin,
Que le vent paroiſſoit bien ſage,
Et nous promettoit bon voyage,
Mais devant que de le quitter,
Que j'avois à le conſulter
Pour m'éclaircir de quelque doute.
Il me dit, Commencez, j'écoute.
Je lui dis ces mots à peu prés,
Par un commandement exprés
Des Dieux & de la deſtinée,
Ma troupe doit être menée
Dans le païs Auſonien.
Là le pauvre peuple Troyen
Doit avoir, après ſa miſere,
Une fortune bien proſpere,
Et comme on dit, vivre à gogo:
Mais une laide Celæno,
Une malencontreuſe harpie,
Comme ſi c'étoit être impie
Que de manger quand on a faim,
M'a prédit que faute de pain,
J'aurois à manger mon aſſiette:
Et la donzelle putrefaite
Me menace de miſe maux,
Pour quelques chétifs animaux
Par nous conquis de bonne guerre
Quand nous prîmes part en leur terre:
J'en ſuis tout je ne ſçai comment.
Vous qui ſçavez parfaitement

Le ſens caché des propheties,
Qui connoiſſez bien les hoſties,
Comme auſſi des oiſeaux le vol,
Qui pouvez découvrir un vol,
Fût-il le plus caché du monde,
Vous en qui la ſageſſe abonde,
Vous enfin ſçavant juſqu'aux dents,
Et qui voyez clair au dedans
De la choſe la plus obſcure,
Dites-moi ma bonne avanture.
Oüi, de bon cœur je la dirai,
Me dit-il, ou je ne pourrai.
Il demanda ſon écritoire,
Fit tuer une vache noire,
Pour mieux tirer les vers du nez
Des eſprits ainſi guerdonnez;
Puis après faiſant cent myſteres,
Qui ſentoient fort les caracteres
Dont on conjure les eſprits,
Voici ce que de lui j'appris:
Enfant de Venus lá paillarde,
Le grand Dieu Jupiter vous garde
De tout encombre, de tout mal,
Et de morſure de cheval.
Dire que vous ne valiez guere,
Quoi qu'enfant de bons pere & mere,
Cela ne vous appartient pas,
Car vous valez mille ducats.
Vous poſſederez l'Italie,
Le nier, c'eſt une folie,
Puiſque les Dieux vous l'ont prédit,
En douter, c'eſt être maudit.
Je vous vais dire quelque choſe,
Car vous direz tout, je ne l'oſe;

Si je penſois faire autrement,
Junon indubitablement,
Que je crains comme la tempête,
Me viendroit bien laver la tête,
Puis les Parques l'ont défendu,
Deſquelles je ſerois tondu.
Or vous ſçavez que parquerie
Entend fort mal la raillerie.
Je vous dis donc en premier lieu,
(Je parle de la part de Dieu)
Que cette retraite promiſe
Eſt plus loin que vôtre chemiſe,
Et n'eſt pas un morceau bien prêt;
Vous en ferez pourtant l'acquêt:
Mais pour voir réüſſir l'affaire,
Vous aurez bien des tours à faire
Le long du bord Sicilien,
Et du païs Auſonien:
Et puis vous irez en perſonne,
Et que ceci ne vous étonne,
Dans un païs obſcur & bas,
D'où quand on veut on ne ſort pas:
C'eſt l'Enfer [qu'il ne vous déplaiſe)
Mais vous en ſortirez à l'aiſe:
Par le moyen d'un certain ſort
Vous irez auſſi prendre port
Dans l'Iſle dangereuſe d'Æe,
Où demeure Circé la Fée:
Mais n'en ayez pas grand ſoucy,
Et ſur tout, écoutez cecy:
Quand vous aurez bien la migraine
De voir vôtre courſe ſi vaine,
Que vous ſerez tout confondu,
Et croirez que tout eſt perdu,

N'allez

N'allez pas vous rompre la tête,
Ni vous tuer comme une bête,
Ou vous pendre par déſeſpoir :
Car vraiment il feroit beau voir
En un gibet le fils d'Anchiſe,
Avec une ſale chemiſe :
Certes quand blanche elle ſeroit,
Sans doute elle vous meſſieroit ;
Et quand on eſt là pour une heure,
Toute ſa vie on y demeure.
Quand donc vous aurez bien pleuré,
Et ſerez bien déſeſpéré,
Ne jettez pas, mon cher Enée,
Le manche aprés vôtre coignée.
Vos travaux ſont là limitez ;
Et qu'ainſi ne ſoit, écoutez :
Quand ſur les bords d'un petit fleuve,
Qui la terre Italique abreuve,
Dont bien bourbeuſes ſont les eaux,
Vous trouverez trente pourceaux,
Allaitez d'une ſeule mere,
Beniſſez-bien monſieur leur pere,
Qui ſçut faire tant de cochons :
Regardez s'ils ſont blancs & blonds,
Comme leur mere eſt blanche & blonde :
Car alors, en dépit du monde,
Et de tous les chiens d'envieux
Que vous avez dedans les cieux,
C'eſt-là que contre vôtre attente
Et vous, & vôtre troupe errante
Gueres moins que la nef Argo
Vivrez un long temps à gogo.
Et quant à manger vôtre aſſiette,
Que cela ne vous inquiete,

Puiſque vous la digererez,
Alors que vous la mangerez :
Et quand elle ſeroit plus dure,
Le deſtin, qui de vous a cure,
Comme Apollon porte laurier,
Vous tireront de ce bourbier.
Au reſte, le long de la côte
N'allez pas compter ſans vôtre hôte,
N'allez pas faire le nigaud,
Prenez bien garde, il y fait chaud ;
Toute la contrée eſt Grégeoiſe,
Par exemple, la gent Locroiſe,
Qu'on appelle Naricyens,
Et puis les Salentiniens,
Sur qui commande Idomenée,
Dont la haine eſt enracinée
Contre le peuple Phrygien,
Et le grand chef Malibéen,
Philoctete eſt dans Petilie,
Où ſa demeure eſt établie.
Etant échappé de ces lieux,
Au grand Dieu qui regit les Cieux
Vous ferez un beau ſacrifice,
Pour vous avoir été propice ;
Et voici ce que vous ferez
Alors que vous ſacrifierez :
Couvrez vôtre face d'un voile
Ou de taffetas ou de toile,
Car il faudroit recommencer,
Si vous allez, ſans y penſer,
Jetter les yeux ſur un viſage
Qui fût d'une terre ſauvage,
Et qui n'eût pas le nez tourné
Comme un homme à Pergame né :

Croyez ceci comme Evangile,
Et n'allez pas faire l'habile,
Intentant alteration.
C'eſt un point de religion
Particulier à tous les vôtres,
Et qui n'eſt pas fait pour les autres.
Aprés force dangers courus,
Lors que vous verrez Pelorus,
Prenez le chemin de l'école,
Et n'allez pas en tête folle
Choiſir le chemin le plus court
En ce détroit là, l'eau qui court
Eſt bien pire que l'eau croupie.
Jadis Sicile & l'Heſperie
N'étoient qu'un païs contigu,
Et formoient un individu
Mais ſoit par le temps qui tout change,
Ou par l'eau qui la terre mange,
Ou bien par quelque tremblement,
Ou plûtôt je ne ſçai comment,
Les deux terres ſe ſeparerent,
Les flots entre deux ſe fourrerent,
Et depuis qu'ils s'y ſont fourrez,
Ils ne s'en ſont point retirez.
Ce fameux détroit de Sicile,
Eſt gardé par Charybde & Scylle,
Et ces deux Suiſſes du détroit,
Sont l'un à gauche, & l'autre à droit.
Charybde de ſon profond gouffre
Gobe les flots couleur de ſouffre,
Et puis trois fois les revomit
Vers le Ciel, lequel en fremit.
Scylle ne bouge de ſon antre,
D'où l'eau ſort, entre, reſſort, rentre,

Tâchant d'attirer les nochers
Dans les pointes de ſes rochers :
Elle a le muſeau de pucelle,
Eſtomach à double mamelle,
Le reſte du corps loup marin,
Et la queuë ainſi qu'un Dauphin.
Plûtôt que de la voir en face,
Il faut que vôtre flotte faſſe,
Côtoyant Pachin, un grand tour :
Car dedans l'horrible ſéjour
De cette donzelle marine,
Et de ſa cohorte canine,
Je me trompe, ou vous & vos gens
Paſſeriez fort mal vôtre temps ;
Et ſi vous me croyez fidelle,
Et que Maître Apollon revele
A moy ſon ſerviteur diſcret,
L'art de deviner un ſecret,
Je vous avertis, & pour cauſe,
De tâcher, ſur toute autre choſe,
D'appaiſer la Dame Junon,
De celebrer par tout ſon nom,
Luy faire ſouvent ſacrifice,
Afin de la rendre propice ;
Autrement tous vos vains efforts
Vous laſſeront l'ame & le corps,
Et ſans elle dans vôtre affaire,
Vous ne ferez que de l'eau claire.
Et quand du bord Sicilien
Vous gagnerez l'Italien,
Au travers des flots pleins d'écume,
Et que vous ſerez dedans Cume,
Si vous me croyez, allez voir
La Sibylle dans ſon manoir,

C'eſt une vieille bien barbuë,
Mais de grande ſcience imbuë,
Qui ſçait faire tourner le ſas,
Et dont tout le monde fait cas :
Vous verrez ſa ſombre caverne
Au milieu des lacs de l'Averne :
Elle n'en ſort ni peu ni prou,
Et vit comme un vray loup garou.
Alors que quelqu'un l'interroge
Devant la porte de ſa loge,
Deſſus des feüilles elle écrit
Ce qu'elle apprend de cet eſprit
Qui lui revele toutes choſes ;
Mais devant que ſes portes cloſes
S'ouvrent avec grand vent & bruit ;
Si le ſuppliant mal inſtruit
Ne lit ces feüilles arrangées,
Auſſi-tôt par le vent changées,
D'ordre & de ſituation,
Tout ſe met en confuſion ;
Pour avoir été mal-habile,
Mal ſatisfait de la Sibyle,
Il s'en retourne auſſi ſçavant,
Le nigaud, qu'il étoit devant.
Or n'allez donc pas par foibleſſe,
Soit que vôtre troupe vous preſſe,
Ou que le temps vous ſemble beau,
Remonter dans vôtre vaiſſeau,
Auparavant que l'édentée
Ait été par vous conſultée :
Par ma foy vous gâteriez tout,
C'eſt un démon, & haye au bout :
Vous ſçaurez de fil en aiguille
De cette vieille & docte fille.

Qu'on croit n'avoir plus que la voir,
Les noms des peuples & des Rois
Qui font la nation latine.
Oüy, cette sorciere divine
Vous dira comme il faut marcher
En tous vos desseins sans broncher;
Quelles gens vous feront la guerre
En cette bien-heureuse terre,
Et comment pour les bien frotter
Vous aurez à vous comporter.
Allez, restaurateur de Troye,
Peu s'en faut que je ne larmoye;
Allez enter, homme de bien,
Le Troyen sur tout l'Italien:
Et que vôtre gloire immortelle
Monte jusqu'au Ciel sans échelle.
Le sage ayant ainsi parlé,
Dont j'eus l'esprit bien consolé,
Il me regala de l'épée
Dont Polixene fut frapée,
Comme aussi du pot à pisser,
Et de l'arbalête à chasser
De Pyrrhus, de sa gibeciere,
Et d'une belle coûteliere,
Dont la gaine étoit de cuir neuf,
Les manches d'un bel os de bœuf,
Et les coûteaux de fine trempe,
D'un fer d'hallebarde sans hampe,
Qui de roüille étoit vermoulu.
Quoiqu'il fût tout frais émoulu,
D'excellente bierre une tonne,
Deux grands chaudrons faits à Dodone.
La demi-dent d'un Elephant,
Et des babioles d'enfant

Pour divertir ſon fils Aſcagne :
Une poëſle à griller châtagne,
Un trou-madame, un tourniquet,
Un trés-excellent perroquet,
Dont minime étoit le plumage,
Qui n'avoit ni voix ni ramage,
Quoiqu'on l'eût inſtruit à grands ſoins.
Et pourtant n'en penſoit pas moins.
Mon pere eut les gants ou mitoufles
De Peleüs, & ſes pantoufles,
Sa montre, ſon calendrier,
Son cure oreille, & ſon braguier,
Un pourceau dreſſé pour des truffles,
A mes compagnons de beaux buffles,
Des vivres pour tous les vaiſſeaux,
Des chevaux de ſelle trés-beaux,
Des rameurs à riche taille,
Et des pêcheurs d'huîtres à l'écaille.
Mon pere Anchiſe cependant,
Eſprit actif, eſprit ardent,
Fit apprêter nôtre Equipage,
Chacun ayant plié bagage,
Helenus le prit à quartier,
Et puis lui dit : O vieux routier,
Qui ſçais bien le pair & la praiſe,
Qui jadis eus l'honneur, & l'aiſe,
D'être careſſé de Venus,
De patiner ſes membres nuds,
Bref, d'avoir donzelle divine
Pour legitime concubine :
O toy deux fois enveloppé,
Mais auſſi deux fois échappé
Du ſac qui deſola Pergame,
Et par le fer, & par la flame,

Fends si bien les humides flots,
Et fais agir les matelots
Avec tant d'art & diligence,
Que ton fils de divine essence,
Tes compatriotes & toy,
Puissiez-bien-tôt en grand arroy
Prendre terre dans l'Hesperie;
Mais il faut que ta Seigneurie
Ait grand soin de bien éviter,
Et côtoyer sans s'arrêter,
La region qui nous regarde:
Au nom de Dieu, prens y bien garde,
Prends terre de l'autre côté.
O vieillard, par la pieté
De ton fils mille fois illustre,
Puisses-tu vivre au moins un lustre,
Plus que l'âge de six-vingts ans,
Sans gouttes, & sans mal de dents,
Sans mal de ventre ou de poitrine:
Va, mon cher Anchise, chemine,
Ou plûtôt vole comme un dard.
Adieu, bon soir, car il est tard.
Andromaque, Dame courtoise,
Autant qu'une Dame Françoise,
Voulut faire aussi ses presens,
Trés-riche à voir & plaisans;
D'un bonnet de nuit, de six coëffes,
D'une serpe à faire des greffes,
Mon bon pere elle regala.
Au jeune Ascagne elle bailla
Un casaquin d'étoffe fine.
C'étoit taffetas de la Chine,
Bordé de serge de Beauvais;
Et quand il feroit le mauvais,

Un

Un pourpoint de toile piquée,
Que cotte de maille appliquée,
Rendoit auſſi dur qu'un plaſtron.
Toi, dit-elle, dont fut patron
Aſtianax mon eſperance,
Qui valoit un Dauphin de France,
Quand je jette les yeux ſur toy,
Il me ſemble que je le voy:
Le pauvret ſeroit de ton âge,
Il auroit ton même viſage,
Comme toy, l'air un peu fripon.
Je te donne ſon vieil jupon,
Reçoy-le de Dame Andromaque,
Et le don de cette caſaque.
Le dernier que je te ferai,
Car jamais je ne te verrai.
Ces mots firent pleurer mon pere,
J'en eus auſſi douleur amere,
J'en pleuray, mon fils en pleura,
Andromaque ſe retira
En un coin pour pleurer à l'aiſe,
Et couvrit de pleurs une chaiſe.
En ayant tous bien répandu,
Et nos mouchoirs moüillez tordu,
Je baiſay l'un & l'autre en face;
Ils me firent laide grimace,
Chantans: O regrets ſuperflus!
Beaux yeux, je ne vous verrai plus.
Je leur dis: Treve de tendreſſe,
Separons-nous, le tems me preſſe,
Vous me faites fendre le cœur;
Joüiſſez de vôtre bonheur,
Vôtre fortune eſt établie,
Vous n'avez pas une Italie

Comme nous, à chercher par tout :
Le destin qui nous pousse à bout,
Et les dieux pour nous seuls fantasques,
Nous font courir comme des basques,
Et nous bernent de mer en mer :
Nous ne faisons rien que ramer ;
Nos mains autrefois potelées,
Ont des calus, & sont pelées,
Comme celles des gens des champs,
Ou des forçats toûjours nageans.
Mais vous qui n'avez rien à faire
Qu'à rire & faire bonne chere,
Et jour & nuit vous divertir,
Vous avez l'honneur de bâtir
De vos mains une neuve Troye ;
Vous voyez avec grande joye
Un nouveau Xanthus tous les jours ;
Et vous gobergez dans son cours.
Que si nous avons l'Ausonie,
Comme vous avez l'Albanie,
Et si nous sommes reconnus
Dans tous les lieux, dont Dardanus
Fut Seigneur, & nôtre grand-pere.
Avec l'aide de Dieu j'espere
Que l'Epirote & le Romain,
Ainsi que les doigts de la main,
Seront toûjours unis ensemble,
Sans que noise les desassemble.
Cela dit, leur sautant au cou,
Et les laissant pleurer leur sou,
Je m'en allai dans mon navire,
Où je fus bien long-tems sans rire :
Nos vaisseaux sortis hors du port,
Fendirent les flots bord à bord

De cette dangereuſe côte,
Où nous avions un ſi bon hôte.
Nous côtoyâmes les rochers,
Plus hauts que les plus hauts clochers,
Qu'on appelle de Ceraunie,
Le droit chemin de l'Auſonie :
Et cependant de l'Ocean,
La nuit s'en vint pian, pian,
Changea la couleur de nos voiles,
Et parſema le ciel d'étoiles :
Je ne ſçai pas ce que devint
Le jour alors que la nuit vint,
Je croy pourtant qu'il alla boire.
Nous prîmes terre à la nuit noire,
Et campâmes le long de l'eau,
Chacun étendu comme un veau.
Tôt après nôtre premier ſomme,
Palinurus, ce galant homme,
Se leva pour épiloguer
S'il faiſoit beau tems pour voguer.
S'étant appliqué des lunetes,
Il conſidera les planetes,
Puis s'écria : Debout, debout.
Ayant bien examiné tout,
Orion, l'Ourſe, les Hyades,
Nous n'avons aucunes bourrades
A craindre, dit-il, ſur la mer,
Remettons-nous donc à ramer ;
Tout auſſi-tôt on ſe rembarque,
Ma nef la route aux autres marque ;
Nous n'avions pas long-tems vogué,
Que l'aurore au viſage gay,
D'une lumiere zinzoline
Enzinzolina la marine.

Quand le jour vint à s'éclaircir,
Nous vîmes de loin épaiſſir
Sur les confins des eaux ſalées,
Des montagnes amoncelées:
Achates le premier cria
Si fort, que ſa voix s'enroüa:
Courage, je vois l'Italie.
D'un aiſe ſentant ſa folie,
Chacun des nôtres fut ravi,
Et chacun criant à l'envi,
Une heure au moins cette huée
Fut dans les nefs continuée:
Anchiſe prit un gobelet,
Plein d'un vin auſſi doux que lait:
Puis ôtant bonnet & calote,
D'une action toute devote,
Il dit: O grands dieux immortels!
Si jamais ſervant vos autels,
J'ai vuidé dignement ma coupe,
Donnez-nous bien le vent en poupe,
Faites-nous aller de droit fil
Dans ce païs gras & fertil,
D'où ſont ſortis meſſieurs nos peres,
Où mon fils après ſes miſeres
Doit ſe joindre au ſecond hymen:
Nous nous écriâmes, *Amen.*
Le vent groſſiſſant ſon haleine,
Nos navires voguoient ſans peine:
A nos vaiſſeaux s'offrit un port,
Près duquel, au deſſus d'un fort,
Etoit de Minerve le temple.
Je vous diray qu'il étoit ample,
Non que je le ſçache autrement,
Mais pour rimer plus aiſément,

Les nochers les voiles calerent,
Et de prouë en ce port entrerent.
Ce port à l'abri de tout vent,
Contre les grands flots du Levant,
Et les efforts de la tempête,
Il recourbe en arc d'arbalête;
Quantité de rochers pointus,
Des flots salez toujours battus,
A l'opposite de l'entrée
Rompent l'effort de la marée;
Et pour n'être point pris sans vert,
Par les côtez il est couvert
Des rochers qui font deux chaussées,
Ou deux murailles avancées;
Et le temple dont jai parlé
Du port est un peu reculé.
Quatre chevaux blancs comme neige,
Ou de carosse, ou de manége,
Furent, arrivant dans ces lieux,
Le premier objet de nos yeux;
Ils se repaissoient d'herbe verte.
Mon pere, dont l'esprit alerte,
De tout tâche à faire profit,
Assez mauvais jugement fit
De ces chevaux faisant pâture,
Et cria: C'est mauvais augure,
Il ne me plaît point, j'en dis fy:
Ce païs nous fait un défy,
En même temps qu'il nous presente
Entrée & retraite apparente;
Le coursier, guerrier animal,
Ne pronostique que du mal.
Mais étant appellez ensemble,
Paix & concorde les assemble:

Si bien que j'ai mal deviné,
Et me ſuis trop tôt étonné.
Certes un homme de mon âge,
Quand il va vîte, n'eſt pas ſage.
Après cette reflexion
On ſe mit en devotion ;
Une hymne par mon pere faite,
Sur le chant de landerirete,
Fut chantée à Dame Pallas,
Pour nous avoir, reclus & las,
Laiſſé prendre port en ſa terre,
Au lieu de nous faire la guerre :
Et puis d'un voile ſur le nez
Etans tous bien embeguinez,
Suivant la mode Phrygienne,
A Dame Junon l'Argienne
Nous dîmes quelques *Oremus*,
Comme m'avoit dit Helenus :
Puis après nous nous rembarquâmes,
Et finalement nous quittâmes
Le païs des Grecs dangereux,
Pour nous dévaliſez par eux :
Nous vîmes le ſein de Tarente,
D'où l'inventeur de la courante,
Homme certes de grand eſprit,
Vint à Pergame, & me l'apprit.
Le Dieu qui porte une maſſuë,
Qu'on peint avec barbe touffuë,
Eſt tenu pour Dieu gardien
De ce canton Calabrien ;
Là la manne eſt fort ſalutaire,
Dont il ſe purge d'ordinaire.
Puis nous vîmes Lacinia,
Vis-à-vis d'icelle il y a

Le fort de Caulon, & Squillace,
Où le cœur de frayeur se glace
De maint matelot étonné
De voir son navire berné ;
Puis après d'assez loin nous vîmes
Etna l'abîme des abîmes,
Et nous oüîmes clairement
La mer qui hurloit diablement ;
Les flots pleins d'écume & de rage,
Se brisoient contre le rivage,
Et le rivage resonnoit
Des grands coups que l'eau lui donnoit.
Tantôt en montagnes cornuës
Elle s'élevoit jusqu'aux nuës,
Peut-être qu'elle les moüilloit,
Et tantôt elle se broüilloit
Dans son centre avec son arene :
Mon pere d'une voix hautaine
Cria : N'est-ce point là le lieu,
Dont le saint Prophete de Dieu,
Helenus, le compatriote,
A tant menacé nôtre flote ?
Ha ! ce l'est, foy d'homme de bien,
Ce l'est, ou je n'y connois rien.
Tirons-nous vîte de ce gouffre,
Il y put pour nous comme souffre ;
Il y a danger d'abîmer,
Si nous ne sçavons bien ramer ;
Ramons donc de cul & de tête,
Comme au fort de quelque tempête :
Et puis que diroit-on de nous,
Si la mer nous avaloit tous,
Et ce, par nôtre negligence ?
Certes j'en rougis quand j'y pense,

Et j'en rougis d'autant plus fort,
Quand on eſt noyé, qu'on eſt mort;
Quand on eſt mort, qu'on ne voit goute,
Malheur que ſur tout je redoute:
Car quand on ne voit goute, on eſt
Craquignolé par qui vous plaît.
Encore un coup dont je vous prie,
Ramons, & ramons de furie.
Palinure après ce ſermon,
A gauche tourna ſon timon;
Les autres patrons l'imiterent,
A gauche comme lui volterent,
Et firent tout ainſi qu'il fit,
Dont certes fort bien leur en prit.
Trois fois la mer enflant ſes vagues,
Lors autant à craindre que dagues,
Vers les cieux nos vaiſſeaux pouſſa,
Et par trois fois les enfonça
Vers le plus profond de ſon onde,
Que nous ſondâmes lors ſans ſonde;
Ou pour dire la choſe mieux,
Trois fois nous porta dans les Cieux,
Et trois fois chez les noires ombres,
Qu'on appelle Royaumes ſombres.
Dans les vers c'eſt aller par haut,
Que mettre le froid & le chaud,
Le ciel, l'enfer, l'air & la terre,
L'eau, le feu, la paix & la guerre;
Rimeur qui ſçait antitheſer,
Eſt ravi quand il peut uſer
Ab hoc & ab hac d'antitheſe,
Ceci ſoit dit par parentheſe:
Auſſi rimeur antitheſant,
Eſt glorieux & ſuffiſant,

Et pour bien peu devient fou d'aiſe,
Quand il en fait bonne ou mauvaiſe:
Et tel eſt, fut-il indigent,
Qui refuſeroit de l'argent.
Plûtôt qu'omettre une antitheſe,
Le tirât-elle hors de ſa theſe.
Mais retournons à nos moutons,
O grande Reine, & racontons,
Qu'après que la mer irritée,
Eût mainte planete humectée,
Et maint gros caillou fait rouler,
Comme maint gros écueil hurler,
Laſſez ſi jamais nous le fûmes,
Quelque relâche enfin nous eûmes.
Des vents, peut-être auſſi laſſez,
Par leſquels nous fûmes laiſſez
Fort ignorans de nôtre route,
Et qui pis eſt, ne voyant goute,
Le long d'un rivage habité
Par gens remplis de cruauté,
Les cyclopes, race revêche,
Et fort friands de la chair fraîche:
Cette plage a pourtant un port
Qui n'eſt pas de mauvais abord.
Aſſez à couvert de l'orage,
Mais fâcheux pour le voiſinage
D'Etna le ſoupirail d'enfer,
Qui fait tout le monde étouffer.
Quand d'une odeur de poix-réſine,
Il remplit la terre voiſine;
Et ſouvent ce qui n'eſt pas jeu,
D'une groſſe grêle de feu,
Cet Etna rotte mouſquetades,
Fait entendre des petarrades.

Capables d'assourdir les gens,
S'ils ne sont assez diligens
De se tirer loin de l'orage,
Et plier vîtement bagage,
Pour éloigner ce trou maudit,
D'où sortent, à ce qu'on m'a dit,
Des quartiers de roches fonduës,
Des cendres par tout épanduës,
Cotrets & fagots allumez,
Et brandons anti-parfumez.
L'on m'a raconté qu'Encelade,
Pour avoir planté l'escalade
Contre le palais azuré,
Est sous ce mont claquemuré :
Et quand ce vaste corps soûpire,
Et de gauche à droit se revire,
Que la Sicile horriblement
Tremble jusqu'à son fondement,
Et que c'est alors qu'il sanglotte,
Que le mont coups de foudre rotte :
Et tire des coups de canon.
Si cette histoire est vraye ou non,
Elle est toûjours bien inventée,
C'est ainsi qu'on me l'a contée.
Là nous passâmes dans les bois
Une nuit qui passa pour trois,
Tant elle nous fut ennuyeuse,
Une tempête furieuse
Faisoit la forêt retentir,
Et tous nos vieillards émeutir.
Aux hurlemens que nous oüîmes,
Qu'Etna poussoit de ses abîmes,
Nous nous crûmes tous pris sans vert.
Pas un volet n'étoit ouvert

Dans le ciel, & pas un étoile
N'étoit cette nuit-là sans voile,
Pas la moindre lune dans l'air,
Au ciel tout obscur, & rien clair :
Cependant malgré la nuit sombre,
De gros brandons qui perçoient l'ombre,
Nous faisoient voir clair à minuit.
Je ne vous dirai rien du bruit,
Mais bien que jamais en ma vie
De dormir je n'eus moins envie.
L'aurore vint le lendemain,
Et rendit le tems plus humain,
Couvrant la terre de ses larmes,
(Pour parler langage de carmes;)
Lors sortit d'un bois éloigné
Un portrait fort mal dessigné,
Et d'une méchante maniere :
Epouventail de cheneviere,
Et qui n'avoit rien sur sa peau,
Qu'en quelques endroits un lambeau,
Où mainte épine étoit tissuë,
La peau contre les os cousuë,
Pâle, sec & defiguré.
Comme un corps de terre tiré;
Par ses longs cheveux & sa barbe,
Et par le reste de son garbe,
Il fut de nous Grec reconnu,
Jadis avec les siens venu
A la destruction des nôtres :
Voyant qu'il nous prenoit pour d'autres,
Et que nous étions Phrygiens,
Il s'écria : J'en tiens, j'en tiens,
Et voulut retourner arriere;
Mais suivant sa route premiere,

Il vint en tremblant devant nous,
Et ſe mettant à deux genoux,
Il nous dit d'une voix caſſée,
D'un debile eſtomach pouſſée,
Ces triſtes mots en ſon patois :
O Troyens nobles & courtois,
Par les puiſſances ſouveraines,
Par vos parrains, par vos marraines,
Par ce que vous avez de cher,
Epargnez, de grace, ma chair.
Il eſt vrai, ma race eſt Gregeoiſe :
Si c'eſt aſſez pour avoir noiſe
Avec vous aux Grecs courroucez,
Dépecez mon corps, dépecez,
De bon cœur je vous l'abandonne,
Et veux que Dieu vous le pardonne ;
Je vous ſerai trop obligé
De n'être pas tout vif mangé,
Car helas en cette Iſle étrange,
Même ſans ſel les gens on mange :
Il nous dit ces mots en pleurant,
Serrant mes genoux, m'adorant.
Je lui dis, qu'il eût bon courage,
Qu'il nous declarât ſon village,
Son nom, ſa fortune, & par où,
Pour faire ainſi le loup-garou.
Il ſe trouve dans la Sicile.
Mon pere dont l'ame eſt civile,
Autant que celle d'un trompeur,
L'exhorta de n'avoir point peur,
Et dit qu'on lui donnât à boire,
Du pain, du fromage, une poire.
A ces mots le pauvre étranger
Fut vû viſiblement changer,

Et reprendre un peu ſon viſage,
Et puis il nous tint ce langage,
Sur ſon chapeau joüant des doits :
C'eſt bien là ce que j'attendois
De nation ſi genereuſe,
Qui devroit être plus heureuſe.
Or, Meſſieurs, pour vous obéïr,
Je ne veux mon païs trahir,
Ni mon nom, ni mon origine,
M'en dûſſiez-vous faire la mine.
Je ſuis d'Ithaque en Ithaquois,
Sujet d'Ulyſſe le Narquois,
Un des chefs du peuple d'Aulide :
Pour mon nom c'eſt Achémenide,
Mon pere Adamaſte, un vieillard
Qui n'eut jamais vaillant un liard,
Et pourtant eſt bien Gentilhomme.
Je ne me pûs pas ſauver, comme
Mes compagnons plus fins que moy,
Qui me laiſſerent plein d'émoy,
Chez le Cyclope Anthropophage,
Un grand vilain pour tout potage,
Qui d'un homme fait un morceau,
Et s'enyvre comme un pourceau.
Il étoit yvre quand mon maître,
Qui tient toûjours un peu du traître,
Lui fit un aſſez mauvais tour,
Le privant pour jamais du jour.
Or pour revenir à ce diable,
En ſon manoir épouvantable
On ne voit que ſang répandu :
Il n'avoit qu'un œil, le pendu :
Mais cet œil n'eſt plus dans ſa tête,
Dont jour & nuit il ſe tempête,

C'eſt un barbare ſans pitié,
Qui ne ſçait que c'eſt qu'amitié,
Quoiqu'il ait bien longue la face,
Dont il fait très-laide grimace;
Elle tient de celle d'un ours.
Il ne rit point, gronde toûjours.
Ce deſolateur de campagne,
Eſt auſſi grand qu'une montagne;
Gourmand, ſi jamais il en fut,
A qui toûjours l'haleine put.
Je l'ai vû, cet épouvantable,
Prendre un mien ami par le râble,
Et le croquer comme un lardon,
Et puis, Dieu me faſſe pardon,
Prendre un autre ſien camarade,
Et lui donnant une froiſſade
Contre le roc de ſang enduit,
Comme l'autre ſans être cuit,
Le gober en huitre à l'écaille,
Os, chair, tripes, boudins, entrailles.
J'ai vû le ſang ſe répandant,
A ce grand diable à la grand' dent,
Le long de ſa ſale machoire,
De ſang figé, rougeâtre & noire,
J'ai vû des membres palpiter,
Et dans ſa bouche s'agiter
Tandis qu'il les mangeoit encore:
Il ne mange pas, il devore,
Et le fait tant avidement,
Qu'il s'engouë ordinairement.
Ulyſſe affligé du carnage
Que faiſoit cet Anthropophage,
Ce maître avaleur de pois gris,
Reprend à la fin ſes eſprits;

Il fait si bien qu'il apprivoise
Cette nature rabageoise,
Lui fait boire du vin sans eau.
Non pas pour un simple tonneau,
Mais le second & le troisiéme;
Si bien que le grand Polypheme
Beuvant à tire-larigot,
Après maint hoquet, & maint rot,
Se mit tant de vin dans la tête,
Qu'à la fin cette grosse bête
S'endormit, qu'il n'en pouvoit plus.
Lors il fut de son œil perclus,
Aussi grand qu'une table ronde,
Au bonheur de tout nôtre monde,
Excepté de moi malheureux,
Qui ne pus me sauver comme eux.
Mais qu'attendez-vous davantage?
Quittez ce dangereux rivage,
Si vous aimez bien vôtre peau,
Cherchez vôtre salut dans l'eau.
Ce vilain a plus de cent freres,
Qui certes ne lui cedent gueres,
Tous bien beuvans & bien mangeans,
Comme *lui* devorans les gens;
S'il faut qu'ils sentent la chair fraîche,
Il n'est homme qui vous empêche,
D'être croquez en un clin d'œil,
Dont certes je mourois de deüil,
Par trois fois la lune cornuë
Sur nôtre horizon est venuë
Depuis que je suis dans ces bois,
Où je me cache en tapinois;
Je vois tous les jours ces grands hommes,
La peste du siecle où nous sommes,

Qui gardent leurs boucs & brebis,
Couverts de peaux au lieu d'habits;
Lors mon sang de frayeur se glace,
Et je sens allonger ma face,
Sans hyperbole, d'un empan,
Mon vivre n'est qu'un peu de glan,
Et quelquefois du fruit sauvage;
Grace à Monsieur l'Anthropophage,
Je meurs de faim le plus souvent;
Le moindre bruit que fait le vent,
Je pense que c'est Polypheme.
Certes ma misere est extrême,
Et jamais on ne pâtit tant,
Et vous-mêmes en m'écoutant
Vous faites aussi triste mine
Que moi sur qui la peur domine.
Depuis ce tems-là dans ce bord
Aucun navire n'a pris port;
Lorsque j'ai vû vos banderoles,
J'ai fait quatre ou cinq caprioles,
Et puis à pas de pantalon,
Me frapant le cul du talon,
Je suis venu vers vous, mes braves:
Faites de moi des choux, des raves,
Tuez-moi, ne me tuez pas,
Dans la vie & dans le trépas
Je trouverai mon avantage,
Pourvû qu'en ce maudit rivage
Je ne serve point d'aliment
A ce detestable gourmand.
Comme il contoit son avanture;
Cette effroyable creature,
Ce prodigieux animal,
Dont il avoit dit tant de mal,

Parut

Parut au haut d'une colline
Avec ſa taille gigantine ;
Chacun de nous crut voir marcher
Quelque mont ou quelque rocher.
Il s'en venoit vers le rivage,
Le très-mal plaiſant perſonnage,
Gros, mal bâti, ſale, velu ;
Il n'avoit qu'un œil, le goulu,
Et duquel il ne voyoit goute,
Ce qui le fâchoit bien ſans doute.
Un grand pin ſervoit de bâton
A ce Polypheme glouton,
Et pourtant il plioit encore,
Tant peſante étoit la pecore,
Et portoit pendu, le grand fou,
Un grand jeu d'orgues à ſon cou,
Qui lui ſervoit de cornemuſe.
Une grande troupe camuſe
De brebis venoit après lui,
Dont il ſoulageoit ſon ennui,
Depuis qu'Ulyſſe d'une pique
Avoit éventé ſon optique.
Ce loup, plûtôt que ce berger,
Qui ſçavoit les hommes manger
Bien mieux qu'aucun qui fût au monde,
Entra juſqu'aux genoux dans l'onde,
Dont il lava ſon œil percé,
Non ſans avoir les dents grincé,
Car du ſel marin la morſure
Irritoit bien fort ſa bleſſure ;
Après avoir long-tems lavé,
Et relavé ſon œil crevé,
Il nous montra ſa feſſe nuë,
Et fit quelque allée & venuë.

Dans la mer, & même il vint
Auprès de nous, le quinze-vingt.
La mer, telle étoit sa stature,
Ne lui venoit qu'à la ceinture;
Nous pensâmes devenir fous,
Quand nous vîmes auprès de nous
Le plus puissant paillard du monde,
Se promenant ainsi dans l'onde.
Quelques-uns au lieu de tirer
Leur anchre afin de démarer,
Ne firent qu'en couper la corde,
Criant bien fort, miséricorde.
Le vilain qui les entendit,
Et qui la chair fraiche sentit,
Tourna vers eux son grand visage,
Et s'il eût crû lors son courage,
L'animal s'en venoit à nous,
Et nous étions fricassez tous.
Mais nous eûmes pour gardienne
La bonne mer Ionienne,
Et ne put aller plus avant,
Dont de rage presque crevant,
Ce malin fit une huée,
Dont la mer aussi secouée
Qu'elle l'est par les Aquilons,
Se boursoufla par gros boüillons:
L'Italie en fut étonnée,
Et l'Etna par sa cheminée
Fit sortir des gemissemens,
Ou bien plûtôt des hurlemens,
Horrible écho de la huée
De cette personne endiablée.
J'oubliois que le pauvre Grec,
Tres-pâle, tres-maigre, & tres-sec,

Fut reçû de nous avec joye,
Quoi qu'un des destructeurs de Troye,
Aussi l'avoit-il merité
Par sa grande calamité.
Lors l'on vit les Monoculistes
Venir par differentes pistes,
Aucun de ces enfans d'Etna
A son grand front plus d'un œil n'a:
Jugez de leur grandeur extrême
Par celle du grand Polypheme:
Peu differente étoit la leur
De celle de ce grand voleur.
Onc mortel n'a vû, ce me semble,
Moins d'yeux & plus d'hommes ensemble;
Ils venoient furieusement,
Et pourtant assez lourdement:
Quoique démesurez colosses
Ils me parurent un peu rosses:
Des cyprés allans & venans,
Ou des grands chênes cheminans,
Du bois, qu'aucun fer ne profane
De Jupiter ou de Diane,
Sont la seule comparaison
Qu'on puisse faire avec raison
De ces Messieurs Anthropophages:
Au reste tous vilains visages;
Quand ils eussent eu deux bons yeux,
(Ils n'en avoient qu'un chassieux,)
Jamais n'eussent été leurs faces
Que patrons à faire grimaces.
Quand ils approcherent la mer,
Ce fut à nous à bien ramer;
Mais quelle fut nôtre imprudence!
Sans avoir non plus souvenance

De nôtre bon Prince Helenus,
Ni des discours par lui tenus;
Que si ce bon compatriote
N'eût jamais connu nôtre flote,
Nous allions fort bien nous fourrer,
Sans nous en pouvoir retirer,
Tout droit dans la mer défenduë,
Où si souvent nef s'est perduë.
Mais quand on a peur, pour un peu
On se jetteroit dans un feu,
Et nous craignions Charybde & Scyle
Moins que ces monstres de Sicile.
Boreas vint tout à propos,
Qui nous mit l'esprit en repos;
Il venoit de devers Pelore,
Il me semble qu'il souffle encore,
Tant j'ai gardé le souvenir
Du bien qu'il nous fit avenir.
Ce bon vent, des vents le plus sage,
Nous porta par-de-là Pantage,
Le golphe dit Megarien,
Et le bas Thapse, en moins de rien.
Le pauvre Grec Achémenide
Nous servit en ce lieu de guide,
Et me disoit tous les endroits
De la côte, en son Ithaquois,
Dont j'eus grand plaisir de m'instruire.
Vis-à-vis du fleuve Plemmyre,
Assez près du fameux détroit,
Où le nocher le plus adroit
A peur de Charybde & de Scyle,
On rencontre une petite Isle,
Dont Ortygie est le vieil nom,
Autrefois ville de renom,

Dont Madame la renommée,
Choſe bien étrange a ſemée.
Maint Auteur, animal mentant,
Nous donnant pour argent comptant,
Que le fleuve Alpheus d'Elide,
Sans lanterne, flambeau, ni guide,
Par certain ſentier ſoûterrain,
Lui, ſes poiſſons, & tout ſon train,
Y va voir la ſource fameuſe
Arethuſe, ou bien Aretheuſe,
Et s'y joint en bonne amitié:
Puis mêlant tous deux par moitié,
Leurs eaux auſſi claires que vitres,
Tous leurs poiſſons, toutes leurs huîtres,
Ils ſe vont rendre dans la mer,
Ce qui les fait bien renommer.
En cette Iſle où terre nous prîmes,
Quelques ſacrifices nous fîmes,
Où maint animal fut ſaigné,
Comme on nous l'avoit enſeigné.
Nous vîmes la graſſe campagne,
Que la riviere Elore bagne,
Et de Pachin les hauts rochers,
Si connus de tous les nochers:
Près de là l'on voit Camerine,
Des champs des Geloens voiſine,
Et le lieu qu'on nomme Gela,
Pour un fleuve paſſant par là.
Nous vîmes la haute Agrigante,
Qui de ſi bons chevaux enfante,
Seline fertile en palmiers.
Et les rocs craints des nautonniers
Du promontoire Lilybée,
Où mainte nef eſt abſorbée,

Et puis Drepane me receut,
Port funeſte, où ma conſtance eut
A s'exercer de bonne ſorte,
Quoique j'aye l'ame aſſez forte,
J'eus bien de la barbe à peler,
Et trouvay bien à qui parler.
Helas! j'y perdis mon bon pere,
(Souvenir qui me deſeſpere.)
Il mourut, le pauvre vieillard,
S'il eût voulu mourir plus tard,
Il auroit vêcu davantage;
Il mourut, & c'eſt grand dommage.
Il m'aimoit, je l'aimois autant,
Et plus même qu'argent comptant:
Il mourut, & c'eſt tout vous dire,
Depuis on ne m'a point vû rire;
J'en ai pris le noir hocqueton,
Et n'ai plus raſé mon menton.
Cher papa, qu'aviez-vous à faire
Une action ſi temeraire,
Et qu'on ne peut faire deux fois?
En vous ſeul je me conſolois
De ma fatale deſtinée:
Puiſque la vôtre eſt terminée,
Que pour moi vous êtes perdu,
Et ne me ſerez point rendu,
Si quelqu'un me vouloit apprendre
Comme il faut faire pour ſe pendre,
Tres-volontiers de ſa leçon
Je lui payerois la façon,
Au lieu que pauvre exilé j'erre
De mer en mer, de terre en terre.
Helas! le Prophete Helenus,
Dans les diſcours qu'il m'a tenus

Ne m'en dit pas une parole,
Ni même Celeno la fole:
Et neanmoins cette guenon
Me dit au nez pis que mon nom,
Et me menaça de famine,
L'irraſſaſiable vermine.
Ayant mis mon pere en repos,
Et le vent ſoufflant à propos,
J'abandonnay ce lieu funeſte,
Madame, vous ſçavez le reſte.
Le vent devenu furieux
M'a fait aborder en ces lieux,
Où ma flote bien hebergée
Vous ſera toûjours obligée.
Ainſi finit Maître Æneas,
De conter ſi long-tems ſi las,
Et ſi preſſé de faire un ſomme,
Qu'il baailloit toûjours le pauvre homme:
Dame Didon baailloit auſſi,
(Car qui voit baailler fait ainſi;)
Non moindre fut la baaillerie:
Qu'avoit été l'yvrognerie.
Tyriens & Troyens baalloient,
Quelques-uns debout ſommeilloient.
A tous momens têtes baiſſées,
En ſurſaut étoient rehauſſées,
Enfin chacun chercha ſon lit.
Je vais au mien, car j'ai tout dit.

Fin du troiſiéme Livre.

LE

LE
VIRGILE
TRAVESTI
EN VERS
BURLESQUES.

LIVRE QUATRIE'ME.

A MONSIEUR ET MADAME DE SCHOMBERG.

MONSIEUR ET MADAME,

C'eſt icy le ſecond Livre de ma façon, qui a été dedié en même tems à deux perſonnes. Les uns en riront, les autres ne le trouveront pas bon, & moi je me ſoucierai fort peu de ce qu'on en dira, pourvû que j'arrive à la fin que je me ſuis propoſée. Il y a aſſez long-tems que je ſuis malade pour croire que je mourrai bien-tôt. Encore que ma maladie ſoit de mon inven-

tion, je ne la connois pas assez, pour sçavoir combien elle durera, & si elle me fera le plus vieil malade de France, comme elle m'a fait le plus estropié. C'est ce qui me fait songer à payer mes dettes. Toute la France sçait assez ce que je vous dois, MADAME; & je sçai, MONSIEUR, que je vous ai des obligations qui ne sont pas petites. Je pourrois bien m'en acquitter, miserable que je suis, à la façon des miserables, en disant que Dieu vous le rende, & le priant pour vous. Mais vous avez tous deux, quoique peut-être, non pas en pareil degré, plus de credit que moi en la Cour celeste: Je n'entreprends donc point au-delà de mes forces. Je vous donne tout ce que je vous puis donner. Si ce n'est pas tout ce que je vous dois; c'est vous payer en mauvaise monnoye. Mais il faut tirer d'un mauvais payeur ce que l'on peut. Si vous me prenez pour ce que je suis, vous ne douterez point, que si mon Virgile Travesti étoit ce qu'il n'est pas, c'est-à-dire plus digne de vous, je ne vous l'offrisse plus hardiment, que je ne fais les maigres divertissemens d'un malade. Je croi, MADAME, que les vers burlesques

que j'ai vûs en lumiere jusqu'à cette heure, ne serviront pas peu à vous faire croire ce que je dis maintenant en prose. Et pour vous, MONSIEUR, lorsque j'eus l'honneur de vous parler, je vous considerai comme un homme extraordinaire. Les grandes actions que vous avez faites depuis, ont bien fait voir, que vous étiez ce que vous me parûtes, & que mon inclination naturelle ne s'étoit pas trompée. Et j'ose dire, si les malheureux comme moi se peuvent réjoüir, que j'ai reſſenti une joye extrême, quand les deux perſonnes du monde que j'eſtimois le plus, ſe ſont trouvées ſi dignes l'une de l'autre. Mais en même tems, que par les plus belles paroles que j'ai pû mettre enſemble, je tâche à vous perſuader que je vous honore extrêmement, je ne vois pas que je vous importune de même. Je finis donc mon Epître, quelque plaiſir que les malades, auſſi-bien que les vieillards prennent à parler, & quelque beau ſujet que j'en aye: C'eſt par là que je croi bien mieux vous témoigner mon zele, que par ma longue proſe: permettez-moi ſeulement de vous jurer foi d'un homme qui n'a plus gueres à vivre, que le vôtre très-humble & très & cætera, *que vous allez voir au-*

bas de la feüille, qui eſt le refrein ordinaire de toutes les Epîtres, eſt dans la mienne la plus grande verité que dira jamais,

MONSIEUR ET MADAME,

Vôtre très-humble, très-obéïſſant, & très-obligé ſerviteur,
SCARRON.

P. Lachon

LE VIRGILE TRAVESTI.

LIVRE QUATRIE'ME.

CEPENDANT la Reine Didon
Perdoit sa face de dondon,
Pour prendre celle d'une hetique.
Tant amour forcené la pique.
En vain pour ce feu violet,
Causé par un desir folet,
La pauvrette boit à la neige,
Son chaud tourment point ne s'allege;
L'insensée a beau boire frais,
Elle ne se fait que des frais.
Tantôt d'Æneas le merite,
Fait sa poitrine une marmite,
Que fait brûler bûche & tison,
Et tantôt la bonne maison
De ce ravissant personnage,
Donne l'assaut à son veuvage:

Et puis ſon viſage charmant
Vient lui troubler l'entendement.
Cette pauvre Reine des foles
S'arrête à ſes moindres paroles,
Toute ſeule s'en entretient,
Puis elle dit, Mon cœur en tient :
Mon cœur à l'amour ſi rebelle,
Et ma franchiſe en a dans l'aîle ;
Helas! que ne l'ay-je paré,
Ce rude coup qu'on m'a tiré !
Ayant ſur le pere d'Aſcagne
Tant fait de châteaux en Eſpagne,
Elle s'en alla mettre au lit,
Pour ſe repoſer un petit.
Mais le repos qui tout enchante,
A ſa paſſion violente
Ne peut le remede donner,
Elle ne fait que ſe tourner,
Pour trouver une bonne aſſiete ;
Sa fiévre toûjours l'inquiéte.
Elle ſe perd, & le voit bien,
La malheureuſe ne peut rien :
Elle s'irrite, elle ſe fâche,
Conſulte la raiſon, & tâche
D'appaiſer ſes ſens forcenez ;
Ma foi, ce n'eſt pas pour ſon nez.
Si-tôt qu'elle vit la lumiere,
Elle appella ſa chambriere,
Et lui dit : Faites-moi venir
Ma ſœur, je veux l'entretenir.
Cette ſœur avoit nom Dame Anne,
Teint olivâtre, & nez de canne,
Et bien moins belle que ſa ſœur,
Mais aimable pour ſa douceur,

Capable d'une bonne affaire,
Qui ſçavoit parler & ſe taire,
Et ſi pleine de charité,
Qu'en cas de la neceſſité
Elle eût été dariolette;
D'ailleurs de conſcience nette.
Si-tôt que la Reine la vit,
Rouge en viſage, elle lui dit:
O ma ſœur Anne! ô ma fidelle!
(La faiſant aſſeoir auprès d'elle,
Et lui jettant les bras au cou)
Dis-moi donc ma ſœur, pourquoi? d'où,
Comment, par quelle deſtinée
Eſt venu chez moi cet Enée?
O qu'il eſt frais! ô qu'il eſt gras!
O qu'il eſt beau, quand il eſt ras!
Qu'il eſt fort, qu'il eſt beau gendarme!
Que ſa riche taille me charme,
Que ſon œil fendu, grand & bleu,
Décoche de matras de feu
Sur Dame, ainſi que moi peu fine.
A n'armer pas bien ſa poitrine!
Quiconque le croiroit iſſu
Des Dieux, ne ſeroit pas déçu.
Quand quelqu'un a l'ame poltrone,
A tout bruit il tremble & s'étonne,
A tout coup il ſaigne du nez:
Mais ce Roi des déterminez,
Combien de places enlevées,
Combien de guerres achevées,
Le font ſans contradiction
Paſſer chez toute nation,
Pour vaillant comme ſon épée,
En ſang grec ſi ſouvent trempée;

Et qu'on m'a dit être un vieil loup,
Qui tranchoit, & du premier coup,
Un chenet comme une chandelle:
Dieu me veüille délivrer d'elle,
O'si je n'avois resolu
De vivre en un état solu,
Si je n'étois bien resoluë,
Après avoir été soluë
D'un homme qui me fut si cher,
De ne jamais me rattacher,
Si je ne craignois mariage,
Comme un mari fait cocuage,
Oüi, si je ne l'avois juré,
Que ce nœud qui tient si serré,
Ne me serreroit de ma vie,
Je te confesse mon envie,
(Mais n'en dis mot, ma chere sœur)
Cet homme me revient au cœur;
Depuis la mort du cher Sichée,
Je ne m'étois point requinquée,
Et qui m'eût parlé d'un mari,
N'eût pas été mon favori.
Mais depuis que j'ai vû mon hôte,
Mon corps percé de côte en côte,
(Je te le confesse, ma sœur)
A fort mal conservé mon cœur:
Ma blessure n'est que trop vraye,
Je saigne d'une même playe,
Je sens les mêmes accidens,
Qui m'inquietent le dedans,
Et reconnois bien que mon ame
Brûle d'une pareille flâme.
Mais certes je l'étoufferai
Cette flâme, ou je ne pourrai;

Devant que ce malheur arrive,
J'aime mieux brûler toute vive,
Ou plûtôt que mon chien de corps
Soit mis bien-tôt au rang des morts,
Et faſſe en enfer penitence
De ſa mauvaiſe réſiſtance.
O pudeur! je te garderai
Autant de tems que je vivrai:
On ne verra jamais qu'Eliſe
Tombe en faute, & qu'on en médiſe,
Le premier qui reçut ma foi,
L'emporta, mourant, avec ſoi;
Que le pauvre défunt la garde:
Et qu'en pitié Dieu me regarde.
Car mon eſprit en verité
A quelque choſe de gâté.
Cela dit, une groſſe pluye,
Qu'en vain ſa belle main eſſuye,
Couvrit de pleurs tout ſon rabat.
Grand vent petite pluye abat;
Mais au proverbe n'en déplaiſe,
Les ſoûpirs cauſez par ſa braiſe,
Par ces pleurs largement jettez,
Furent de plus belle irritez;
Et ſes ſoûpirs à la pareille,
Comme le vent le feu réveille,
Et que le feu fait en aller
Un pot à force de brûler.
Tant plus les ſoûpirs s'exhalerent;
D'autant plus les larmes coulerent,
Si que jamais tant ne pleura
La Didon, ni ne ſoûpira.
Sa ſœur l'ayant reconfortée,
Lui dit de ſa bouche édentée:

O chere sœur, que j'aime mieux,
Ni que mon cœur, ni que mes yeux,
Sçachez de moi, ma sœur ma mie,
Qu'un tantin de Polygamie,
Quoi que l'on dise fait grand bien :
Vous vieillirez en moins de rien,
Et quand vous vous verrez vieillotte,
Vous direz, peste de la sotte,
D'avoir passé vos jeunes ans,
Pour la crainte des médisans,
Dans le fâcheux état de veuve.
Il n'est rien tel que chose neuve ;
Choisissez un mari nouveau,
Et vous l'appliquez sur la peau,
Il n'est point de telle fourrure,
Et si vous voulez que j'en jure,
Je m'en vais vous faire un serment,
Plus gros que maudit soit qui ment :
Puissay-je devenir vestale,
Avoir sur mes vieux ans la gale,
Etre pauvre, mourir de faim,
S'il n'est rien tel, après le pain,
Que d'épouser un honnête homme,
Qui soit bâti tout ainsi comme
Ce bel Æneas le Troyen,
Que l'on tient tant homme de bien.
Gardez-bien qu'il ne vous échape ;
Que vôtre Majesté l'attrape ;
Mariez-vous sans biaiser,
Faire autrement c'est niaiser.
Lorsque maîtresse de famille,
Vous aurez fait garçon & fille,
A l'un vous direz, mon fanfan,
L'autre vous dira, ma maman.

Et s'ils se mettent trop à braire,
Tout ce que vous avez à faire,
Mettez-les moi sur vos genoux
Et me les assommez de coups,
C'est le plus grand plaisir du monde :
Vous craignez qu'un défunt en gronde,
Laissez-le gronder, s'il lui plaît,
En enfer, où je croi qu'il est,
Il est bien oiseux, le beau Sire,
De trouver sur tout à redire.
Quant à moi, je me trompe fort,
Si quand un homme est roide mort,
Il prend garde à son épousée,
Ce n'est qu'une billevesée,
Un vrai conte à dormir debout,
Ou de nourrice, & puis c'est tout.
Je veux bien que le Prince Hiarbe
Par son épaisse & sale barbe,
Vous ait quelque dégoût donné,
Et que maint autre forcené
De ces roitelets de Lybie,
Vous ait donné fort peu d'envie:
Je trouve en vôtre aversion
Vôtre justification.
Mais pour celui-ci, qui vous touche,
Vous fait venir l'eau à la bouche,
Que vous ne faites que guigner,
Prenez-le moi sans barguigner:
Encore un coup, il le faut prendre,
En essayer, & puis le rendre,
Si ce qui reluit n'est pas or.
De plus considerez encor
Parmi quels barbares vous êtes,
Et la demeure que vous faites,

Parmi ces peuples Libiens,
La plûpart visages de chiens.
Certes l'entreprise est bien grande,
Si vous n'avez qui vous défende.
D'un côté le Getulien,
Larron comme un Bohemien:
De l'autre côté le Numide,
Qui chevauche sans mors ni bride:
Les Syrtes inhospitaliers,
Et les Barcéens bandouliers:
La ville de Tyr offensée,
Vôtre Majesté menacée
Par nôtre frere, un vrai pendart
Qui nous gâtera tôt ou tard.
Ces ennemis-là mis ensemble,
Vous avertissent, ce me semble,
Que vous devez songer à vous.
On vous viendra roüer de coups:
Au lieu qu'étant femme d'Enée,
Dont la flote ainsi mal menée,
Ne se trouve en ce port, sinon
Par l'entremise de Junon;
Avec ce personnage, dis-je,
Si quelque voisin vous afflige,
Et pense vous inquieter,
Vous avez de quoi le frotter.
O que vôtre ville naissante
S'en va devenir florissante!
Et que cet hymen bien-heureux,
Par ces Phrygiens valeureux,
Va rendre nôtre Etat Punique,
Victorieux & magnifique!
Vous n'avez qu'à remercier
Les Dieux du Ciel, & les prier,

Que ce grand hymen s'accompliſſe,
Et qu'Æneas l'on divertiſſe,
Si bien que ſans courir ailleurs,
Ni chercher des gîtes meilleurs,
Auprès de vous il s'accagnarde.
O ma ſœur, prenez-y bien garde,
Inventez bien adroitement
Des ſujets de retardement.
Que de jour en jour on l'amuſe,
Faites excuſe ſur excuſe,
Dites que ſes meilleurs vaiſſeaux
Sont prêts de ſe mettre en morceaux,
Qu'il n'eſt matelot qui ne fuye
Orion l'aſtre piſſe-pluye,
Et qu'on ne peut l'hyver flotter,
Sans grandement periciter.
Par cette harangue efficace,
Didon jadis toute de glace,
Devint bien-tôt toute de feu,
Et la pudeur, qu'encore un peu
Dans ſon ame elle avoit gardée,
S'enfuit de la dévergondée.
Enſuite de ces beaux diſcours,
La Reine prit ſes habits courts,
(Car avec une longue cotte,
On fait trop grand amas de crotte,)
Et ſe coëffa d'un capuchon,
Sans oublier maſque & manchon,
Pour aller en ſecret au temple.
Elle étoit de fort bon exemple,
Et qui jamais en bonne foi,
Ne fit du temple un caquetoi.
Etant là, ſa ſœur avec elle,
Chacun offrit une chandelle,

La bouche ſe gargariſa,
Et d'encens s'aromatiſa;
Et puis on fit un ſacrifice
A Cerés des loix inventrice,
Du poupelain & du pâté,
Qu'on croit auſſi avoir été
Du ſavoureux pain de Goneſſe.
On offrit à cette Déeſſe
Deux brebis jeunes & de choix.
Le blond Phœbus porte carquois,
Inventeur de la ſarabande,
Eut part en cette digne offrande,
Comme auſſi Liæus le bon,
Grand diſſipateur de jambon:
Dieu ſçait ſi l'on mit en arriere,
Junon la Déeſſe nopciere,
Car c'eſt d'elle en ſemblable cas
De qui l'on fait le plus grand cas.
Là, Didon de fort bonne grace,
Répandit le vin d'une taſſe
Sur le front de la ſœur d'un bœuf,
Blanche comme une coque d'œuf.
Et puis fit quelques caracoles
A l'entour des ſaintes idoles,
Leur fit à tous de beaux preſens:
Des animaux agoniſans
Elle conſulta les entrailles,
Qui ſentoient bien fort les tripailles.
Dont le nez elle ſe boucha,
Et très-ſottement ſe fâcha.
O vanité des aruſpices!
De quoi ſervent les ſacrifices
A femme qui ſe meurt d'amour?
C'eſt chercher la lune en plein jour,

Que de chercher quelque remede,
Lorſque le grand mal la poſſede,
Elle a beau faire, il faut brûler,
Mourir de faim ſans ſe ſaouler :
Ou bien pour contenter ſa rage,
Faire parler le voiſinage.
Son pauvre eſprit devenu fou,
La fait courir ſans ſçavoir où.
Ce feu Gregeois toûjours s'augmente,
Et devore la pauvre amante :
Verſât-elle de pleurs un ſceau,
Ce feu Gregeois brûle dans l'eau,
Et la brûleroit de plus belle,
Par Mahom, c'eſt grand pitié d'elle.
Tout ainſi, par comparaiſon,
Quand friand de la venaiſon,
Un Paſteur dans les bois de Crete
A tranſpercé d'une ſagete,
Ou bien, ſi vous voulez, d'un dard,
Une biche de part en part,
Après l'avoir long-tems chaſſée,
Sans bien ſçavoir s'il l'a bleſſée,
Il s'en va comme il eſt venu,
Et le pauvre animal cornu,
Je me trompe, car la femelle
(Autre n'en ſçait la raiſon qu'elle)
N'a ni corne ni cornichon,
Non plus que ſon petit bichon,
Devant qu'il ait armé ſa tête.
Retournons à la pauvre bête ;
Elle fuit au travers des bois,
Qui ſont drus au païs Cretois,
Comme une biche frenetique,
Portant la fléche qui la pique

Toûjours attachée à son flanc,
Duquel sort un ruisseau de sang.
L'application est aisée,
Sur Didon d'amour embrasée.
Elle prend messire Æneas,
Et le tiraillant par le bras,
Le promene parmi la ville:
Comme Enée a l'ame civile,
Et la Didon beaucoup d'amour,
A chaque passage & détour,
On se faisoit cent déferences,
Et deux cent trente reverences,
Ce sont, si bien vous supputez,
Trois cent trente civilitez.
Elle lui montroit ses richesses,
Le dessein de ses forteresses,
Chemin faisant le caressoit:
Caressant se radoucissoit,
Puis rougissoit de sa sottise
La pauvre malheureuse Elise:
Puis pâlissoit d'avoir rougi,
Ayant peur d'avoir mal agi
Pour le dessein qu'elle a de plaire,
Ce qui n'est pas petite affaire.
Souvent elle se méprenoit,
Alors qu'elle l'entretenoit,
Et prenoit Gautier pour Garguille;
Elle babille & rebabille,
Ne sçait quasi ce qu'elle dit,
Et tout le monde en étourdit;
Elle veut dire quelque chose,
La commence, achever ne l'ose,
Ouvre la bouche, & ne dit mot,
Tout de même que fait un sot:

Et puis elle le mene boire,
Lui fait redire son hiſtoire,
S'enchevêtre de plus en plus,
Le mange avec des yeux goulus,
Sur tout ce qu'il dit ſe récrie,
Sans pouvoir cacher ſa furie :
Mais quand il ſe faut ſéparer,
Qu'il eſt tems de ſe retirer,
Lorſque la Reine des étoiles,
La nuit avec ſes ſombres voiles,
A tout couvert nôtre horizon,
Le diable eſt bien à la maiſon.
Quand elle ſe voit toute ſeule,
Elle ſoûpire, elle s'égueule,
A force de pouſſer ſes cris,
Tant le trouble eſt dans ſes eſprits :
Elle entretient la forcenée,
Abſente, ſon abſent Enée,
Elle parle & répond pour lui,
Afin de flatter ſon ennui.
Elle n'en eſt point entenduë,
Car il dort la cuiſſe étenduë,
Sans ſe ſoucier ſi Didon
Paſſe une bonne nuit ou non.
Quand le jeune Aſcagne elle attrape,
Comme ayant peur qu'il ne s'échape,
Elle le met entre ſes draps,
Et le ſerre entre ſes deux bras,
Eſſayant par cette fineſſe
D'adoucir le mal qui la bleſſe.
Ha vraiment, c'eſt un bon vieux tour
Contre un Dieu fin comme l'amour !
Cependant tout ouvrage ceſſe.
On ſe débauche, & la jeuneſſe

Ne ſonge plus à s'exercer,
Et ne fait que ſon tems paſſer:
Tout mange, boit, rit, danſe & raille,
O diable ſi pas un travaille;
Tous les ouvrages commencez,
Par les ouvriers ſont laiſſez,
Les tours demeurent imparfaites,
Les murailles ont des lunettes,
Tous les deſſeins vont à vau-l'eau,
Ce qu'on ne trouve bon ni beau:
Tout le monde en dit des ſornettes,
On en fait mille chanſonnettes,
Autant en emporte le vent,
On ne fait pas mieux que devant.
Junon de colere enflâmée,
De voir perdre ſa renommée,
Et mettre tout à l'abandon,
La Sidonienne Didon,
Cette Dame qui toûjours gronde,
Alla trouver Venus la blonde,
Et d'un viſage renfroigné:
Vous croyez avoir tout gagné,
Lui dit-elle, Dame Cythere,
Par vôtre infame miniſtere,
Et de Cupidon vôtre enfant,
Qui tranche du Dieu triomphant,
Et qui pourtant pour tout potage,
N'eſt que Dieu du maquerellage.
Vraiment vos deux divinitez
Ont de grands honneurs meritez,
D'avoir triomphé par ſurpriſe
De la pudeur de Dame Eliſe.
Maître Æneas vôtre bâtard,
Comme tout ſoudrille eſt vantart,

En fera des contes pour rire.
Vous faites état d'en médire,
Et les choſes iront ainſi :
Ha vraiment attendez-vous-y.
Vous vous êtes mis en la tête,
Que nôtre chien n'eſt qu'une bête,
Vous trouverez à qui parler ;
Je ſçaurai fort bien démêler,
Malgré vos dents, cette fuſée,
Fuſſiez-vous cent fois plus ruſée,
Confeſſez-le-moi ſans mentir :
Vous avez eu ſoupçon de Tyr,
Et pour cela fait dans Carthage
Tout ce plaiſant remu-menage ;
Tous vos deſſeins ſont découverts,
Et réüſſiront à l'envers.
Certes, vous & moi, ce me ſemble,
En nous racommodant enſemble,
Paſſerions bien mieux nôtre tems ;
Vos deſirs ſont déja contens ;
Didon meurt d'amour pour Enée ;
Aſſemblons-les par hymenée :
Je conſens que le Phrygien
Soit maître du Sidonien ;
Et verrai le Prince de Troye
Gouverner Carthage avec joye.
Et bien eſt-il bon, le party ?
Lui dit Junon. J'aurois menti
Si je vous diſois le contraire,
Dit Venus, & dans cette affaire
Que vous venez de propoſer,
Je ne vois rien à refuſer.
Elle voyoit pourtant la Dame
Junon juſqu'au fond de ſon ame,

Et que la proposition
N'étoit que pure invention,
Afin que sa chere Libye
Fût à couvert de l'Italie :
Mais à fourbe, fourbe & demi,
Vouloir être vôtre ennemi,
Et prendre contre vous querelle,
C'est se vouloir perdre, dit-elle,
On n'y peut gagner que des coups ;
Je sçai fort bien qu'un diable & vous
Etes quasi la même chose,
Et que quand fâcher on vous ose,
Il vaudroit mieux être pendu.
Or pour cet hymen prétendu
Je doute bien fort de l'affaire,
Car le destin nous est contraire ;
Jupiter est pour le destin,
Qui veut que l'on parle latin
Quelque jour par toute la terre ;
Il vous craint comme le tonnerre,
Faites le diable à la maison,
Vous le mettrez à la raison,
Ou plûtôt faites-lui caresse,
Vous connoissez bien sa foiblesse,
Et lorsque vous l'aurez flatté,
Si c'étoit vôtre volonté,
Qu'il feroit la fausse monnoye,
Que sans se soucier si Troye
En Rome ressuscitera,
Tout s'en ira comme il pourra ;
Bien ou mal, pourvû qu'il vous plaise ;
Que le sort en gronde ou s'en taise,
Le Seigneur s'en soucira peu,
Et tournera la chose en jeu.

Dreſſez donc vôtre batterie,
J'aſſeure vôtre Seigneurie,
Que de mon côté je ferai
Merveilles, ou je ne pourrai.
Ainſi parla Venus la belle.
Junon fort ſatisfaite d'elle,
Lui fit quelques complimens courts,
Puis reprit ainſi le diſcours.
Je me charge de cette affaire,
Pourvû que nous puiſſions nous taire,
Et chacune de ſon côté
Agiſſe avec fidelité.
Voici comme je m'y veux prendre.
Et le piege que je veux tendre.
Demain ma Didon s'en ira,
Si-tôt que le Soleil luira,
A la chaſſe avec vôtre Enée;
Une bourraſque inopinée,
Que je ferai tomber ſur eux,
Fera peur aux plus valeureux:
Horrible ſera la tempête,
Dont je prétens troubler la fête;
Car le tonnerre grondera,
Groſſe grêle s'y mêlera,
Et l'obſcurité ſera telle,
Qu'on aura beſoin de chandelle.
Les Tyriens ſe cacheront,
Et les Troyens comme ils pourront.
Pour éviter pareille pluye,
Il n'eſt perſonne qui ne fuye,
Et qui n'aille pour ſe cacher
Sous un arbre, ou ſous un rocher;
Sans ſonger ſi durant l'orage,
La Reine marche à ſec, ou nage.

Vôtre Enée avec ma Didon,
S'enfuiront de grande randon
Se nicher dans une caverne,
Et lors je veux bien qu'on me berne,
S'ils sortent comme ils sont entrez,
Je vous les rends enchevêtrez,
D'un lien qui tient comme teigne.
Et si ma Didon n'est brehaigne,
Dans neuf mois on verra sortir
De leur fait un Infant de Tyr.
Ainsi parla du Ciel la Dame;
Vous êtes une brave femme,
Dit Venus riant en son cœur.
Après ce compliment moqueur,
Les deux Dames se saluerent,
Et puis aprés se séparerent.
Venus alla voir sa Paphos,
Et Junon tira vers Samos,
Pour assister une accouchée
D'un embryon bien empêchée.
Le lendemain au point du jour,
Tout fut en rumeur à la Cour,
La jeunesse Phenicienne,
Chacun avec son chien ou chienne,
Tous braves & tous à cheval,
Les uns bien, & les autres mal,
Et tous équipez pour la chasse,
Parurent en la grande place.
Force piqueurs Massiliens,
Quantité de valets de chiens,
De leurs trompes faisoient fanfare,
Comme qui diroit tantarare.
Les uns étoient chargez de rets
Pour emprisonner les forêts.

Les

Les autres d'halliers pleins de mailles,
Et de carquaillets pour les cailles:
Bottez à cru les gros Milours,
Armez d'épieux en habits courts,
A la porte de Dame Eliſe,
Qui prenoit encore ſa chemiſe:
Joüoient les uns au trique-trac,
Les autres prenoient du tabac,
Diſcouroient d'une & d'autre choſe,
Et bien ſouvent rioient ſans cauſe.
Mais à la fin trop de rumeur
Mit la Reine en mauvaiſe humeur.
La Dame leur envoya dire,
Qu'elle n'aimoit pas oüir rire.
Son traquenart rongeant ſon frein
D'or, d'argent, de fer ou d'airain,
Je ne ſçai pas bien la matiere,
De ſon pied gratoit la pouſſiere.
C'étoit un fort bon traquenart,
Hormis qu'il avoit un javart.
La Reine habillée & coeffée,
Et ſoigneuſement attifée,
Sortit en pompeux appareil,
On ne peut rien voir de pareil,
Sa ſeule robe en pierrerie
Valoit plus d'une métairie,
Elle étoit de ras de Châlons,
Couverte de quatre galons,
Et de gros boutons à freluches,
Sur ſon chef deux plumes d'autruches,
Avec quelques autres de pan,
Faiſoient ſur un petit turban
Une eſpece de capeline,
Un carquois chargeoit ſon échine,

Garni de matras empennez,
Très-artiſtement façonnez.
Les cheveux qui ſur ſon derriere
Flottoient d'une belle maniere,
Etoient ce matin-là gauffrez,
Et noüez de cordons chiffrez,
De la main de la forcenée
D'un Æ qui faiſoit Ænée.
Item, ſon ſuperbe manteau,
Fait à Sidon de drap d'Uſſeau,
Et qu'elle portoit en écharpe,
Etoit d'une couleur de carpe,
Car d'écailles d'or émaillé,
Et très-artiſtement taillé,
L'étoffe étoit toute couverte,
Et ſur l'écaille jaune & verte,
Quand le Soleil à plomb donnoit,
Peau de carpe elle devenoit.
Elle ſe retrouſſoit d'une agraffe,
Qui répondoit à ſa piafe,
Cette agraffe repreſentoit
Une pate d'ours qui tâtoit,
Et qui tâtoit d'ours autre pate,
L'une & l'autre de fine agathe.
Les Phrygiens vinrent auſſi
En groſſes bottes de rouſſi,
Iülus étoit à leur tête,
Tout ébaudi de telle fête.
Après lui vint ſon cher papa,
Qui les yeux de tous occupa,
Tant étoit beau le galant homme:
Peu s'en faloit qu'il ne fût comme
Apollon, lorſque quittant
Xante, qu'on dit qu'il aime tant,

Et la Lycie, où l'on frissonne,
Ce beau fils de Dame Latone,
Poudré, frisé, rasé de frais,
A grand équipage & grands frais,
Vient faire à Delos résidence.
Pour le recevoir chacun danse,
Les Agathyrses peinturez,
De leurs plus beaux habits parez,
Et les Dryopes, & les Cretes,
Dansent comme marionettes,
Chacun le cul du pied s'y bat,
Jamais on ne vit tel sabat.
Ce Dieu sur les côteaux de Cynthe,
Se promene la tête ceinte
De feüilles & de rubans d'or.
Tel, & plus beau peut-être encor
Parut en son habit de chasse,
Messire Æneas dans la place.
Il fut de chacun admiré,
Des yeux de Didon devoré:
Et lui pareillement sumelle
Joüa souvent de la prunelle.
Alors que l'on fut dans les bois,
Des rochers chévres & chamois
Prirent la peine de descendre,
Et l'on prit celle de les prendre;
Force daims traversant les champs,
Maintes petarrades lâchans,
Faussérent bien-tôt compagnie,
Sans beaucoup de ceremonie;
Et maint cerf y prit le devant,
Vîte autant & plus que le vent,
Faisant naître dans son passage
De poussiere un épais nuage.

Ils se sauvoient en moins de rien,
En quoi certes ils faisoient bien.
Iülus, autrement Ascagne,
Monté sur un cheval d'Espagne,
Attrapoit les plus avancez,
Puis les ayant outre-passez,
Venoit sur nous à toute bride,
Poussoit son cheval intrepide,
Lui faisoit passer des fossez,
Qui font peur quand ils sont passez.
O que le compagnon desire,
Qu'un grand sanglier de bonne mire,
Vienne dechirer furieux,
Les chiens au milieu des épieux;
Ou que quelque lion décende
Au milieu de toute la bande,
Faire trembler les plus ardents,
En leur montrant griffes & dents,
Quoique beste si ravissante
Ne soit guere divertissante!
Cependant qu'ainsi l'on chassoit,
Le Ciel serein s'obscurcissoit,
Et par de grands coups de tonnerre
Declaroit la guerre à la terre.
Le tonnerre ayant bien grondé,
De la grêle fut secondé,
La grêle le fut de la pluye.
Il n'est personne qui ne fuye,
Tant cet orage vehement
Pensa tout perdre en un moment:
Il tonne, il grêle, il pleut, il vente,
L'horrible tempête épouvente
Les esprits les plus assurez;
Et les éclairs réiterez,

Au lieu d'aider dans les tenebres,
Font naître des craintes funebres.
Les Tyriens comme des fous,
Pour se cacher cherchent des trous,
Les Phrygiens en font de même:
Iülus le visage blême
Demande par tout son papa,
Lequel cependant s'échapa
Avec Didon toute pleureuse,
Et neanmoins toute amoureuse,
Et laquelle eût joüé beau jeu,
Qui l'auroit voulu croire un peu.
Ils patroüillerent dans les crotes,
Sans se soucier de leurs botes,
Non plus que de leurs pauvres gens,
Et se sauverent diligens
Dans une profonde caverne,
Faute d'avoir une lanterne,
Ils s'y fourrerent à tâtons,
Et s'entreservant de bâtons,
Etant dans une noire grote,
Chacun avec un pied de crote,
Ils recouvrerent leurs esprits:
C'est ce qu'on peut avoir appris
D'une chose faite en cachette,
Outre que ma plume est discrette:
Virgile qui n'est pas un fat,
Sur un endroit si délicat
A passé vîte sans décrire
Chose où l'on pût trouver à dire,
C'est pourquoi je n'en dirai rien,
Mais je croi que tout alla bien.
Æneas comme un homme sage
N'en a jamais dit davantage,

Et Didon n'a jamais rien dit
De ce qu'en la grotte elle fit :
Sçachez seulement qu'ils s'y tinrent
Assez long-tems, & que survinrent
Tandis qu'ils furent là-dedans,
De très-funestes accidens.
On dit que Junon la nôciere,
Et Dame Tellus nourriciere,
S'entre-donnerent le signal,
Si c'est pour bien, si c'est pour mal,
Encore un coup je m'en veux taire.
Le Ciel complice de l'affaire ;
Soit qu'il en fût d'avis ou non,
Tira force coups de canon :
Les Nymphes des lieux en hurlerent,
Et leurs têtes déchevelerent.
C'est pourquoi le monde a pensé,
Qu'il s'étoit sans doute passé
Entre Didon & Maître Enée
Une matiere d'hymenée.
Car de cet honnête nom-là
Dame Didon nomma cela,
Mais je sçai bien que quelques prudes
Lui donnerent des noms plus rudes,
Et nonobstant la qualité,
Qu'à Tyr l'on a bien caqueté,
Tant de Didon que de son hôte ;
Certes jamais pareille faute
Ne causa pareil repentir,
Et la pauvre Infante de Tyr
En mourut, dont ce fut dommage,
Que maudit soit son mariage,
Et maudite soit sa vertu !
Je veux qu'il se soit ébatu

Avec elle, Æneas, de Troye,
Ce n'eſt qu'une action de joye,
Et laquelle ne devoit pas
Produire un funeſte trépas.
En falloit-il ceſſer de vivre ?
La ſuive qui la voudra ſuivre :
Je connois de fort bons eſprits,
Qui ne voudroient pas à tel prix
Acheter de la renommée,
Qui n'eſt ma foi qu'une fumée.
Autre renommée il y a,
Laquelle par tout publia
Que Didon avec Maître Enée
Etoit jointe par hymenée.
Cette renommée eſt un mal,
Ou plûtôt un traître animal,
Qui ne ſe peut tenir en place,
Il n'eſt malice qu'il ne faſſe,
Il eſt menteur & médiſant,
Et prend force, chemin faiſant.
Dans les commencemens il ſemble,
Que de peur en parlant il tremble,
Puis après à tout il ſe prend,
Et de petit devient ſi grand,
Qu'il s'étend par toute la terre.
On dit qu'après l'étrange guerre
Que contre les Dieux intenta
Encelade, lequel planta
Contre leur donjon eſcalade,
La mere de cet Encelade,
Et de Cæe, autre grand voleur,
En accoucha par grand malheur.
Ceci ſoit dit ſans lui déplaire,
La terre ne pouvoit pis faire :

Quand elle en auroit avorté,
Elle auroit bien plus merité :
Ce monſtre bizarre & fantaſque
Va vîte du pied comme un baſque,
A le corps de plume couvert,
Sur chaque plume un œil ouvert,
Une oreille toujours ouverte,
Langue à craindre, & bouche diſerte,
Qui dit tout indifferemment
Ce qu'elle ſçait & ſouvent ment.
La nuit elle fait diligence,
Cette pernicieuſe engeance,
Et vole comme un chat-huant,
Ses vaſtes aîles ſecoüant
Entre deux airs ſans prendre terre,
Puis le jour elle fait la guerre,
S'entend à l'œil ſur une tour,
Et prend garde tout à l'entour,
L'oreille ouverte pour apprendre
Ce que ſa bouche doit répandre.
Tout beau, je parle en ſingulier,
Devant que parler en plurier,
La male-bête a des oreilles,
Des bouches pâles ou vermeilles,
Et des yeux jour & nuit ouverts,
Noirs, bleus, gris, blancs, jaunes ou verts,
De la couleur il ne m'importe,
Autant que ſon maigre corps porte
De plumes, dont il eſt auſſi
Porté tant par-là que par-cy,
Ou par-cy par-là, l'un vaut l'autre,
En un métier comme le nôtre,
On ne rime pas comme on veut,
Mais ſeulement comme l'on peut.

Cette conteuse de nouvelles,
En fit par tout courir de belles,
Tant d'Æneas que de Didon,
Publiant qu'elle avoit fait don
De sa personne à Maître Enée,
Et cela par son hymenée,
Et qu'Æneas de son côté
S'étoit sottement garotté :
Que ce restaurateur de Troye,
S'en donnoit bien fort au cœur joye
Avec la Dame, & que tous deux,
(Sans se mettre en peine, si d'eux
Sortiroient les deux republiques,
Par lesquelles à coups de piques,
De dagues, masses, fléches, dards,
Sont tombez tant de bons soudars ;)
Ne s'amusoient plus dans Carthage
Qu'à vaquer à leur mariage,
Et passoient les jours tout entiers
A se faire des heritiers.
Leurs courtisans faisoient de même ;
Tout étoit veille de Carême,
Les Vendredis & Samedis,
Comme les Lundis & Mardis :
On n'entendoit que serenades,
On ne voyoit que mascarades,
Faire festins, danser balets ;
Fous les maîtres, fous les valets,
Tout alloit en Cour par écuelles ;
Tant les Messieurs que les Donzelles,
Les Donzelles que les Messieurs,
Faute d'exercices meilleurs,
S'appelloient mon petit cœur gauche,
Faisoient jour & nuit la débauche.

Les plus moriginez d'eux tous,
Pouvoient paſſer pour de grands fous :
Et Didon étoit réſoluë,
Dût-on l'appeller diſſoluë,
Et quand bien on en médiroit,
Que tant que l'hyver dureroit,
Elle paſſeroit ſon envie,
Et feroit jour & nuit la vie ;
De pareille force & vigueur,
Malgré l'hyver & ſa rigueur.
Ce ſont les diſcours mal-honnêtes,
Dont la plus méchante des bêtes,
Rendit les peuples ébahis,
Du vaſte Lybique païs ;
Puis elle alla trouver Hiarbe,
Le Roy du peuple pique-barbe,
Que le grand Juppin Ammon fit
A Garamante qu'il ravit.
Elle fut long-tems ſon Amante ;
Cette Donzelle Garamante,
Et tint long-tems embeguiné
Ce Dieu par ſon teint bazané.
Ce Prince honoroit fort ſon pere ;
Et n'honoroit pas moins ſa mere,
Afin de vivre longuement ;
Pour cela, magnifiquement
Il avoit fait bâtir cent temples,
De riche ſtructure, & fort amples ;
Dans ces cent temples, cent autels,
Peu de gens en ont vû de tels,
Ornez de figures taillées,
Très-artiſtement griſaillées,
Devant chaque autel lampe étoit,
Qui beaucoup d'huile lui coûtoit.

Etant jour & nuit allumée :
Là, mainte victime assommée
Par ce Roy noir vêtu de blanc,
Engraissoit la terre de sang,
Les portes en étoient ornées
De fleurs de rubans cordonnées,
Et les rubans comme les fleurs,
Etoient de diverses couleurs.
La nouvelle étant donc semée
Par la méchante renommée,
Que Didon & le Phrygien
Scandalisoient les gens de bien,
Ce Prince du païs Lybique,
Comme un amant bien-tôt se pique,
Et qu'il avoit l'esprit hautain,
Crut qu'il n'étoit rien plus certain ;
Il s'en alla tout en colere
Au temple s'en plaindre à son pere :
Voici les discours qu'il lui tint,
Les yeux pleurans, pâle le teint,
Et les mains vers le ciel haussées,
L'une dans l'autre entrelassées :
O grand Jupiter, reveré
Du Maure au grabat peinturé,
Et qui pourtant n'as grande cure
Du Maure, ni de sa peinture,
Quoique le Maure en verité
Boive souvent à ta santé :
Ton tonnerre, & tes petarrades,
Ne sont donc que fanfaronnades ?
Et tout le bruit qu'au ciel l'on fait
N'est rien que du bruit sans effet.
Quoi ! le bon qui te sacrifie,
Et le méchant qui te défie,

N'en ſeront donc ni pis ni mieux?
Et la terre au deſſous des cieux
N'aura que le déſavantage
D'être plus baſſe d'un étage?
Et moi qui te ſers nuit & jour,
Et la Didon qui fait l'amour
Meriterons de même ſorte:
Si bien Jupiter, qu'il n'importe
De faire bien, ou faire mal,
Auprès de toi tout eſt égal:
Une Didon, une coureuſe,
S'en vint en faiſant la pleureuſe
Nous demander place à bâtir;
Cette fugitive de Tyr
Qu'en ce rivage nous reçûmes,
Et dont compaſſion nous eûmes,
Eſt épriſe d'un autre gueux,
Qui ſe fait nommer le Pieux.
Cet autre Pâris, cet Enée,
Avec ſa troupe effeminée,
Comme une Donzelle accoûtré,
Poudré, frizé, fardé, mitré,
D'une toque Méonienne,
Avec cette Sidonienne
Tout ouvertement fait dodo,
Et comme on dit, vit à gogo.
Ainſi par cette bonne Dame,
Cependant que je te reclame
Je me trouve amoureux cornu,
De quoi je te ſuis bien tenu:
A d'autres, Jupiter, à d'autres,
Si ſur les ſacrifices nôtres
Tu fondes tes meilleurs repas,
Ma foi tu n'engraiſſeras pas.

De mes victimes assommées,
Et de mes lampes allumées
Je suis fort mal recompensé;
Vraiment si je l'eusse pensé,
Je n'eusse pas perdu ma peine,
Et mainte vache, & bête à laine,
Seroient encore dans leur peau,
A faire honneur à mon troupeau.
Cette harangue bien sensée,
Ainsi chaudement prononcée,
Fit tout l'effet qu'elle devoit.
Seigneur Jupiter qui tout voit,
Vit le Monsieur & la Madame,
Qui s'appelloient, mon cœur, mon ame,
Et l'un de l'autre embeguinez
Sans cesse se rioient au nez,
Sans se mettre beaucoup en peine,
Autant Æneas que la Reine,
S'ils faisoient les gens caqueter:
Cela fâcha bien Jupiter;
Il appella son fils Mercure,
Bâtard de gentille nature,
Et bien aussi moriginé,
Qu'un garçon sans offense né.
Il est vrai qu'il aimoit à prendre,
Mais on en est quitte pour rendre;
Si-tôt que le pere le vit,
Voici le discours qu'il lui fit;
Va faire brider un zephire,
Monte dessus, & t'en vas dire
A Maître Æneas le Troyen,
Qui ne fut jamais qu'un vaurien,
Que sa mere de son courage
Nous avoit promis davantage.

Deux fois des mains des Grecs ſauvé,
On ne l'avoit pas reſervé
Pour faire de l'amant fidelle,
Ou plûtôt du Jean de Nivelle:
Dis-lui qu'un miroir à putain,
Pour dompter le païs latin
Eſt un mal-propre perſonnage,
Et que de Teucer le lignage
Demande un homme de vertu,
Et non pas un coigne-fêtu,
Pour le faire bien-tôt renaître,
Et dans le bas monde paroître
Arbitre de tous les Etats,
Foulant aux pieds les Potentats:
Si cette grandeur l'importune,
Qu'il n'empêche pas la fortune
D'Aſcagne à cela deſtiné
Par un Arreſt au Ciel donné.
Qu'il ceſſe donc de me déplaire,
Qu'il navige, & me laiſſe faire,
Et s'il dit qu'il n'en fera rien,
Qu'il s'aille, vous m'entendez bien,
Je ne veux point dire le reſte;
Vole donc, mon fils, adieu, preſte.
Ainſi lui parla Jupiter,
Et Mercure alla s'apprêter:
A ſes talons, que mule aucune
Par reſpect jamais n'importune,
Talonniers il y ajuſta,
Et puis promptement ajoûta
A chacune une paire d'aîles,
Car ce Dieu ne pourroit ſans elles,
Quoique Dieu, non plus qu'un caillou,
Voler ſans ſe caſſer le cou:

Mais quand il a la jambe armée
De ſa talonniere emplumée,
Deſſus la terre & deſſus l'eau,
Il ne ſe trouve point d'oiſeau
Qui voulût faire une carriere,
Contre un tel porte-talonniere,
Qui pourroit du vol diſputer
Avec l'oiſeau de Jupiter:
Et puis il prit ſon caducée,
C'eſt une verge entrelacée
D'un couple de beaux ſerpens,
Entortillez & non rampans.
Avec cette verge il fait rage,
Ce Dieu patron du brigandage,
Prononçant certains mots folets,
Qu'on dit joüant des gobelets,
Et dont j'ai perdu la memoire,
Il fait ce qu'on ne pourroit croire:
S'il ne fait qu'un homme toucher,
En Enfer il ſe va cacher:
Et s'il veut retirer cet homme,
Le retouchant, il en ſort comme
Qui dans l'Enfer n'a point été
Sans être de ſon feu gâté:
Quand il veut qu'un homme ſommeille,
Lui fourrant ſa verge en l'oreille,
Il le fait bien-tôt ſommeiller,
Et quand il le veut réveiller,
A deux ou trois bons coups qu'il donne
De ſon bâton, il n'eſt perſonne
Qui ne ſe réveille en ſurſaut;
Il en fait le froid, & le chaud,
De la même, il fait la tempête,
Et quand elle fait trop la bête,

Il la dissipe en un instant :
Avec ce bâton important
Il donne aussi sur les oreilles,
Et mille autres belles merveilles
Que je n'ai loisir de conter,
De peur de le trop arrêter.
Le voilà déja qui côtoye,
Comme un aigle, & non comme une oye,
Les flancs de son grand-pere Atlas,
Vieillard qui doit être bien las
Depuis que son échine forte
Toute la masse du ciel porte :
Ce mont a sur sa sommité
De grands sapins en quantité,
Qui couvrent sa tête & sa nuque,
Et lui font comme une perruque.
De son gros chef couvert de bois,
S'exhale maint nuage épais
Qui le cache & qui l'environne,
Et lui fait comme une couronne ;
Sa bouche crache des ruisseaux,
Dont les froides & claires eaux,
Se séparent en plusieurs fleuves ;
Tous les hyvers des neiges neuves
Lui font un juste-au-corps nouveau,
Qui ne quitte jamais sa peau,
Et toûjours neige dessus neige
Son ventre & son grand dos allege
Contre le soleil toûjours chaud
En ce climat plus qu'il ne faut :
Sa barbe, magazin de glace,
Fait honneur à sa large face,
Car la glace sied au menton
Mieux que la laine ou le coton.

Là,

Là, le Dieu porte-caducée,
Fit sa premiere reposée,
Et puis hachant dru & menu,
De ses quatre aîles soûtenu,
Vint fondre sur les eaux salées:
Avec ses aîles étalées,
Il semble qu'il vouloit ramer,
Tant il raze de près la mer.
Comme un oiseau de couleur bleuë,
Avec bec long & courte queuë,
Un peu moins gros qu'un sansonnet,
Que l'on appelle un martinet,
Nage de l'aîle à fleur de l'onde,
Et puis tout à coup son fond sonde,
Afin de prendre au dépourvû
Un petit poisson qu'il a vû,
Et puis l'ayant happé, le croque,
Tout vif, aréte, écaille & coque:
Tel, & quatre fois plus leger,
Des Dieux l'illustre messager,
Du dos de Monsieur son grand-pere,
(Car Atlas engendra sa mere)
Vint razant le bord Lybien,
Fondre où le Prince Phrygien,
Avec Didon d'amour ravie,
Menoit une fort laide vie.
Ce gentil Dieu que je vous di,
Pour ne rien faire en étourdi,
Se posa sur une chaumiere,
Là, de sa double talonniere,
Désembarassant son talon,
Il vit faisant le violon
Vis-à-vis de sa violonne,
Messire Æneas en personne,

Poudré, frisé, fardé, tondu,
Un riche habit bien étendu,
Augmentoit fort sa bonne mine,
Il étoit de belle étamine,
Le manteau de drap de Sidon,
Present de la Dame Didon.
Comme cette Reine amoureuse
Etoit une grande couseuse,
Elle avoit fort adroitement
Chamarré d'un beau passement,
Et parsemé de point d'éguille,
Autant l'habit que la mandille:
Son coutelas damasquiné;
D'une peau d'anguille engainé,
Avoit de jaspe la poignée,
Très-artistement besognée;
Enfin, il étoit ce jour-là
De ceux, dont l'on dit, Les voilà:
Elle près de lui, lui près d'elle,
Regardant une citadelle
Qu'on bâtissoit diligemment,
Ils ordonnoient du bâtiment.
Tout beau, tout beau, je me méconte
Si fort, que j'en rougis de honte.
Didon n'étoit pas avec lui.
J'ai pensé donner aujourd'hui
A mes envieux à reprendre,
Et dire de moi pis que pendre.
Retournons au Dieu qui surprit
Messire Æneas, dont l'esprit
Ne songeoit alors qu'à Carthage,
Et bien moins à faire voyage,
Que moi, cul de jatte folle,
Me songe à danser le ballet.

La harangue du Dieu fut telle :
Ha Dieu vous gard, Madamoiſelle,
Gar vû l'habit que vous portez,
Semblable nom vous meritez :
Vous faites donc de l'Architecte,
Et vôtre vertu qu'on reſpecte,
S'accoquinera de façon,
Que vous paſſerez pour Maçon ;
Vous ſongez à bâtir Carthage,
Vous êtes un homme bien ſage,
Et quoi ! pour vos folles amours
Voudriez-vous paſſer vos jours.
A faire le Sardanapale,
Et ſervir une Martingale ?
Si vous vous trouvez bien ici,
Il n'en eſt pas d'Aſcagne ainſi,
Auquel, au moins à ſa lignée,
La terre habitable gagnée,
Eſt promiſe par le deſtin,
A la gloire du nom latin :
Jupiter le lance-tonnerre,
Qui voit comme dans cette terre :
Vous vivez, dont il a pitié.
Plus qu'il ne doit de la moitié,
Pour moi qui vous parle vous mande,
Que quittant cette houppelande,
Et cet habit effeminé,
Au plûtôt l'ordre ſoit donné
Pour partir à toute la flotte,
Ou qu'autrement d'une marotte
Il veut que vous ſoyez coeffé,
Et du catalogue biffé
De ceux dont il fait quelque compte :
Vous devez bien mourir de honte,

De faire si long-tems le fou,
Et de passer pour le matou
D'une chatte de Barbarie,
Reconnoissez sa piperie,
Et croyez ce que je vous di.
Après ce langage hardi
Il reprit sa forme premiere,
Et ce grand éclat de lumiere,
Dont les Dieux sont accompagnez.
Maître Æneas les yeux clignez,
Le poil heriſſé dans la tête,
Et ſtupefait comme une bête,
Ou comme un homme condamné,
Demeura si fort étonné,
Qu'il ne vit point partir Mercure.
Le tems déja beaucoup lui dure,
Qu'il n'ait regagné ſes vaiſſeaux,
Et n'aille joüer des coûteaux,
Où ſon noble deſtin le mene.
Il n'eſt pas en petite peine
De ſçavoir où, quand & comment
Il pourra faire un compliment,
Dont la Dame Didon ſe paye.
De l'appaiſer de quelque baye,
Son cœur n'y ſçauroit conſentir,
Et cependant il faut partir:
Il grate, & regrate ſa tête
Pour trouver un pretexte honnête
De quitter ces aimables lieux.
Il pourroit alleguer les Dieux,
Mais une amoureuſe en colere,
Aux divinitez peu défere:
Le pauvre que fera-t-il donc?
Fort confus s'il le fut onc.

Je conſeillerois le beau Sire,
De s'en aller ſans en rien dire,
Quitte pour crier au larron.
En cet endroit, Maître Maron
N'a point approfondi l'affaire,
Tellement qu'il ſe peut bien faire,
Que Maître Æn as étoit fou,
D'avoir toûjours femme à ſon cou.
Et volontiers plieroit bagage:
Mais comme il étoit homme ſage,
On n'a jamais ſçû tout de bon,
Si cela le fâchoit ou non.
Il fit venir Maître Sergeſte,
Mneſtée, & Cloante, & le reſte
De ſes amis les plus diſcrets,
Auſquels il dit: Soyez ſecrets,
Ramaſſez tous vos équipages,
Les plus prompts ſeront les plus ſages,
Qu'on mette au plûtôt les vaiſſeaux
En état de fendre les eaux;
Enfin que la flotte s'apprête,
Et ne vous rompez point la tête
Du ſujet que nous en avons,
Soyons ſecrets, & nous ſauvons:
De mon côté j'aurai la peine
D'y faire conſentir la Reine:
En lui faiſant un tel diſcours,
Je ſçai le peril que je cours:
Je ferai couler mainte larme,
Je cauſerai bien du vacarme,
Et je m'attens aux accidens
Qui viennent d'ongles & de dens.
Elle aura beau faire la belle,
Si partirai-je en dépit d'elle.

Me dût-elle ſauter aux yeux,
Lorſque nous ſerons nos adieux :
Comment ferai-je, que dirai-je ?
Et par où le commencerai-je,
Ce malencontreux compliment ?
Par ma foi, je ne ſçai comment,
Qui pourroit changer la corvée,
Contre quelques coups d'écourgée,
Ou que ne ſuis-je déja loin,
Avec dix mille coups de poing.
Ainſi parla Meſſire Enée,
Et ſa troupe bien étonnée ;
Et pourtant aiſe de partir,
Lui promit tout ſans répartir.
Mais leur clandeſtine entrepriſe ;
A Didon fut bien-tôt appriſe.
Soit que la Dame s'en doutât ;
Ou que la choſe on lui contât,
(Qui pourroit tromper une amante ;)
Elle étoit un peu vehemente,
Et vouloit ce qu'elle vouloit,
Quatre fois plus qu'il ne faloit ;
Mais quand un nigaud lui vint dire,
Dont il n'eut pas ſujet de rire,
Car le menton on lui pela,
Lorſque la choſe il revela ;
Quand donc on avertit la Dame,
Que de la moitié de ſon ame
On l'alloit bien-tôt ſéparer,
Qu'Æneas faiſoit préparer
Sa flotte comme un infidelle,
Sans ſe ſoucier beaucoup d'elle ;
Alors la pauvre femme, alors
Malade d'eſprit & de corps,

Devint tout à coup la figure
Du visage, & de la posture
D'une Tyade ayant du vin,
Quand pleine de ce jus divin,
Durant la triennale Orgie,
Dont la fête a tant d'énergie,
Bacchus, des Dieux le plus grand fou,
Entre dans son corps, par son cou,
Ou si l'on veut par son derriere,
Je n'en sçai pas bien la maniere,
Mais bien que ce fougueux démon
Se rend maître de son poumon,
La fait hurler comme une bête,
La fait crier à tuë-tête,
Comme on fait après un larron
Sur le sacré mont Citheron.
Portant mal le vin qui l'emporte,
Et montrant tout ce qu'elle porte.
Ainsi la Reine ayant pleuré,
Gémi, sanglotté, soupiré,
Sué de chaud, tremblé de fiévre,
Tordu ses doigts, mordu sa lévre,
Plombé son sein, ses yeux pochés,
Ses cheveux noirs bien arrachés,
Ses deux fesses bien soufletées,
Et ses servantes maltraitées,
Elle alla trouver de ce pas,
Marchant en folle, sans compas,
Le venerable fils d'Anchise,
Et l'entreprit en cette guise:
O des fripons le plus fripon,
Franc soudrille, grippe-chapon,
Homme sans honneur, & sans ame,
Je vais bien te chanter ta game:

Tu l'as donc eſperé, méchant,
Et qui de moi te vas cachant,
De faire ſans moi ta retraite,
Peut-être en larron, ta main faite ;
Et la faire à nôtre deçû,
D'où l'on t'avoit ſi bien reçû,
Quoi ! l'amour que tu m'as jurée,
Ma main dans la tienne ſerrée,
Ce qui te fut en moi de cher,
Ne peuvent donc t'en empêcher ?
Ni Didon de la mort ſi proche,
Ame de bronze, cœur de roche,
Et tu veux partir en hyver,
Comme ne pouvant t'arriver
Un plus grand mal que ma preſence ?
Helas ! celui de ton abſence
Eſt d'autant plus cruel pour moi,
Que je ne puis vivre ſans toi,
Car tant mon malheur eſt extrême,
Tout méchant, tout cruel, je t'aime.
Cependant perfide tu pars
Par un chemin plein de hazars ;
Si c'étoit pour aller à Troye,
J'y conſentirois avec joye ;
Mais tu t'en vas, & tu ne ſçais
Pour quelle raiſon tu le fais,
Si ce n'en eſt une aſſez forte,
De me voir bien-tôt roide morte :
Demeure donc, tu féras mieux,
Je t'en conjure par mes yeux,
Qui furent pour toi pleins de charmes,
Et ne le ſont plus que de larmes :
Je t'en conjure par la main
Que tu m'as donnée, inhumain,

Par

Par la main que tu m'as donnée
En ſigne de notre hymenée,
Le ſeul bien qui me peut reſter,
Et pourtant que tu veux m'ôter.
Si cette raiſon eſt peu forte,
Ne m'aimes plus, il ne m'importe,
Mais prens pitié d'une maiſon
Que tu pers par ta trahiſon.
Demeure donc, cruel Biréne,
Ou que le grand diable t'emméne;
Pour toi des peuples Lybiens,
Et je l'oſe dire des miens,
Des Tyriens je ſuis blâmée,
Par toi je ſuis ſans renommée,
Par qui j'allois le nez levé,
Et paroiſſois ſur le pavé,
Au lieu que dans ma propre ville,
Chacun de moi fait vaudeville,
Et je ſçai plus d'un Rocantin,
Où l'on m'oſe appeller putain.
Demeure donc, cruel, demeure,
Regarde une Reine qui pleure.
Si-tôt que tu ſeras parti,
Mon maraut de frere averti
Viendra tout piller à ma barbe,
Peut-être le Gétule Hiarbe,
Que j'ai toûjours traité de ſot,
Pour me faire écurer ſon pot,
Ou pour choſe encore plus honteuſe,
M'emmenera comme une gueuſe:
S'il reſtoit encore avec moi
Un fils qui fût ſemblable à toi,
Non pas d'humeur, homme volage,
Mais bien du corps, & du viſage,

J'aurois dans mon affliction
Un peu de consolation :
Mais de toi tout ce qui me reste,
N'est qu'un desespoir bien funeste,
Qui devroit bien causer le tien,
Si tu n'étois pire qu'un chien.
Ainsi dit la Dame affligée,
Et puis elle fit l'enragée;
Æneas ferme comme un roc,
Et sur ses ergots comme un coq,
Tant le Dieu Lancepetarrade,
Par cette fameuse ambassade,
L'avoit rendu fier & dépit,
Se mit à réver un petit.
Il fut long-tems sans se remettre,
Etant pris au pied de la lettre,
Enfin ayant bien begayé,
Il dit, le visage effrayé,
Comme d'un homme qu'on va pendre,
Ces mots qu'il vous plaira d'entendre:
Belle qui pleurez par les yeux,
Ou parlez moins, ou parlez mieux,
Vous m'assassinez de reproche,
Vous m'appellez un cœur de roche,
Je n'en ai jamais eu pour vous
Que de mouton, & du plus doux:
Je ne veux point nier ma dette,
J'en ferai sonner la trompette,
Publiant ici comme ailleurs,
Qu'on ne voit point de gens meilleurs
Que les habitans de Carthage,
Si ce n'est qu'ils ont le visage
Un peu tanné, sauf vôtre honneur,
Et tirant sur le ramonneur,

Le nez un tant soit peu trop large,
Et la lévre avec trop de marge,
Et je ne sçai quelle senteur
Qui tient bien de la puanteur;
Mais ce petit défaut s'excuse
En une nation camuse,
Et vôtre petit nez de chien
N'a jamais offensé le mien:
Quant à moi pour des choses telles,
Que je traite de bagatelles,
Je ne partirois point d'ici,
Si les Dieux le vouloient ainsi,
Et passerois bien une année
En cette terre bazannée:
Mon Dieu, que les chats y sont beaux!
Je veux en charger mes vaisseaux,
Et veux acheter de vos barbes,
Pour me souvenir des Alarbes,
Alors que je les monterai,
Croyez, Madame, que j'aurai
De vôtre Majesté memoire,
Par ma foi vous le devez croire.
Donnez donc tréve à vos beaux yeux,
Ne pleurez plus, vous ferez mieux:
Vous m'avez parlé d'Hymenée,
Avec un certain Maître Enée,
Madame, je le connois bien,
Au nom de Dieu n'en faites rien,
C'est un esprit acariâtre,
Homme à vous battre comme plâtre,
Qui se feroit démarier,
Et lors vous auriez beau crier:
Chassez donc, si vous êtes sage,
De vôtre esprit ce mariage,

Cet homme n'eſt pas vôtre fait,
Et ce n'eſt pas pour cet effet
Qu'il a pris terre en cette côte ;
Ne comptez donc plus ſans vôtre hôte,
Et rayez-moi de vos papiers,
Faites marcher vos âteliers,
Et m'oubliez, s'il eſt poſſible,
Faiſons-nous un adieu paiſible,
De crainte de faire parler
Ceux qui nous verroient quereller :
Si j'étois encore mon maître,
Je reſterois ici peut-être,
Mais auſſi peut-être que non,
Car je vous le dis tout de bon,
Le plus grand ſouhait de mon ame
Ne va qu'à rebâtir Pergame,
Et qu'à rendre Troye au Troyen ;
Puis un Apollon Grynéen
Des ſaints oracles interprete,
Me voit ſouvent & me repete,
Que je pers ici bien du tems,
Que les Dieux n'en ſont pas contens :
Qu'on parle au ciel de ma folie,
Qu'il faut que j'aille en Italie,
Sans faire auprès de vous l'Adon ;
Car dites-moi, Dame Didon,
Puiſque vous êtes bonne & ſage,
Voudriez-vous bien quitter Carthage ?
Vous ſeriez folle en cramoiſi,
Ma bonne Dame, penſez-y ;
Si j'allois mépriſer la terre,
Où ma poſterité par guerre
Doit tout mettre ſous le bâton,
Encore un coup, qu'en diroit-on ?

Ce ſeroit joüer à déplaire
Aux dieux qui conduiſent l'affaire,
Et ne m'eſtimeriez-vous pas
Fol à vingt & quatre caras ?
Toutes les nuits mon pere Anchiſe
Me vient tirer par ma chemiſe,
Et me crie, Homme ſans vertu,
A quoi diable t'amuſes-tu ?
Eſt-il tems d'enfiler des perles,
Et d'aller à la chaſſe aux merles ?
J'ai mis merles pour rimer mieux,
Car autant que le ſérieux,
Le burleſque veut que l'on rime,
Et veut même auſſi que l'on lime,
Autrement les vers ſans repos
Se peuvent faire à tous propos,
Et n'eſt aucun qui ne rimaille
En ce tems-ci, vaille que vaille,
Et tel livre eſt de bout en bout
Rime, & puis rime, & puis c'eſt tout,
Des mots de gueule hors de leur place,
Et quolibets froids comme glace.
Tels rimeurs meriteroient bien
D'être nommez rimeurs de rien,
Ou bien rimeurs à la douzaine :
Ceci ſoit dit pour prendre haleine,
Si quelqu'un n'en eſt pas content,
Il en peut de moi dire autant,
Je crains fort peu les coups de langue.
Or pour reprendre la harangue,
Dont nous avons rompu le fil,
Madame, continua-t-il,
Ce cher pere qui tant m'effraye,
Me dit avec ſa voix d'orfraye :

O des hommes le plus perdu,
Qui faisois tant de l'entendu,
Et pourtant n'est pour tout potage,
Qu'un Bourgue-mestre de Carthage,
Quel est le chemin que tu prens ?
Qu'en diront Messieurs tes parens ?
Qu'en dois-je dire moi ton pere ?
Qu'en doit dire Venus ta mere ?
Elle en peut dire, & dira bien,
Qu'un bâtard ne vaut jamais rien ;
Et qu'en dira ton fils Ascaigne,
A qui le païs de cocaigne,
Est promis par l'arrest des Dieux,
A moins que d'en être envieux,
Qui doit en faire la conquête,
Pour le voir couronne à la tête,
Que toi qui n'as que du caquet,
Et qui t'es decouvert coquet.
Sans cesse il me tient ce langage,
Mais en voici bien davantage ;
Après quoi je ne dis plus rien,
Et de cela vous pouvez bien
Me croire, ou si vous ne le faites,
Je dirai par tout que vous êtes
Femme têtuë, & sans raison.
Je vous dis donc, sans trahison,
Et sans mentir d'une parole,
Que Mercure, le Dieu qui vole
Moins des aîles que de la main,
En habit & visage humain,
Mais tout éclarant de lumiere,
A moi, qui parle, & ne mens guere,
Auprès d'ici s'est presenté ;
Si je ne vous dis verité,

Puiſſai-je n'être qu'une bête :
Ce Dieu m'a bien lavé la tête ;
Mettez donc la vôtre en repos ;
Sans regret donnez-moi campos,
Ou bien je le ſçaurai bien prendre ;
Quand on me devroit faire pendre :
Je verrai le païs latin,
J'y ſuis forcé par le deſtin,
Et vous par vôtre deſtinée,
A vous paſſer de Maître Enée.
Tandis qu'Æneas enfila
Le diſcours civil que voilà,
Didon de raiſon dépourvûë
Ne jetta point ſur lui la vûë,
Les yeux fichez ſur le pavé,
Le viſage de pleurs lavé,
En ſon eſprit bourru la rage
Faiſoit un étrange ravage :
Enfin ſes yeux elle darda
Sur Enée, & le regarda
Depuis les pieds juſques à la tête,
Furieuſe comme tempête,
Et puis lui dit ces mêmes mots :
O le plus vil des animaux,
Le plus dur & le plus ſauvage,
Et qui fais tant de l'homme ſage ;
Tu n'es qu'un ſot, tu n'es qu'un fat ;
Tu n'es qu'un larron comme un rat,
Un coureur de franches lippées,
Et tes ſuivans traîneurs d'épées,
Qui ne valent pas mieux que toi,
Ne ſeroient pas vivans ſans moi :
Tu te dis fils de Cytherée,
La choſe n'en eſt aſſurée ;

Qu'enfant que grand fils de putain,
Mais je ſçai bien pour le certain,
Que ni Cytherée eſt ta mere,
Ni feu Dardanus ton grand-pere,
Et que toi qui fais tant du coq,
Ne fus jamais que fils d'un roc,
Et qu'une montagne eſt ta mere,
Que de telle mere & tel pere,
Il ne peut ſortir qu'un caillou:
Non, je me trompe, c'eſt un loup
Qui t'engendra d'une pantére;
Aucuns diſent une vipere,
Qui te conceut d'un léopard;
Les autres diſent un lézard,
Qui t'engendra d'une tigreſſe;
Autres un dragon d'une âneſſe;
Un renard d'un cameleon;
Un rinoceros d'un lion;
Un crocodile d'une autruche;
Un loup cervier d'une guenuche;
Pour moi je te mets au-delà
De tous ces vilains monſtres-là,
Pour dire de toi pis que pendre,
Et de crainte de me méprendre,
Je te tiens, roc, roche, caillou,
Pantére, leopard & loup,
Vipére, lezard & tygreſſe,
Je t'eſtime, dragon, aneſſe,
Un rinoceros, un lion,
Un renard, un cameleon,
Un faux crocodile, une autruche,
Un loup cervier, une guenuche,
Et pour achever mon ſermon,
Je te tiens pire qu'un démon,

Pire qu'un diable qui t'emporte,
Toi, ton fils, toute ta cohorte,
Et moi sotte carogne aussi
De m'être embeguinée ainsi
D'un mangeur de poules, un gendarme.
Ai-je vû couler une larme
De ses yeux? ai-je oüi sortir
De sa bouche un petit soupir?
A-t-il eu pitié d'une amante?
Mais vainement je me tourmente;
Il n'est qu'un pendart, qu'un vaurien,
Et Jupiter qui le voit bien,
Et l'ingrate Junon complice,
Ne m'en feront jamais justice.
On ne voit plus que des ingrats,
Les voyez-vous refaits, & gras,
Ces Phrygiens que Dieu confonde,
Délabrez, s'il en est au monde,
Transis de froid, mourans de faim,
Qu'on eût foüettez pour du pain.
Pauvres d'habits, comme de mine,
Sales magazins de vermine,
Enfin veritables cagous,
Et leur Roy le plus gueux de tous,
Ils sont venus en ce rivage
Montrer leur affamé visage;
Ils ont mangé comme des loups,
Et quand ils ont été bien saous,
Et contens comme rats en paille,
Le Capitaine, & la canaille,
S'en vont sans payer leur écot:
Que maudit soit le pied d'escot,
Et les pieds d'escots qui le suivent,
Par moi seule les coquins vivent,

Ils me quittent, les vagabonds.
Ha ! je vai ſortir hors des gonds,
La fureur ſaiſit ma cervelle,
Le traître me la baille belle :
Il m'allegue un Dieu Jupiter,
Qu'il a peur de mécontenter,
Et les Oracles de Lycie.
Comme ſi le Ciel ſe ſoucie
De cettui-là, de cettui-ci,
Il ſeroit bien oiſeux ainſi :
Et puis, admirez l'impoſture,
Il me vient jurer que Mercure,
Sur ſes aîles doubles porté,
A lui tantôt s'eſt preſenté,
Pour hâter ce plaiſant voyage :
Ha ! je n'en puis plus, j'enrage,
Va, va, je ne te retiens plus,
Par mes reproches ſuperflus,
Va-t-en où ma fureur t'envoye,
Que jamais je ne te revoye,
Va chercher ton païs latin,
Fui-moi, cruel, fui ton deſtin,
Si le Ciel a quelque juſtice,
Un écueil ſera ton ſupplice,
Là tu demanderas pardon,
Là tu reclameras Didon,
Didon par toi tant offenſée,
Au lieu d'être recompenſée.
Je te veux pourſuivre, inhumain,
Une torche noire à la main,
Je t'en grillerai les mouſtaches,
Homme le plus lâche des lâches ;
Et quand j'aurai fini mon ſort,
Tu me verras après ma mort,

Et jour & nuit, fantôme horrible,
Te lançant un regard terrible,
Je te ferai par tout, hou, hou,
Je te ferai devenir fou,
En Enfer j'aurai la nouvelle
Du desordre de ta cervelle;
Dieu sçait si son vin il aura,
Celui qui me l'apportera.
O Chien, Loup, Lion, Tygre, Suisse,
Que bien-tôt le Ciel te punisse.
Après ce joli compliment,
Qu'elle fit un peu brusquement,
Elle lui tourna le derriere
D'une dédaigneuse maniere:
Le Seigneur lui fit un salut,
Dire ses raisons lui voulut,
De ses bras elle se dérobe,
Lui laissant un pan de sa robe.
Il la resaisit, l'embrassa,
Elle se désembarassa,
Sans vouloir oüir la harangue
Qu'il tenoit prête sur sa langue,
Sottement il la conjuroit,
Car lors grand risque il couroit
De ne lui dire rien qui vaille,
Car tout criminel s'entretaille;
Enfin lui disant, Croyez-moi,
Elle lui criant, ôte-toi,
Infidele, ingrat, hypocrite,
La Dame gagna la guerite,
Et le laissa pour reverdir,
Au point qu'il alloit s'enhardir,
De la payer d'un apophtegme.
Il avoit ja mis bas un flegme

Car il crachoit, touſſoit, mouchoit,
Quand un diſcours il ébauchoit,
Mais la cruelle à toute bride,
Le laiſſa diſcourir à vuide ;
Après cette Reine qui court,
Ses femmes ayant le nez court ;
Et les narines écachées,
Suivoient, faiſant les empêchées ;
Maures à la file marchans,
Comme les vaches vont aux champs,
La ſuivirent juſqu'à ſa chambre,
Où ſe dépoüillant chaque membre,
Dans ſon grabat elle ſe mit,
Dieu ſçait ſi la Dame y dormit ;
Pour Æneas, quoi qu'en ſon ame
Il aimât tendrement la Dame,
Et que de ſe voir obligé
De prendre ainſi d'elle congé,
Il eût un dépit incroyable,
L'arreſt des Dieux irrévocable
Fit qu'il n'en relâcha pas moins
De ſa diligence & ſes ſoins,
A faire travailler ſon monde ;
Les uns pouſſoient les nefs dans l'onde,
Et les autres les eſpalmoient,
Ou bien de rames les armoient :
Là l'on coigne, là l'on charpente,
Là l'on raccommode une fente,
Chacun travaille à qui mieux mieux,
Autant les jeunes que les vieux.
Ainſi les fourmis, ce me ſemble,
Que le ſoin de l'hiver aſſemble,
Pour piquorer quelque boiſſeau
De froment mis en un monceau,

Vont au travail en groſſe troupe,
Chacune un grain de blé en croupe,
A la file s'entre-ſuivans,
Bel exemple pour les vivans
D'amaſſer leur froment en gerbe,
Au lieu de le manger en herbe.
Il me ſemble que je les voy,
Conduiſant leur petit convoy,
Le chemin de fourmis fourmille,
Sur le dos noir, le grain blanc brille,
On diroit des grains cheminans;
Tant les allans que les venans
N'occupent qu'une étroite voye,
Où l'on traîne, porte, ou charroye.
Les uns en guiſe de Sergens,
Font marcher les moins diligens,
Les plus forts les foibles ſoutiennent,
Les uns vont, & les autres viennent,
Enfin tous travaillent fort bien,
En fourmis d'honneur & de bien:
Les nobles Troyens tous de même,
Par une diligence extrême
Equipent leurs nefs dans le port,
Dont Didon ſe réjoüit fort.
Quelle fut alors ta penſée,
Ha pauvre Didon inſenſée?
Dis-nous un peu combien de fois
Tu joignis à ta foible voix,
Qui faiſoit alors mille plaintes,
De tes dix ongles les atteintes,
Et te fis des inciſions,
Sans parler des contuſions:
Lorſque tu vis ſur ton rivage,
Qu'on joüoit à remu-ménage,

Quelle fut ton affliction,
Et jusqu'où fut ta passion?
Que des matelots les huées,
Le grand bruit des nefs remuées,
Et tout le rivage en rumeur,
Te mirent en mauvaise humeur!
Elle pleure, & ses ongles ronge,
Tandis qu'elle consulte, & songe,
Si devant ce Catilina
Elle ira faire *O benigne*,
Afin qu'en ce presſant affaire,
Reproche on ne lui puisse faire,
De n'avoir pas tout essuyé,
Et de n'avoir pas employé
Ce qu'elle avoit de Rhetorique;
Pour fléchir cet amant inique,
Ce Neron, ce Tyberius,
Qui faisoit de l'olibrius.
O petit bâtard de Cythere!
Quoi qu'issu de bons pere & mere,
Tu ne vaut pourtant pas un liard,
Bandé comme un colin-maillard:
Que sur les cœurs avec tes fléches
Tu fais d'imperceptibles bréches,
Et par la force de tes coups,
Que de sages deviennent fous!
Ira-t-elle, la pauvre bête,
Porter soi-même sa requête,
Par laquelle il est conjuré,
Que son départ soit differé?
Non, sa sœur ira bien pour elle;
Elle commande qu'on l'appelle,
Et puis, ayant fermé son huis:
Tu vois, chere sœur, où j'en suis,

Et pour avoir été trop bonne,
La recompense qu'on me donne,
Lui dit-elle, jettant de l'eau
Par ses yeux la valeur d'un seau:
Tout semble aider à ce corsaire,
Ou plûtôt, aimable adversaire,
Ses gens sont prêts, il l'est aussi,
Il s'en va, je demeure ici,
Moi, qui sans lui ne sçaurois vivre.
S'il m'étoit permis de le suivre,
J'aurois bien-tôt fait mon paquet;
Ma sœur, affile ton caquet,
Va le trouver, dis lui merveille,
Sans te faire tirer l'oreille,
Dis lui qu'il demeure avec moi,
Il a toujours fait cas de toi,
Il t'aime, tu connois son tendre,
Et tu sçais comme il le faut prendre.
Si j'avois prévû ce malheur,
J'aurois pouvoir sur ma douleur:
Mais maintenant elle est trop forte,
Le fort sur le foible l'emporte.
Je l'aime, le traître qu'il est,
L'ingrat m'assassine, & me plaît,
Et d'autant plus que je l'adore,
D'autant plus le méchant m'abhorre.
Cours donc, ma sœur, va-t'en le voir,
En toi seule est tout mon espoir:
Je me serois déja penduë,
Mais l'heure encore en est induë,
Car je n'aurai, s'il t'en souvient,
Que trente ans à Noël qui vient,
O ma sœur, faislui bien comprendre,
Comme Ronsard dit à Cassandre,

Qu'à moins que Dolope soudard,
Où Cil dont l'homicide dard
Mit Hector dans la sepulture,
Il devroit être, le parjure,
Plus reconnoissant à Didon.
Bon, si les peuples de Sidon
Avoient secouru ceux d'Aulide,
Il auroit raison, le perfide :
Ou bien si j'avois dispersé
Les os d'Anchise trépassé :
Mais helas ! toute mon offense
Est d'avoir avec violence
Aimé ce mauvais garnement,
Qui ne m'aima que froidement :
Ou pour parler mieux, cet infâme
Qui me haïssoit en son ame :
Et qui ne veut pas m'écouter,
Moi, qui ne le veux arrêter
Que pour une saison meilleure :
Après, qu'il aille à la bonne heure,
Chercher son beau païs latin,
Qu'il aille suivant son destin,
Recevoir quelque playe ou bosse,
Je ne lui parle plus de nôce,
Aussi-bien c'est l'injurier,
Que de le vouloir marier.
Pauvre folle, je ne demande
Qu'une faveur qui n'est pas grande,
Je lui demande un peu de tems,
C'est de cela seul que j'attens
A ma fureur quelque remede ;
Le grand diable qui le possede
Le rendra sourd comme un aspic,
Et je n'aurai point de répic ;

Si ma demande eſt ennuyeuſe,
Qu'il contente une furieuſe,
Et ſe contraigne un peu pour moi,
Le cruel, qui manque de foi
A celle qui manque à ſoi-même,
Pour le cherir juſqu'à l'extrême.
Va donc, ma ſœur, va l'obliger
A me complaire, & ne bouger,
Et pourvû qu'il ne m'abandonne,
Dis-lui, ma ſœur, que je lui donne
Dés ce ſoir, comedie & bal,
Ou que Dieu le garde de mal.
Si tu conduis bien cette affaire,
Tu me connois, laiſſe-moi faire,
Si tu ne t'en trouves pas bien,
Dis par tout que je ne vaux rien.
Je ne t'en dis pas davantage,
Va donc parler à ce volage.
Et cependant je chanterai,
C'eſt à ſçavoir ſi je pourrai.
Car je me ſens toute hors d'haleine
La chanſon d'Olimpe à Bireine.
Sa ſœur s'en alla, puis revint,
Fit des meſſages plus de vingt.
Et le trouva toûjours de même,
Et le premier & le vingtiéme:
Il ne fit que lui repeter,
Le bon Dieu vous veüille aſſiſter.
Non qu'il fût d'un eſprit ſauvage,
Onc ne fut meilleur perſonnage:
Mais il obéïſſoit aux dieux,
Et le deſtin capricieux
L'avoit rendu d'homme traitable,
Homme de cœur impénétrable.

Ainſi Borée, un maître vent,
D'entre les Alpes ſe levant,
Montagnes de neiges couvertes,
Vient ſur un chêne aux feüilles vertes
De toute ſa force donner,
Afin de le déraciner :
Cet antique voiſin des nuës,
Pour du guy, des feüilles menuës,
Et quelque choſe d'ébranché,
En eſt quitte à fort bon marché :
Si ſa tête eſt des cieux voiſine,
Ses pieds qu'on nomme ſa racine,
Sont proches du païs d'enfer,
Si bien qu'il a beau s'ébouffer
En ſoufflant le bon vent Borée ;
Ainſi cette Reine éplorée,
Par ſes larmes & par ſes cris,
Ses meſſages, & ſes écrits,
Ne peut fondre ce cœur de glace ;
Il perſiſte, quoi qu'elle faſſe,
Et n'en eſt pas plus ébranlé,
Que cèt arbre dont j'ai parlé.
Quelque larme à la dérobée,
Sans ſon conſentement tombée,
Peut ſa face humidifier :
Mais il ne s'y faut pas fier ;
Ce ſont larmes de crocodile.
Quoi qu'en diſe Meſſer Virgile.
Revenons à Dame Didon.
A qui le méchant Cupidon,
S'il faut que le Troyen s'éloigne,
Va bien tailler de la beſoigne.
Sa ſœur ayant fait ſon rapport,
Elle s'effraya de ſon ſort,

Le déſeſpoir ſaiſit ſon ame,
Et prit la place de ſa flâme;
Sa flâme ſe change en fureur,
Ce qu'elle aima lui fait horreur.
Elle s'abandonne à la rage,
Le jour même lui fait ombrage,
Elle le hait, elle le fuit,
Souhaite une éternelle nuit,
Pour ne ſe pas voir elle-même.
La mort par ſon viſage blême,
Ne lui fait pas blêmir le ſien,
Son plus agreable entretien
Ne ſont que rages, que furies,
Que fantômes, que réveries,
Dans l'horreur qu'elle a de ſon ſort
Elle ne ſonge qu'à la mort;
Souvent quelque horrible préſage
A ce crüel deſſein l'engage.
Un jour tâtant du vin nouveau,
Ce vin ſe convertit en eau,
Sa taſſe qu'elle avoit rinſée,
Fut d'elle en colere caſſée:
Car tant plus elle la lavoit,
Tant plus ſale elle la trouvoit:
Un jour piſſant, la pauvre Eliſe,
Elle piſſa dans ſa chemiſe,
Beuvant dans un vaſe émaillé,
Son vin devint du ſang caillé,
Elle s'en rougit la mâchoire,
Et ne put achever de boire;
Un jour qu'elle ſacrifioit,
Comme le grand Prêtre prioit,
Le bouc égorgé ſe réveille,
Et mordit le Prêtre à l'oreille;

Dont il s'écria tout fâché ;
On doute si ce fut peché :
Car on tient que la deſtinée
Avoit telle choſe ordonnée.
Il s'écria donc, reniant,
Et ſon oreille maniant :
Foin du bouc, du vœu ſalutaire,
De la putain qui le fait faire,
Eut-elle au corps ce fer plongé,
Comme l'a ce bouc égorgé :
La Reine remit la partie,
Et prenant d'une main l'hoſtie,
A pluſieurs le nez en brida ;
Le Prêtre d'abord en gronda,
Et puis après à cauſe d'elle,
Tourna la choſe en bagatelle.
Chaque jour il lui ſurvenoit
Quelque choſe qui l'étonnoit,
Dont ſa ſœur n'eut jamais nouvelle,
Quoique confidente fidelle.
Un petit temple fort devot,
Que feu ſon mari, grand bigot,
Reſpectoit autant qu'une idole,
Que ſouvent cette pauvre folle
Ornoit de fleurs & de feſtons,
Et de blanches peaux de moutons ;
Un jour qu'elle étoit toute ſeule,
Ce petit temple ouvrit la gueule,
Et le ton de voix imitant
De ce mari qu'elle aima tant ;
Il dit, faiſant le Jeremie :
Venez à moi, Didon ma mie.
Elle répondit ſans couleur :
Temple, vous me portez malheur.

Souvent durant la nuit obſcure,
Un oiſeau de mauvais augûre,
Nommé chat-huant ou hibou,
Concerte avec un gros matou,
Et ces deux amis de tenebres
Chantent mille chanſons funebres,
Et font des exclamations,
Qui cauſent palpitations
A la pauvre Reine amoureuſe,
De ſon naturel fort peureuſe.
Bien ſouvent les gens étonnez
Lui vont mettre devant le nez
Une prédiction antique,
Qui dit en langage Punique,
Qu'une pauvre Reine mourra
Pour un drôle qui s'enfuira.
Toutes les nuits qu'elle ſommeille,
Quelque ſonge affreux la reveille,
Tantôt Æneas lui paroît,
Qui la fuit ou la méconnoît,
Ou bien qui lui fait face à face
Une ridicule grimace :
Elle court après, il s'enfuit,
Puis elle ſe trouve la nuit
Toute ſeule dans la campagne,
Sans que perſonne l'accompagne,
Elle ſiffle en paûme les ſiens,
Elle huche ſes Tyriens,
Mais les incivils ſont pour elle,
Le chien de feu Jean de Nivelle ;
Lors elle tremble, elle pâlit,
Et même piſſe-t'elle au lit,
Et même fait-elle autre choſe,
Sale en vers auſſi-bien qu'en proſe ;

Comme des rats & des souris,
Elle avoit grand peur des esprits,
Alors qu'elle étoit toute seule,
Dieu sçait donc comme elle s'égueule :
Ainsi le pauvre Pentheus,
Pour avoir dit que Lyæus
N'étoit qu'un écume-taverne,
Voit les Déesses de l'Averne,
Chacune en main un gros serpent,
Duquel elles le vont frappant :
De cette insolente bévûë,
Il eut une telle breluë,
Que le plus souvent il pensoit
Voir deux Thebes, & non faisoit,
Le pauvre fou n'en voyoit qu'une,
Prenoit le Soleil pour la Lune.
C'étoit la chercher en plein jour,
Quand le Soleil faisoit son tour,
Il paroissoit double à sa vûë,
Tant son ame étoit dépourvûë
De ce qu'on appelle raison.
Ainsi lorsque de sa maison
Oreste eût vengé la macule,
Sur sa mere un peu canicule,
Le tuant avec son ribaut,
De sang froid, ou bien de sang chaud;
Depuis ce tems les comedies,
Je veux dire les tragedies,
La representent qui s'enfuit
Devant sa mere qui le suit :
Là l'on voit ce fils trop colere,
Qui gagne au pied devant sa mere,
Qui l'appelle ingrat, inhumain,
Une torche noire à la main,

Et de couleuvres une treſſe,
Dont ſans ceſſe elle vous le feſſe,
Et quand il la peut ſe éviter,
Sur ſon ſeüil il ſe voit guetter
Par les Donzelles Eumenides,
Vengereſſes des homicides :
Eliſe pour avoir peché,
N'eſt pas quitte à meilleur marché :
Elle ſe reſout, la pauvrette,
De choiſir une mort ſecrette.
Pour réüſſir dans ſon deſſein,
Qui ne part pas d'un eſprit ſain,
Elle cherche dans ſa cervelle
Quelque mode de mort nouvelle.
De ſe tranſpercer d'un couteau,
Elle craint un peu trop ſa peau ;
De s'en aller comme une bête,
Contre un mur ſe rompre la tête,
Ou bien s'étrangler d'un licol,
Au grand dommage de ſon col,
Cette mort eſt pour le vulgaire,
Des Rois ne la pratiquent guere.
De monter ſur quelque lieu haut,
Et puis de là prendre le ſaut ;
Elle peut, tombant ſur la tête,
Montrer quelque endroit deshonnête :
Enfin ayant bien ruminé,
Et pluſieurs morts examiné,
Elle fit dreſſer une Pyre,
Si ce mot que je viens de dire
Eſt obſcur à quelque ignorant,
Qu'il ſçache en langage courant,
Que ce mot qui lui ſemble étrange,
Veut dire du bois qu'on arrange,

Au haut duquel se vient loger
Celui qui le fait arranger,
Duquel après l'on fait grillade :
C'est à la mort faire bravade,
Pour moi je ne le ferois pas
Elle ne vient qu'à trop grand pas,
Cette Damoiselle édentée,
Sans être ainsi de nous hâtée,
Outre que qui se tuë ainsi,
Court risque d'être sans merci,
Traîné tout nud sur une claye,
Et c'est pour cela qu'elle essaye
De mourir de quelque trépas,
Par lequel on ne puisse pas
L'exposer en place publique,
Comme au Seigneur Caton d'Utique
On eût fait, si de sang rassis
Parmi nous il se fût occis.
Voulant donc joüer de son reste,
Pour couvrir ce dessein funeste,
Elle fit appeller sa sœur,
A qui d'une feinte douceur,
Cachant sa mortelle pensée,
Elle dit : Il m'a donc laissée
L'ingrat, le Turc, le vagabond,
A sa parole il fait faux-bond,
Mais je veux bien perdre une oreille
Si je ne lui rends la pareille,
Ou je le ferai revenir.
J'ai trouvé pour y parvenir,
Si je ne me trompe, une voye
Qui te causera de la joye.
On m'a certains avis donné,
Dont j'ai l'auteur bien guerdonné :

Car

Car il en a reçû cent Jules,
Et l'ai fait valet de mes mules.
Cet homme donc que je te di,
Qui n'eſt pas un homme étourdi,
Des confins de l'Ethiopie,
Où le Ciel ſur Atlas s'appuye,
Païs des noirs Maſſyliens,
La plûpart grands Magiciens,
Me fait venir une ſorciere,
Qui fut autrefois chambriere
D'Heſperus, & menoit, dit-on,
Tous les jours piſſer ſon dragon,
L'appâtoit, lui donnoit à boire,
Avec quatre mots de grimoire,
Le rendoit doux comme un agneau,
Prodige en ſerpent tres-nouveau.
Au ſabat elle eſt la premiere,
Et du bouc noir la familiere,
Des morts elle fait des vivans,
A des farfadets pourſuivans
Un certain ballai qu'elle monte,
En vîteſſe un cheval ſurmonte.
Il vole comme un tourbillon,
Et eſt du diable poſtillon;
Il tonne lorſque bon lui ſemble,
Pleut, grêle & vente tout enſemble,
Sçait bien faire tourner le ſas,
Fait venir la lune ici-bas,
Et deſcendre dans les campagnes
Les arbres des hautes montagnes.
Elle fait des petits marmots,
Sur leſquels diſant quelques mots,
Elle porte l'amour dans l'ame,
Tant de l'homme que de la femme.

Sous elle la terre mugit,
Quand ſa verge puiſſante agit,
Une riviere vers ſa ſource,
Malgré qu'elle en ait, prend ſa courſe.
On la vient voir de toutes parts
Pour des pomades, pour des fars,
Pour faire des maquerelages,
Pour rentraire des pucelages,
Pour trouver de l'argent perdu,
Pour de la corde de pendu
Dont elle fait ſes malefices,
Toutes les nuits dans les juſtices,
Elle va l'échelle planter.
Son demon lui vient rapporter
Tout ce qui ſe fait ſur la terre,
Tant en la paix comme en la guerre,
Sur ſon dos la porte en tous lieux,
Et la rend inviſible aux yeux.
Elle ſçait noüer l'éguillette:
Bref elle commande à baguette
A tous les habitans d'enfer,
Même à Monſeigneur Lucifer:
C'eſt en cette femme ſçavante
Que je mets toute mon attente.
O chere ſœur! c'eſt malgré moi
Que je m'en ſers; en bonne foi
C'eſt une choſe défenduë,
Mais toute eſperance eſt perduë
De fléchir le Prince Troyen,
Si ce n'eſt par ce ſeul moyen:
Fay donc mettre ſur une Pyre
Les choſes que je te vai dire,
Son bonnet de nuit, ſes chauſſons,
Une paire de caleçons,

Sa bigotelle & ſa pincette,
Qu'il a laiſſez ſur ma toilette;
Son épée à faire combat,
Et le déteſtable grabat,
Où je me ſuis abandonnée
A ce fils de putain d'Enée.
La ſorciere dit, qu'autrement
Ne pouvoit finir mon tourment,
Que tout ce qui fut à l'infame,
Doit être purgé de la flâme,
Et qu'en cela gît mon ſalut.
Tout ce que la Reine voulut,
Anne le crut ſans contredire,
N'attendant d'elle rien de pire,
Que ce qu'elle fit quand le ſort
A Sicheus donna la mort.
Faiſant donc une reverence,
Non pas à la mode de France;
Mais en diſant Salamalec,
Et ſe portant la main au bec,
Elle courut trouſſant ſa juppe,
Executer la pauvre duppe,
Ce que Dame Didon vouloit,
Un peu plûtôt qu'il ne faloit.
La Pyre fut bien-tôt dreſſée,
Et branche ſur branche entaſſée
De chêne ſec & de cyprés,
Fendu par éclats tout exprés.
L'inconſolable Dame Eliſe,
Faiſant une mine bien griſe,
Monta deſſus à pas comptez,
Criant trois fois, Or écoutez.
On l'écouta pour lui complaire,
Mais elle ne fit que ſe taire.

TAYLOR INST. OXFORD

Elle ſema feüilles & fleurs,
Et mit répandant force pleurs,
D'Æneas la rude rapiere,
Sur le lit, ou le cimetiere
De ſon honneur, le méchant lit,
Où la Dame fit le délit ;
Sur ce même lit une image,
Repreſentant le perſonnage :
Virgile dit que ce marmot,
Si ce n'eſt qu'il ne diſoit mot,
Reſſembloit au bon Duc de Troye
Si fort, que chacun avec joye
Crioit, Voilà Maître Æneas,
Et pourtant ce ne l'étoit pas ;
Et puis faiſant de l'empêchée,
Une Prêtreſſe enharnachée
De tous ſes funebres atours,
Fit deux cens quatre-vingt-deux tours
A l'entour des autels ſans nombre.
Les Dieux de la demeure ſombre
Furent, quoique ni beaux ni bons,
Appellez par leurs trois cens noms.
Obmis l'Erebe ne fut mie,
Ni le cahos, que Dieu benie,
Ni la triple Dame Hecaté,
De ceux dont l'eſprit eſt gâté
La Patronne, & cette Patronne
L'eſt, dit-on, de mainte perſonne.
Puis d'un petit vaſe de fer,
D'eau puiſée au grand puits d'enfer,
Elle verſa pour le moins pinte ;
Je boirois plûtôt de l'abſinthe,
Que d'une telle eau, me dût-on
Aſſommer à coups de bâton.

Elle fit bien d'autres myſtères,
De pluſieurs herbes mortiferes
Elle parſema le bucher.
Puis un petit morceau de chair,
Qu'ont au front les fils des chevales,
Bon contre les vertus morales.
Et bon pour donner de l'amour,
Fut par elle auſſi mis au jour.
Didon offrant aux Dieux la mole,
L'œil égaré comme une fole,
Le pied droit nud, l'autre chauſſé,
Et le vêtement retrouſſé
Deux doigts au deſſus de la hanche,
Tenant l'autel de ſa main blanche,
Atteſta hautement les Dieux,
Ceux de l'Enfer & ceux des Cieux,
Les aſtres, & leurs influences;
Et leur fit force doleances,
De ce que leur influxion
Nuiſoit à ſon affection,
Et pourtant comme étant bien ſage,
Ni du penſer, ni du langage,
Ne leur dit pire que leur nom,
Ce qui de tous fut trouvé bon:
Oüi bien un peu clabauda-t-elle
Contre ſon amant infidelle,
Lui ſouhaita venin d'aſpic,
Et le regard d'un baſilic,
Tic, ſcorbut, lépre, diarrée,
Ecroüelle, & fievre pourprée,
La petite verole, & pis:
Et là deſſus d'un noir tapis
S'affubla la nature humaine.
La nuit vint dans un char d'ébene,

Le ſommeil avec elle vint,
Qui fit des dormans plus de vingt :
Il en fit au haut des montagnes,
Dans les valons, dans les campagnes,
Dans les fleuves, dans les étangs,
Dans les villes, & dans les champs ;
Chacun dormoit dans Trebizonde,
Plus de cent milles à la ronde,
Dans Paris, Rome, enfin par tout
Nôtre horizon, de bout en bout :
Didon ſeule en nôtre Hemiſphere,
Tandis que de la mort le frere,
Doux frere d'une rude ſœur,
Enchante tout par ſa douceur ;
Tandis que toute la nature
Semble être dans la ſepulture,
Et que tout vivant paroît mort,
Didon, dis-je, non plus ne dort
Qu'un chat-huant dans les tenebres.
Elle fait cent deſſeins funebres,
Et dit en ſoûpirant tout haut,
Ces paroles, ou peu s'en faut :
Ventre de moi, que deviendrai-je ?
Vers Sire Hiarbas m'en irai-je,
Le prier d'être mon mari ?
Le fat fera le rencheri,
Et me dira, Dieu vous aſſiſte.
M'en irai-je ſuivre à la piſte
Sire Æneas dans ſon vaiſſeau ?
Il me fera jetter dans l'eau :
Dieu ſçait avec quelle huée
Des ſoldats je ſerois joüée,
Puiſque tel maître, tel valet.
Ha c'eſt un étrange poulet !

Qui ne vaut pas qu'on le regarde,
De telles gens le Ciel nous garde,
Tout ici-bas s'en va gâté
Faute d'honneur & loyauté :
Mais je veux bien que j'y consente,
Que j'aille comme une innocente
Lui dire, Revenez à moi :
Il feroit trop du quant à moi,
Il me feroit couper ma jupe,
Ma foi je ne suis pas si dupe.
Il faut bien mieux s'en ressentir,
Desolée Infante de Tyr :
De l'amour qui te rend si have,
Serois-tu tellement esclave ;
Et manquerois-tu tant de cœur,
Que d'aller trouver ce moqueur,
Le prier de te faire grace ?
Souviens-toi plûtôt de sa race,
Souviens-toi de Laomedon,
Trop credule Dame Didon :
Va-t-en plûtôt à main armée,
De ton desespoir animée,
Fondre, avec tous tes Tyriens
Sur Enée, & sur ses Troyens :
Helas, qu'est-ce que je veux faire
Contre un si vaillant adversaire ?
Ses gens frapent comme des sourds,
Loups, dogues, lions, tigres, ours ;
Ta nation lâche & perfide
Voudra-t-elle suivre son guide ;
J'eus peine à les faire partir,
Lorsque je me sauvai de Tyr,
Et cette maudite canaille,
N'allant pas pour faire ripaille,

Mais courir hazard du trépas,
Reviendroit bien-tôt ſur ſes pas.
Ils iront la tête baiſſée,
Mais leur colere étant paſſée,
Ils s'en reviendront tout ainſi,
Que l'on a fait à Juviſy.
Ha plûtôt, Reine malheureuſe!
Sans faire tant de la pleureuſe,
Va te pendre ſans héſiter,
Il n'eſt plus tems de ſe flater,
Toute eſperance étant perduë,
Tu plairas peut-être penduë:
Les hommes ont d'étranges goûts,
Et les grands Seigneurs plus que tous.
Qu'eſt-ce donc que tu veux attendre?
Encore une fois va te pendre;
Tu te pendras fort juſtement.
Quand on s'eſt penduë un moment,
On ne veut plus faire autre choſe:
Et toi de mon malheur la cauſe,
Sœur Anne, qui me le peignis
Auſſi charmant qu'un Adonis,
Et qui de mes larmes touchée,
Me rendis ſi fort débauchée,
Que les Poëtes en diront
Peut-être plus qu'ils n'en ſçauront,
Je ne me verrois pas mocquée,
Ni comme une ſotte excroquée,
Si j'avois ſuivi ma raiſon,
Et moins crû mon échauffaiſon,
J'aurois obſervé mon veuvage,
Sans faire un ſecond mariage;
J'aurois ſans reproche vécu,
Sans faire après ſa mort cocu.

Défunt Sicheus mon pauvre homme :
Toutes les fois que je le nomme,
Je ſens mon cœur tendrifier,
Et mes yeux s'humidifier.
O que te voilà diffamée,
Femme d'homme trop affamée !
Et que ce lâche ſuborneur
Te coûte de gloire & d'honneur !
Tu ſerois bien plus fortunée,
Si tu n'étois point femme née,
Mais plûtôt chienne ou bien guenon,
Ou bien brebis, galeuſe ou non.
Tandis que ſur cette matiere,
Elle paſſe la nuit entiere,
S'en prenant même aux innocens,
Enée avec tous ſes cinq ſens,
Dans ſa nef paiſiblement ronfle,
Attendant que le bon vent gonfle
Ses voiles, de chanvre, ou de lin.
Comme ce Prince peu malin
Et qui jamais ne l'eût laiſſée
Sans une affaire bien preſſée,
Dans ſon vaiſſeau faiſoit dodo,
Sans ſonger beaucoup à Dido,
Le Dieu Mercure vint en ſonge,
(Et ceci n'eſt point un menſonge)
Car moi qui vous parle, Scarron,
Je le tiens de Maître Maron :
Je dis donc que le Dieu Mercure,
Comme on le voit en ſa peinture,
Avec un bonnet à l'Anglois,
Un beau baudrier de chamois,
Auquel pendille une eſcarcine,
En ſa main droite une houſſine,

Où deux gros ſerpens émaillez
Sont l'un dans l'autre entortillez,
A chaque talon talonniere,
Et tout éclatant de lumiere,
Vint lui dire à peu prés ceci :
Pauvre homme qui dors ſans ſouci,
Et qui ne ſçais pas qu'on s'apprête
A te venir rompre la tête,
Sauve, ſauve-toi, de par Dieu,
Et quitte vîtement un lieu
Où chacun a juré ta perte ;
La mer ſera tantôt couverte
De vaiſſeaux qui t'attaqueront,
Malheur à ceux qui ne fuiront.
Gagne le devant ſans remiſe,
Tu ne connois pas Dame Eliſe ;
Toute gracieuſe qu'elle eſt,
Alors que quelqu'un lui deplaît,
C'eſt une Diableſſe complete,
Toute autre femme eſt ainſi faite,
Et n'eſt pas un pire animal,
Qu'une femme qui nous veut mal.
Cette preſſante remontrance
Mit Æneas ſi fort en tranſe,
Qu'il ne put jamais dire rien
Au meſſager Cyllenien,
Qui ſe perdit dans la nuit noire,
Si Virgile eſt auteur à croire.
Lors Æneas frotant ſes yeux,
Qui peut-être étoient chaſſieux,
Se mit du plus haut de la poupe
A réveiller toute ſa troupe,
Criant bien fort, Sauve qui peut,
Enfans, c'eſt à nous qu'on en veut,

Un Dieu du Ciel me vient de dire,
Qu'on s'apprête à nous déconfire ;
Bon Dieu qui nous viens avertir,
D'éviter les peuples de Tyr,
Dieu qui nous conseilles la fuite,
Nous allons nous mettre à ta suite,
Si tu veux attendre un moment,
Nous ferons ton commandement.
Qui que tu sois, Dieu tutelaire,
Tu merites un grand salaire,
Et d'être en mon Kalendrier :
Et vous que j'ai droit de crier,
Et de vous rompre aussi les têtes,
Alors que vous faites les bêtes,
Puisque vous me tenez pour chef,
Démarons d'ici derechef,
Quittons cette maudite rive,
Et quiconque m'aime me suive,
Ils en veulent, les basanez
A nos oreilles, & nos nez.
Faisons donc de ramer merveilles,
Pour nos nez, & pour nos oreilles,
Plûtôt que d'en être perclus,
J'aimerois mieux ne vivre plus.
Ces nez plats, ces puants de Maures
Sont de dangereuses pecores ;
Et Didon même ne vaut rien,
Quoiqu'elle m'ait voulu du bien.
Allons donc, mes amis, courage,
Eloignons ce fâcheux rivage,
Gagnons la mer encore un coup,
Il nous importe de beaucoup,
Puisqu'on en veut à nôtre vie ;
Quand elle nous sera ravie.

Par ces Afriquains forcenez,
Nous ſerons les plus étonnez.
Cela dit, ſon Maître Pilote
Donna le ſignal à la flote,
Puis d'un fourreau de maroquin,
Tirant ſon glaive Damaſquin,
Æneas en coupa le cable
De l'ancre, fiché dans le ſable,
Et les autres chefs l'imitant,
C'eſt-à-dire en faiſant autant,
Les vaiſſeaux en mer s'élargirent,
Les flots des vaiſſeaux ſe couvrirent,
Et l'on ne vit plus dans le port
Que vaiſſeaux qui prenoient l'eſſort.
Alors l'aurore violette
Laiſſa dans ſa couche mollette
Le vieil Tithon, un maître fou,
De s'être encheveſtré le cou
Si vieil, d'une ſi jeune femme;
C'eſt une fort honnête Dame,
Qui tous les matins de ſes pleurs
Emperle, ce dit-on, les fleurs.
Lorſque la rive bazannée,
Fut d'elle toute enſaffranée,
Et qu'elle eut ſemé ſes joyaux
Sur fleurs, arbres, herbes, roſeaux;
La Didon que l'amour réveille,
Et lui met la puce à l'oreille,
Se jette en bas de ſon grabat,
Voyant que le point du jour bat,
Ou plûtôt blanchit ſa fenêtre;
Elle s'y mit pour reconnoître
Ce que faiſoit ſon cher ami,
Lors pour elle un diable & demi:

Quand elle vit la désolée,
La flotte Troyenne envolée,
Et dans son port pas un vaisseau,
Mais seulement quantité d'eau,
Elle frappa de sa main close,
Comme s'il en eût été cause,
Son tant agreable museau,
S'égratigna toute la peau.
Fit cent actions d'une folle,
S'appliqua mainte croquignolle,
Pocha ses yeux, mordit ses doits,
S'arracha le poil plusieurs fois,
Puis se frappant deux fois la cuisse:
Il s'en va, dit-elle, le Suisse,
Et pour ne revenir jamais,
Et toi, Jupiter, tu permets
Que je me trouve ainsi moquée,
Dans ma propre ville excroquée,
Et sans pouvoir tirer raison
D'une si noire trahison?
Et personne de mon Royaume
Ne se fera pas Jean Guillaume,
Pour étrangler à belles mains
Ce larron des plus inhumains!
C'a qu'on l'attrape, qu'on le gripe,
C'a qu'on le châtre, qu'on l'étripe:
Sortez, marchez, courez, volez,
Frapez, tranchez, tuez, brûlez.
Ha que dis-tu, femme insensée!
Où diable est ta raison passée?
Où diable as-tu mis ta vertu?
Pauvre femme à quoi songes-tu?
O comme sans te donner tréve,
Ton rigoureux destin t'achéve,

Qu'il eût bien fait de t'assommer,
Quand tu te mis à trop aimer,
Et que tu te donnas en proye,
Et ton Sceptre, au Prince de Troye?
Fiez-vous donc à ce pieux,
A ces gens qui baissent les yeux,
A cet homme de bien qui porte
Son vieil pere à la chévre morte,
Et qui sauve ses Dieux du feu,
Afin de mieux couvrir son jeu:
Puis qu'ils ne sont qu'un contre quatre,
Ne pouvois-je pas les combattre?
Le prendre, & l'ayant maltraité,
Le hacher en chair de pâté,
Et faire des capilotades
De tous ses maudits camarades,
Et puis des membres rebondis
Du fils faire un salmigondis,
Le servir à table à son pere,
Et puis aprés la bonne chere,
Lui dire: Malheureux goulu,
Ton chien d'estomac est pollu,
Et de ta propre geniture,
Glouton, tu t'es fait nourriture?
Mais peut-être de ton côté
La victoire n'eût pas été.
Au pis aller, j'y fusse morte,
Victorieuse, ou non, qu'importe,
Puis que la victoire n'a pas
Pour Didon de fort grands appas:
Ou victorieuse ou vaincuë,
Il faut toujours qu'elle se tuë,
Pour avoir commis le peché
De se donner à bon marché;

Et puis ma ruine peut-être
Pouvoit cauſer celle du traître,
On peut ſon vainqueur entraîner,
Souffrir la mort, & la donner.
Je pouvois confondre ſa flote,
Me coëffer d'une bourguignote,
L'attaquer, lui percer le flanc,
Mettre tout à feu, tout à ſang,
Egorger le fils & le pere,
Mettre le feu dans leur galere,
Et faire des autres vaiſſeaux
Grillade au beau milieu des eaux.
Puis par un deſeſpoir extrême
Avec eux me perdre moi-même.
Soleil qui chauffe l'Univers,
Soit de droit fil, ſoit de travers,
Qui tout vois, & qui tout regardes,
Et par les rayons que tu dardes
Produis la lumiere & le jour,
Vis-tu jamais plus lâche tour?
Junon qui ſçais toutes ces choſes,
Et qui peut-être me les cauſes:
Et toi tenebreuſe Hecaté,
Toi qui par mon ordre as été
La nuit aux carrefours hurlée,
Et par tes ſaints noms appellée:
Dames des tenebreux manoirs,
Vengereſſes des crimes noirs,
Dieux de la moribonde Eliſe,
Si la vengeance m'eſt permiſe,
Prenez, juſtes divinitez,
Part en mes maux & m'écoutez.
S'il faut que mon filou d'Enée,
Par l'arrêt de la deſtinée,

Laquelle bien souvent ne sçait
Pourquoi les choses elle fait ;
S'il faut, dis-je, que ce volage
Attrape enfin quelque rivage,
Que ce ne soit pas sans danger,
Et sans avoir peur de plonger ;
Qu'il tremble de peur comme un lâche,
Qu'il en pleure comme une vache :
Qu'un peuple qui le pousse à bout,
Et qui dos & ventre par tout
Le batte, & toute sa cohorte
Soit où la tempête le porte,
Et que ne sçachant où donner
Qu'il soit contraint d'abandonner,
Son fils Iülus, & s'en aille
En équipage de canaille,
Mandier un foible secours.
Qu'il voye à la fin de leurs jours,
Ses plus chers par fer ou par corde ;
Et si par la paix on s'accorde,
Qu'il n'en joüisse pas long-tems,
Qu'il meure au plus beau de ses ans,
Et que son corps sans sépulture
Aux oiseaux serve de pâture,
Ou bien qu'il soit des loups mangé,
Et comme un cheval mort rongé :
Et vous, Nation Tyrienne,
Que jamais il ne vous avienne
D'être jamais correspondans
Avec ses chiens de descendans.
Que quelqu'un naisse de ma race,
Qui chez eux-mêmes les déface,
Qui soit un brûleur de maisons,
Mangeur de poules & d'oisons,

Un grand déflorateur de filles,
Un grand ruineur de familles.
Soyez d'eux toûjours diviſez,
A tous leurs deſſeins oppoſez,
Alliez de leurs adverſaires,
A leurs confederez contraires :
Enfin ſoyez tels que les chats
Ne ſoient pas plus méchans aux rats ;
Voilà ce que je vous demande,
Et que le bon Dieu vous le rende.
Après ces imprécations,
Ces funeſtes intentions
Luy changerent tout le viſage,
S'abandonnant toute à la rage,
Et ne ſongeant plus qu'à mourir,
Elle dit qu'on allât querir
Barcé, de Sicheus nourrice ;
Car la ſienne miſe en juſtice
Pour avoir fait à Tyr un vol,
Avoit fini par un licol.
Auſſi-tôt qu'elle fut venuë,
La vieille nourrice chenuë,
Au front étroit, œil enfoncé,
Nez plat, & pourtant retrouſſé,
La Reine luy dit : Ma nourrice,
J'ai beſoin d'un petit ſervice,
Va faire venir vîtement
Ma ſœur, dis-lui que promptement
Elle ſe lave toute entiere,
Par trois fois en eau de riviere,
Que les animaux deſtinez
Avec elle ſoient amenez,
Et toi, mets auſſi ſur ta tête
Ton bandeau des ſaints jours de fête.

J'ai dessein de me mettre bien
Avec Jupiter Stygien,
De lui faire un beau sacrifice,
Et punir du dernier supplice
Le marmouzet de ce matin,
Qui me fait passer pour putain.
La vieille s'en court à pas d'oye
Où la pauvre Didon l'envoye,
Laquelle alors de toutes parts
Lançant les funestes regards,
Se retira, folle achevée,
Où la Pyre étoit élevée,
Le feu de ses yeux tout éteint,
Les lévres livides, le teint
Tout pâle, & la vûë égarée:
Sa mort, qu'elle tient assurée,
Lui donne un air rempli d'horreur,
De desespoir & de fureur.
Quand prête à joüer de son reste,
Elle vit le bucher funeste,
Elle se hâta d'y monter;
Elle avoit eu soin d'apporter
La dague de Messire Enée,
D'un pan de robe embeguinée,
Afin qu'on ne pût soupçonner
Qu'elle s'en voulût assener:
Quand elle apperçut la couchette
Où sa faute avoit été faite,
Du faux amant les caleçons,
Son bonnet de nuit, ses chaussons,
Et le reste de ses guenilles,
Et d'amour quelques beatilles,
Comme rubans, vers & poulets,
Bagues, cheveux & brasselets,

Et puis lâcha paroles telles
A l'aſpect de ces bagatelles :
Bijoux autrefois deſirez,
Haillons autrefois honorez,
Et qui maintenant ne me faites
Que haïr celui dont vous êtes,
Ecoutez mes derniers diſcours,
Je ſçai que je parle à des ſourds,
Mais má raiſon s'eſt envolée,
Excuſez une déſolée.
J'ai vécu Reine de ces lieux,
Tant que l'ont permis les bons Dieux ;
J'ai fait faire une belle ville,
J'ai toûjours été fort civile,
Mais helas ! pour l'avoir été,
J'ai tout mon cher honneur gâté ;
Mon mari frappé par derriere
De mon frere qui ne vaut guere,
A reçû ſatisfaction
Par ma genereuſe action,
D'avoir ſa finance enlevée,
Chacun m'en a fort approuvée,
Et le rôle que j'ai joüé
En ce monde eût été loüé,
Si du fils de putain d'Enée,
La flote en ces bords amenée
Par quelques Dieux pour moi fâchez,
N'eût tous mes beaux exploits tachez.
Après ce langage farouche
Elle baiſa deux fois la couche,
Couche, où la Dame ſe perdit,
Comme je vous ai déja dit,
Et puis après toute changée,
Mourons, & ſans être vengée,

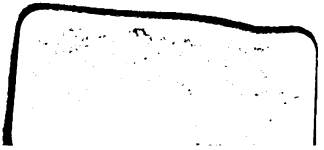
Dit-elle : C'eſt là le deſtin
Que doit avoir une putain,
Et qu'Æneas voyant reluire
La flâme qui me va détruire,
Ait le cerveau tout étonné
De ce paſſage infortuné.
Ayant parlé de cette ſorte,
On la vit tomber demi-morte,
Sans dire un ſeul mot d'*In manus* ;
Un glaive entre ſes tetons nus
Avoit fait un large paſſage,
Par où cette Dame peu ſage
Répandit de bon ſang humain
Par terre non pas plein la main,
Mais une bonne écuellée,
Et ſon ame parmi mêlée ;
S'en alla, je ne ſçai pas où.
Après ce bel acte de fou,
Tout beau, je veux dire de folle,
Chaque valet joüa ſon rolle,
Chacun ſes cheveux arracha,
Par grimace ou non ſe fâcha,
Des femmes les cris & huées
Penetrerent juſqu'aux nuées ;
On n'entendit que hurlemens,
Les poings, les viſages gourmans
Faiſoient un tintamare étrange :
Là quelqu'un les deux mains ſe mange,
Là l'autre pelle ſon menton ;
Et l'autre de coups de bâton
Se meurtrit le dos à ſoi-même.
Bref, le deſordre eſt tout de même,
Que ſi l'on avoit introduit
L'ennemi de jour & de nuit

Dedans Tyr, ou dedans Carthage,
Le ſoldat s'anime au pillage,
Et par les quartiers s'épandant,
Va tout prenant & tout perdant;
Les cris des femmes qu'on viole,
Les regrets de ceux que l'on vole
Sont portez juſques dans les Cieux,
Et le feu rendu furieux
Par le vent qui ſe fait de fête,
Paroît victorieux au faîte
Des ſaints temples & des maiſons
Qu'il rendit après en tiſons.
La confuſion eſt ſemblable
Après cette mort déplorable,
Dans Carthage où les Tyriens
Donnent au diable les Troyens.
Anne ayant appris la nouvelle,
En penſa perdre la cervelle,
Elle y courut, ſe déchirant
Le viſage, & ſon poil tirant,
Frappant ſur quiconque l'arrête,
Et donnant de cul & de tête,
Elle ſe fit bien-tôt chemin
A coups de pieds, à coups de main.
Ayant ainſi chaſſé la tourbe,
Elle cria: Ma ſœur la fourbe
Vous joüez donc de ces tours-là?
Eſt-ce bien vivre que cela?
Vraiment vous ſçavez bien d'autres,
Vous traitez donc ainſi les vôtres?
Et tout cet apprêt d'échaffaut
Etoit un attrape-nigaut?
Mais helas, de quoi me plaindrai-je?
A qui raiſon demanderai-je?

Pour avoir trop tôt obéï,
J'ai tout perdu, j'ai tout trahi :
O Bourgue-meſtres de Carthage,
Vous n'avez guere de courage,
Si contre Dame Anne fâchez,
En morceaux vous ne la hachez :
O ſœur autrefois ſi jolie,
Vous avez fait une folie,
Laquelle on ne peut reparer.
Avez-vous dû vous ſéparer
D'une ſœur qui fut ſi fidelle ?
Il valoit mieux s'aſſurer d'elle,
Puis toutes d'eux d'un coup fourré,
Chacune en main glaive aceré,
S'entrepenetrer la peau tendre,
Ou bien du taillant ſe pourfendre.
Au moins ſi j'avois aſſiſté
A ce trépas prémedité,
J'aurois eu du gain dans ma perte,
Et j'aurois gobé bouche ouverte,
L'ame de ma ſœur s'envolant,
Si que l'une à l'autre mêlant,
J'en aurois une bonne paire,
Et ce ſeroit un bon affaire
De pouvoir en aider à point
Quelque ami qui n'en auroit point.
C'a de l'eau, vîte qu'on m'en puiſe,
Afin que je la gargariſe,
Ou bien plûtôt un peu de vin,
Ma ſœur aimoit ce jus divin :
Mais à propos de l'emetique,
Car il eſt, dit-on, mitifique,
Et reſſuſciteroit un mort.
Que ne la ſaignoit-on d'abord ?

La mort eſt ſouvent éloignée
Par une premiere ſaignée.
Tenant ces funeſtes propos,
Comme elle avoit le corps diſpos,
Haute en jambe comme une autruche,
Et grimpoit comme une guenuche,
Elle ſe fit voir d'un plein ſaut
Au beau milieu de l'échafaut;
Là recommencerent les plaintes,
Et les ſouffletades non feintes:
Didon voulut le jour lorgner,
Mais il fallut bien-tôt cligner.
Elle voulut par bienſeance
Faire à ſa ſœur la reverence,
Mais elle en eut le démenti
De ſon corps trop appeſanti.
Trois fois ſa mourante paupiere
S'ouvrit pour chercher la lumiere,
Et l'ayant vûë, elle lâcha
Un ſoûpir, & ſes yeux boucha.
Junon voyant la mort camuſe,
Qui trop cruellement s'amuſe,
Comme ſe plaiſant à ſon jeu,
A tuer Didon peu à peu:
Elle appella ſa Meſſagere
Iris, Déeſſe fort legere.
Iris venuë, elle lui dit:
Va-t-en couper le fil maudit
De ma Didon infortunée,
Elle avance ſa deſtinée:
C'eſt pourquoi ſon ame ne peut
Sortir auſſi-tôt qu'elle veut;
Et ſans doute la Parque griſe
Qui ſe fâche d'être ſurpriſe,

Ne veut pas joüer du ciſeau.
Auſſi legere qu'un oiſeau,
Et d'un beau ſatin de la Chine
Enrichiſſant ſa bonne mine,
Iris vint au commandement
De la Dame du Firmament,
Où Didon toute agoniſante,
Sur ſon triſte grabat giſante,
Languiſſoit fort cruellement,
Expirant je ne ſçai comment :
Elle trouva la pauvre Dame,
Dont le corps luttant avec l'ame
Avec d'incroyables efforts,
Souffroit à la fois mille morts.
Lors elle dit : Je te délivre
De tout ce qui te faiſoit vivre,
Meurs, meurs donc ; c'eſt trop lanterner.
Lors on entendit bourdonner
Son eſprit ſortant de ſa playe :
Je ne ſçai ſi la choſe eſt vraye,
Didon mourut ; Iris s'en fuit :
Adieu, bon ſoir, & bonne nuit.

Fin du quatriéme Livre.

831470